

J e a n E V E N

N O N C O N F O R M E S

QUATRE BIOGRAPHIES

AVANT- PROPOS

Avant la révolution industrielle, technique et scientifique, donc culturelle, qui allait, quoique très lentement et très progressivement, engendrer un Homme nouveau, du moins dans une grande partie du monde, les jours de l'humanité se suivaient et se ressemblaient. Paul Valéry écrit que « *Napoléon ne se déplaçait pas beaucoup plus vite que César et que les nouvelles mettaient autant de temps à lui parvenir.* » On pourrait dire, de la même façon, que la tyrannie politico-religieuse qui régnait encore en France au début du siècle des Lumières, n'était pas fondamentalement différente de celle qu'avaient connue les citoyens de l'Empire romain d'Orient sous Justinien. Une tyrannie dont avaient évidemment fait aussi l'expérience notre Moyen-âge occidental, ainsi que ce long Moyen-âge oriental qu'on appelle l'Empire byzantin. Ce sont ces quelques moments de l'histoire humaine qui sont évoqués dans les quatre (brèves) biographies qui vont suivre. Il s'agit de portraits romancés mais dans lesquels la part de l'invention romanesque a été limitée autant que faire se pouvait, même si cet objectif est souvent difficile, sinon impossible, à atteindre.

Les quatre personnages autour desquels est faite cette évocation, Damaskios (env.462-540), Abélard (1079-1142), Pléthon (1355-1452) et Meslier (1664-1729), ont en commun d'avoir été ce que nous appellerions aujourd'hui des « intellectuels ». Aucun des quatre n'a travaillé de ses mains ni gagné son pain à la sueur de son front. Les quatre ont essentiellement passé leur vie à parler : enseigner ou prêcher. Parler, mais aussi écrire, autre façon de continuer à parler. Ils ont en commun également d'avoir été ce qu'il ne serait pas excessif d'appeler des « rebelles » ou, à tout le moins, des non-conformistes. Tous les quatre ont à tout prix voulu penser par eux-mêmes à des époques où cela était fort mal vu, et prendre leurs distances vis-à-vis des idées toutes faites, des vérités officielles, des institutions en place..., ce qui les a en général obligés à s'avancer plus ou moins masqués, souvent plus que moins.

L'environnement socio-culturel dans lequel chacun d'eux a vécu est si différent du nôtre qu'on pourrait *a priori* penser qu'ils n'ont rien de commun avec nous et donc rien à nous dire. On aurait pourtant largement tort de penser cela. Si les quatre contextes sont en effet très différents, les hommes le sont moins : la réaction des Néoplatoniciens, et, en premier lieu, de leur dernier scholarque Damaskios, à la fermeture de l'école d'Athènes par Justinien, reste exemplaire. Le curé Meslier, réduit à « vider son sac » clandestinement, avant que la mort ne vienne mettre fin à la triste comédie qu'il avait dû jouer toute sa vie, continue à nous parler. Certains pourront peut-être même le trouver émouvant, même si d'autres l'accuseront de lâcheté. Et l'on pourrait en dire autant d'Abélard ou de Pléthon, de Pléthon surtout, qui fait parfois penser à Meslier.

Quoi qu'il en soit, ce petit voyage dans un passé lointain ou relativement proche de nous, peut utilement nous rappeler le prix des conquêtes que nos sociétés ont réalisées : la liberté de conscience, la démocratie, la laïcité... Des valeurs d'autant plus précieuses qu'elles sont loin, très loin, d'être partagées par les quelque 7 milliards d'êtres humains qui peuplent actuellement notre planète. Des milliards d'hommes connaissent encore aujourd'hui des conditions de vie et de pensée plus proches de celles qui sont évoquées dans ces biographies que des nôtres. Sachons nous en souvenir.

SOMMAIRE

Un exilé.....	p. 4
Un hérétique.....	p.20
Un Hellène.....	p.37
Un clandestin.....	p.53
Repères chronologiques...	p.70
Bibliographie.....	p.72

Un exilé

L'âme est toujours en changement et de ce fait détient l'être perpétuel en se modifiant.

DAMASKIOS

Un exilé.

Un jour de janvier de la sixième année du règne de l'empereur Justinien, Damaskios, qui avait été le dernier scholarque de l'Ecole platonicienne d'Athènes avant sa fermeture décrétée par l'empereur près de trois ans plus tôt, était désœuvré. Il tournait en rond dans sa maison, située au pied de l'Acropole, maison qui était celle des scholarques de l'Ecole. Elle avait été habitée avant lui par Syrianos et Proclos, ses prédécesseurs. Il y vivait avec sa compagne Zosimi, une ancienne esclave qu'il avait rachetée, libérée puis affranchie. Athènes n'était plus qu'une petite ville : dans l'enceinte de ses anciennes fortifications, désormais beaucoup trop vaste pour elle, on ne comptait plus les terrains vagues et les maisons en ruine. Mais la ville avait un passé prestigieux, des monuments illustres et des écoles de rhétorique et de philosophie qui continuaient à attirer des étudiants de tout l'empire. L'Ecole platonicienne, lointaine descendante de l'Académie où avait enseigné Platon (il y avait mille ans de cela !), avait été la plus glorieuse de toutes. C'est Plutarque d'Athènes qui l'avait fondée un siècle plus tôt et elle était riche : elle était installée dans un vaste bâtiment construit au flanc de l'Aréopage, face à l'Agora, et les maîtres, dont aucun n'était athénien, étaient logés dans les maisons environnantes qui toutes appartenaient à l'Ecole. Grâce aux dons et aux legs qui lui avaient été faits, elle possédait un patrimoine immobilier qui lui permettait de vivre de ses revenus, et donc sans dépendre des sommes que payaient les étudiants.

Mais depuis presque trois ans l'Ecole était fermée et Damaskios ne décolorait pas : il ne pouvait oublier ce jour où tout avait basculé pour lui et pour les autres maîtres désormais condamnés au silence... Damaskios, ce jour-là, était dans la petite pièce attenante à la salle de cours où l'attendaient ses étudiants. Il mettait la dernière main à une leçon qu'il allait donner sur Iamblique, un des philosophes platoniciens auquel il se référait le plus volontiers. Mais soudain il avait vu entrer deux personnages qui se présentèrent l'un comme un légat du gouverneur de la province d'Achaïe, l'autre comme un archonte athénien. Ils étaient accompagnés de quelques hommes en armes qui restèrent à l'extérieur : c'était bien lui, Damaskios, le maître des lieux, qu'ils voulaient voir. Ils avaient à lui signifier officiellement que l'empereur avait signé un décret interdisant *“d'enseigner la philosophie, d'expliquer les lois et de jouer aux dés”*. Le premier de ces interdits impliquait la fermeture pure et simple, immédiate, et bien sûr définitive, de l'Ecole platonicienne d'Athènes.

C'était un matin où les salles de cours étaient pleines et ce fut un coup de tonnerre : les salles étaient aménagées autour de deux cours à péristyles. Damaskios alla de salle en salle annoncer la nouvelle aux étudiants qui accueillirent partout l'interdiction par un murmure désapprobateur qu'arrêta chaque fois l'apparition des hommes en armes dans l'encadrement de la porte. Partout les jeunes gens entouraient le scholarque et lui posaient la même question : que devaient-ils faire ? « – Croyez-vous que nous ayons le choix ? » leur répondait-il. Les étudiants partis, il avait rassemblé ses collègues pour décider de ce qu'ils devaient faire. Justinien, leur avait-il dit, n'est sur le trône de Constantinople que depuis moins de deux ans mais, dès le début de son règne, il annonce clairement son intention : faire disparaître de l'empire toute croyance autre que la sienne, le Christianisme sous sa forme « orthodoxe. » *“Car, avait-il ajouté, nous ne sommes pas les seuls à être visés. Tous les*

minoritaires le sont, à commencer par ceux de chez eux qu'ils appellent "hérétiques" (Ariens ou Monophysites) et qu'ils haïssent peut-être plus encore que nous, sans parler, bien sûr, des Manichéens pour lesquels on prépare partout des bûchers, des Samaritains et même des Juifs qui ont intérêt à se faire discrets. Jadis Constantin avait promulgué un édit de tolérance. Toutes les croyances étaient autorisées ! Eh bien, cela n'a pas duré longtemps : trois quarts de siècle plus tard, Théodose interdisait tous les cultes autres que le Christianisme. Et encore ! Uniquement celui qu'ils disent "orthodoxe". Aujourd'hui, c'est la philosophie qui est interdite et pas seulement les cultes que l'empereur Julien appelait "helléniques". Interdiction de philosopher, donc de penser. Outre l'intolérance, c'est l'obscurantisme qui s'installe. Bientôt, n'en doutez pas, la religion de Justinien deviendra obligatoire pour tout le monde, y compris pour nous. Je vous le dis ouvertement : l'Empire romain tel qu'il est devenu, n'est plus ma patrie." Et Damaskios leur avait annoncé qu'il envisageait de s'exiler. Il leur avait parlé de la Perse.

Etonnement et incompréhension chez plusieurs d'entre eux. La Perse ! L'ennemie héréditaire des Romains, après avoir été celle des Grecs... Seuls Simplikios et Isidore avaient approuvé son projet ; Damaskios s'était évertué à expliquer aux autres que si, depuis les Guerres médiques, les Grecs avaient une image très négative de la Perse, par contre, autrefois, Hérodote et Xénophon avaient présenté ce pays sous un jour bien différent, et probablement plus exact. Il avait eu beau leur rappeler que la Perse était le pays de Zoroastre et des Mages et que le grand Plotin, leur illustre prédécesseur, s'était autrefois joint à l'expédition de l'empereur Gordien dans l'intention d'étudier sur place la sagesse de ces Perses et celle des Indiens ; peine perdue : la majorité des philosophes n'avait pas consenti à s'exiler.

*

Ce jour-là, trois ans plus tard, Damaskios eut le sentiment de revivre le même cauchemar, quand il vit entrer chez lui les deux mêmes personnages que la fois précédente. Mais cette fois ce fut pire : le légat proconsulaire lui annonça que les biens de l'ancienne école d'Athènes faisaient l'objet d'une saisie officielle. Damaskios pâlit : une spoliation ! Justinien avait osé ! Ainsi donc ils étaient chassés, jetés à la rue ! Cette mesure, ajouta le légat, n'était que la suite logique de l'interdiction prononcée trois ans plus tôt : puisque l'Ecole n'existait plus, elle n'avait plus besoin de locaux. L'archonte d'Athènes ajouta que les oeuvres d'art, statues, peintures ou mosaïques qui décoraient lesdits locaux faisaient bien évidemment partie de la saisie, comme les locaux eux-mêmes.

Damaskios demanda la permission de faire venir les autres philosophes pour que tous puissent entendre la notification de la décision impériale par la voix du représentant de l'empereur lui-même. Sa requête fut acceptée. Il appela donc un esclave et lui donna ses ordres. Isidore de Gaza fut le premier à se présenter : Damaskios lui fit signe du regard d'attendre la suite des événements. Après lui se présentèrent Eulamios le Phrygien, Priscien de Lydie, Hermias et Diogène de Phénicie et enfin Simplikios le Cilicien, qui entra essoufflé et parut surpris en voyant tous ces gens debout qui n'attendaient plus que lui. Damaskios prit alors la parole :

- Mes amis, dit-il en désignant ses deux visiteurs, j'ai tenu à ce que vous entendiez par une voix officielle la décision que vient de prendre l'empereur et qui nous concerne directement.

Et il fit signe au légat du gouverneur qu'il avait la parole. Celui-ci se présenta et, exhibant un morceau de parchemin, lut le texte du décret impérial. Un silence de mort s'ensuivit. Tous, comme tétanisés, fixaient Damaskios.

- Y a-t-il des questions ? demanda le légat.

- J'en ai une, lui dit Damaskios. Combien de temps avons-nous pour évacuer les lieux ?

- Trois jours, répondit-il. Vous ne pouvez naturellement emporter que ce qui vous appartient personnellement. Le mobilier des différents bâtiments et, comme on vous l'a dit, leurs oeuvres d'art, font partie de la saisie. Rien d'autre ?

Silence prolongé. Les deux officiels sortirent alors sans un mot ni un regard à personne. Tous attendirent, immobiles et muets, d'avoir entendu la porte claquer et surtout, à l'extérieur, le licteur donner le signal du départ. C'est Damaskios qui rompit le silence :

- Trois jours, dit-il. Et il leur aura fallu trois ans pour en arriver là !

- C'est du vol pur et simple, dit Hermias, naïvement outré.

- Le vol n'est pas un vol dès lors qu'il enrichit l'Etat, lui rétorqua ironiquement Simplikios.

C'est alors qu'Eulamios le Phrygien prit la parole pour annoncer une nouvelle que personne ne connaissait :

- J'ai appris hier, dit-il, par un ami qui arrivait de Constantinople et en qui j'ai toute confiance, qu'un soulèvement de grande ampleur est en cours là-bas. Les rues sont, paraît-il, noires de manifestants qui hurlent : « Victoire ! » (*Nika*), et qui, comme toujours, convergent vers l'hippodrome, lequel, comme vous le savez, jouxte le palais impérial. Justinien, si mon informateur m'a dit vrai, serait barricadé dans le palais et songerait sérieusement à abdiquer.

- Je le souhaite autant que toi, bien sûr, dit Damaskios, mais malheureusement je suis sceptique : une révolte, ça se mâte. Et ton « informateur », comme tu dis, t'a-t-il seulement précisé le motif de cette révolte ?

- C'est justement là que le problème devient difficile, sinon insoluble, pour Justinien : il n'y a pas, si j'ai bien compris, un motif précis qui lui permettrait de calmer les émeutiers en leur donnant, au moins partiellement, satisfaction : c'est sa personne qui est contestée, en particulier, paraît-il, par l'aristocratie de la capitale qui lui reprocherait la modestie de son origine. Et plus encore que lui, ils contestent sa femme Théodora qui, il n'y a pas si longtemps, exhibait sa nudité dans les intermèdes de l'hippodrome. Tout Constantinople a pu reluquer ses seins et ses fesses qui sont d'ailleurs, paraît-il, magnifiques. De plus cette Théodora est monophysite, ce qui risque, soit dit en passant, de lui poser des problèmes.

- A moins que ce ne soit elle qui en pose à son mari, intervint Isidore.

- Peu probable, car il paraît qu'il l'aime furieusement. En tout cas, elle et Justinien ont réussi à réconcilier contre eux les Bleus et les Verts, ce qui est un exploit. Si je vous raconte tout cela, c'est parce que, si Justinien tombait, son décret spoliateur serait caduc.

- Nous ne pouvons, pour prendre une décision, dit Damaskios, spéculer sur les suites d'un événement comme celui dont tu nous parles et sur lequel nous ne savons que ce que tu viens de nous en dire. Je le répète : une révolte, ça peut toujours se mâter, et je serais très surpris que

Justinien abandonne le pouvoir sans avoir même cherché à mâter cette révolte-là. De plus, avant qu'il soit parti (ou qu'il ait été assassiné), avant qu'un successeur lui ait été trouvé, qu'il ait été couronné, et qu'il ait pris un décret nous concernant qui annule celui qui vient de nous être notifié, (ce qui est d'ailleurs loin d'être sûr, car le nouvel empereur sera sûrement un Chrétien aussi fanatique que son prédécesseur), il se passera beaucoup plus que les trois jours qui nous ont été laissés : nous aurons été mis à la rue par la force. En tout cas, en ce qui me concerne, je vous le dis clairement : je suis cette fois déterminé à quitter, même seul si personne ne veut me suivre, cet empire où la liberté de pensée et de parole qui était autrefois accordée aux citoyens, est aujourd'hui scandaleusement bafouée.

- Et c'est toujours chez les Perses que tu veux t'exiler ?, demanda Priscien.

- Oui et j'ai une raison nouvelle, mais décisive, de le vouloir. Je ne sais si vous l'avez appris, mais un nouveau souverain est devenu Roi de Perse l'année dernière : il s'agit du jeune Khosroès 1°. Et le croirez-vous ? Ce prince est philosophe. Il connaît Platon et Aristote et ne demande qu'à approfondir son savoir. Il est donc prêt à accueillir des gens comme nous à bras ouverts. Et les circonstances sont favorables puisque, comme vous le savez, Justinien se dispose à signer un traité de paix, que l'on dit « éternelle », avec l'empire perse. Je doute fort que cette paix soit effectivement éternelle, mais l'essentiel pour nous, c'est qu'elle dure le temps que nous serons sous la protection de ce roi philosophe. Un roi philosophe, c'était le rêve de Platon et l'empire romain n'a pas connu cela depuis la mort de l'empereur Marc-Aurèle, il y a déjà bien longtemps.

- Ou plutôt depuis Julien, rectifia Eulamios.

- Depuis Julien, je te l'accorde, mais son règne n'a duré qu'un an et demi.

- Si je te posais la question, reprit Priscien, c'est parce que des Ecoles platoniciennes, il en existe d'autres. Par exemple à Alexandrie. A ma connaissance, son scholarque est toujours Hiéroclès qui fut banni de Constantinople il y a une dizaine d'années après avoir été odieusement flagellé. Et tout de même, Alexandrie, ce serait mieux que la Perse.

- Ah non ! intervint Isidore de Gaza sur un ton catégorique. Tout sauf Alexandrie. Damaskios vous expliquera que nous sommes bien placés, lui et moi, pour savoir que, pour des Hellènes comme nous, Alexandrie aujourd'hui, c'est pire qu'Athènes. (C'est l'empereur Julien qui avait commencé à désigner par le mot « Hellènes », au demeurant flatteur, ceux qui étaient restés fidèles aux dieux et aux cultes traditionnels.)

- Tu as raison, dit Damaskios.

- Pour ma part, reprit Isidore, si Damaskios part pour la Perse, je l'accompagnerai.

Comme la fois précédente, Simplikios assura le scholarque que lui aussi le suivrait en Perse et les quatre autres finirent, l'un après l'autre, par se rallier à cette position. La perspective de se trouver dans trois jours jetés à la rue avait fini par avoir raison de leurs réticences.

*

Trois jours après donc, les sept Platoniciens (sept comme les planètes, pensa Damaskios, ou comme les sept sages de la Grèce) s'embarquèrent au Pirée avec leurs familles ou leurs proches et le bateau mit le cap à l'Est (vers le Soleil levant, le « *Hélios-Roi* » qu'avait célébré l'empereur Julien, le Soleil, symbole zoroastrien de la Lumière.)

Quand ils débarquèrent à Smyrne, ils apprirent qu'à Constantinople le soulèvement *Nika* avait été noyé dans le sang. L'« informateur » d'Eulamios ne s'était pas trompé : Justinien, encerclé dans son palais par les émeutiers, avait bien eu un moment de découragement et avait songé à abdiquer. C'est Théodora qui, en lui faisant honte de sa pusillanimité, l'avait contraint à réagir : il avait donc commencé par soudoyer à prix d'or les chefs des Bleus, puis les soudards de Bélisaire, le chef de l'armée, avaient investi l'hippodrome et perpétré un épouvantable massacre ; on parlait de plusieurs dizaines de milliers de morts. L'ordre, maintenant, régnait dans la capitale. « Je vous l'avais dit, conclut Damaskios en entendant ces récits, une révolte, ça se mâte. Mais je l'avoue : je n'aurais quand même pas cru que le tyran fût capable d'une telle férocité. » Ces événements atroces ne purent évidemment que confirmer les Philosophes dans leur volonté de quitter un empire où tout désormais reposait sur l'arbitraire et sur la force.

Ils prirent donc la route de l'Est. Après Iconion, ce fut une caravane d'une quinzaine de chameaux qui s'étira dans la vaste steppe dominée par un volcan pointu au sommet tout blanc de neige. Leur but était la Mésopotamie puisque la capitale de l'empire perse était Ctésiphon sur le Tigre, fondée autrefois par les Parthes. Le guide (un « Hellène ») qu'ils avaient engagé à Iconion et qui, comme il se doit, était en tête de la caravane, avait décidé de les faire passer par la ville de Carrhes, dernière ville romaine avant la frontière perse, parce que, leur avait-il dit, cette ville n'avait pas été contaminée par les « athées », autrement dit par les Chrétiens qui rejetaient les dieux.

Mais on était encore loin de Carrhes. Damaskios, en queue de cortège, suivait Isidore de Gaza. Il était bercé par le balancement régulier de sa monture et rêvassait : il repensait à ce qu'avait dit Isidore sur Alexandrie. C'était effectivement la deuxième fois qu'ils fuyaient, l'un et l'autre, victimes, pour la deuxième fois, de l'autoritarisme et de l'intolérance. La première fois, c'est d'Alexandrie qu'ils avaient dû s'enfuir. Il n'avait pas vingt ans quand il était parti, lui, Damaskios, ainsi que son frère Julien, étudier dans la prestigieuse capitale de l'Égypte gréco-romaine. Il se reprochait d'ailleurs d'avoir choisi d'étudier la rhétorique, c'est-à-dire les Lettres et non la philosophie, les Sciences, sa véritable vocation. Et après l'avoir étudiée, cette maudite rhétorique, il l'avait même enseignée. Que d'années perdues ! Mais enfin l'école du rhéteur Horapollon était un des milieux « hellènes » les plus dynamiques de la ville, par ailleurs moins christianisée que Constantinople ; et c'est dans l'école d'Horapollon qu'il avait rencontré Isidore qui était vite devenu son meilleur ami. Ils avaient connu pendant ce séjour quelques moments difficiles. La première fois, ç'avait été du fait d'un énergumène, dont il avait oublié le nom, impliqué dans la conjuration de l'Isaurien Illos qui ne visait à rien moins qu'au renversement de l'empereur Zénon. Damaskios poussa sa monture jusqu'à ce qu'elle arrive à la hauteur de celle d'Isidore :

- Comment s'appelait déjà, demanda-t-il, ce fou d'Alexandrie qui voulait renverser l'empereur Zénon ?
- Pamprépios, répondit Isidore.
- Ah voilà ! Pamprépios. J'avais oublié son nom.

Non seulement ce comploteur ne savait pas tenir sa langue mais il avait entrepris de rallier à sa cause tous les Hellènes des écoles d'Alexandrie, ce qui avait attiré sur eux les soupçons des autorités et en particulier, bien sûr, du Préfet d'Égypte.

- Tout de même, dit Isidore, ce qui nous a fait le plus de tort et qui, finalement, nous a obligés de fuir la ville, c'est bien l'affaire Asclépiodote-Paralios.

- Je ne l'oublie pas, tu penses bien !

Quelle histoire, cela avait été ! Et cette fois, c'est bien de l'intolérance qu'ils avaient été victimes. Asclépiodote était un « philosophe » alexandrin, un Hellène, bien sûr, comme pratiquement tous les philosophes, qui avait épousé une femme d'Aphrodisias en Carie, laquelle ne put lui donner d'enfant. La déesse Isis lui apparut pendant son sommeil et lui conseilla d'aller avec son épouse passer une nuit en incubation dans son sanctuaire de Ménouthis, près de Canope. Le temple de la déesse avait été depuis longtemps démolé sur ordre du terrible « patriarche » Cyrille, et le sanctuaire était maintenant clandestin. Asclépiodote et son épouse y passèrent une nuit. Neuf mois plus tard, ils présentèrent triomphalement un beau bébé comme un don de la déesse mais, comme il se doit, les Chrétiens s'empressèrent de les accuser d'avoir acheté l'enfant à une prêtresse d'Isis qui voulait s'en débarrasser, ce qui n'était d'ailleurs peut-être pas faux. Et c'est alors qu'entra en jeu Paralios.

Ce Paralios étudiait, comme Damaskios et Isidore, dans l'école d'Horapollon et comme eux il était Hellène, mais un de ses frères, nommé Athanase, s'était converti au Christianisme et s'était même fait moine au monastère alexandrin de l'*Enaton*. Cet Athanase faisait évidemment le siège de son frère pour qu'il se détourne du culte des « idoles » et adopte la « vraie foi », et Paralios ne tenait plus qu'à un fil. Harcelé par les moines de l'*Enaton*, il se rendit un jour à l'école d'Horapollon et, profitant d'un moment où le maître était absent, se mit à hurler dans la cour de l'Ecole, sous les fenêtres des salles de classe, dénonçant la supercherie d'Asclépiodote, blasphémant contre les dieux de l'Hellénisme et insultant les enseignants hellènes. Les étudiants excédés lui tombèrent dessus à bras raccourcis et le laissèrent sur le pavé de la cour très mal en point. Quand ils surent cela, les moines vinrent le chercher, le transportèrent à l'*Enaton*, bien décidés à se venger, et effectivement, dès que Paralios fut remis sur pied, ils se vengèrent. Aidés par les élèves du rhéteur chrétien Aphthonios, ils commencèrent par aller saccager le sanctuaire clandestin de Ménouthis. C'est Paralios qui leur servit de guide, qui leur montra où il se trouvait et comment ils pourraient y pénétrer : ils raflèrent tous les statues et objets de culte qu'ils purent trouver, les transportèrent à dos de chameaux à Alexandrie et en firent un grand feu de joie sur une place de la ville. Ils mirent aussi la main sur le prêtre d'Isis qu'ils amenèrent avec eux et qui fut soumis à un interrogatoire musclé. On ne sait pas ce qu'ils en ont fait ensuite mais le malheureux risquait la mort puisque les cultes autres que chrétiens sont interdits depuis Théodose.

- Mais le pire restait à venir, dit Isidore.
- Oui, et le pire s'appelait Nicodème.
- On en a souvent parlé : l'empereur n'a pas pu avoir l'idée tout seul, subitement, un beau jour, de nous envoyer ce Nicodème. Comme le Préfet d'Egypte était presque des nôtres, l'évêque des Chrétiens, « le patriarche Pierre », comme ils disaient, a dû intervenir à Constantinople pour que soit envoyé un « délégué impérial » qui fasse résolument la chasse aux Hellènes.
- Et ça n'a pas trainé.

La cible de Nicodème, c'étaient tous les Hellènes, mais c'était surtout l'Ecole d'Horapollon. Celui-ci fut arrêté, ainsi que son oncle Héraïscos, un homme remarquable, fin connaisseur de la religion des Egyptiens et de leurs dieux auxquels il avait consacré un livre qui faisait autorité. Dès que ces arrestations furent connues, tous les maîtres et tous les étudiants de l'école quittèrent la ville ou entrèrent dans la clandestinité pour échapper à la convocation, à commencer par Damaskios et Isidore.

- Je n'ai jamais bien compris, dit Damaskios, pourquoi ils voulaient surtout mettre la main sur Ammonios et Harpocras.
- En tout cas, c'est pour leur faire dire où ils étaient que les pauvres Horapollon et Héraïscos ont été flagellés jusqu'au sang, sinon jusqu'à l'os.
- Ainsi que mon frère Julien, ajouta Damaskios. Il avait été arrêté lui aussi. Il devait être à l'Ecole au mauvais moment, le malheureux... Dans quel état ils l'ont mis, les sauvages !
- Et aucun d'eux n'a parlé, dit Isidore sur un ton admiratif.

En tout cas, la vie et les études n'étant plus possibles pour eux à Alexandrie, les deux amis, après y avoir vécu quelque temps dans la clandestinité, réussirent à quitter la ville, non sans mal. Leur but était de gagner Athènes où l'Ecole platonicienne était à reprendre en mains car elle était en pleine décadence. Mais avant de gagner Athènes, Isidore et lui firent un vaste périple : ils passèrent par Gaza, la ville natale d'Isidore, par Bostra, puis par Aphrodisias où le temple d'Aphrodite avait, comme partout, été transformé en église chrétienne. Ils y retrouvèrent Asclépiodote, l'homme dont la femme ne pouvait avoir d'enfants et par qui, finalement, tous les malheurs des Hellènes avaient commencé à Alexandrie. Asclépiodote leur fit découvrir toutes les beautés des environs, en particulier Hiéropolis, une ville bâtie dans un site superbe à proximité de belles falaises ruisselantes d'une eau limpide. A Ephèse enfin, ils s'embarquèrent pour Athènes où Damaskios, devenu Scholarque de l'Ecole platonicienne, sut redonner tout son éclat et sa renommée à cette vénérable institution, tant et si bien que Justinien crut nécessaire de la fermer.

*

La petite caravane continuait à cheminer vers Carrhes. Ce fut un très long voyage. Les exilés parcoururent de vastes plateaux dénudés dominés par de lointaines montagnes, franchirent des crêtes élevées et des gorges profondes. Ils pénétrèrent enfin dans la vallée du fleuve Balissos et arrivèrent à Carrhes. Cette ville, ceinte de murailles, était la dernière de l'Empire romain avant la frontière perse. C'était un carrefour de pistes dont l'une conduisait vers l'Euphrate et une autre vers le Tigre, donc vers Ctésiphon, capitale de l'empire perse et résidence du roi Khosroès. C'est près de Carrhes que, des siècles plus tôt, l'armée romaine, sous les ordres de Crassus, avait été défaite par les Parthes commandés par Suréna.

Quand on sut dans la ville qui étaient ces caravaniers qui arrivaient de si loin, ils n'eurent pas de mal à trouver des hébergements car, comme le leur avait annoncé leur guide, Carrhes n'avait pas été christianisée. La ville était très cosmopolite, mais comptait une importante communauté grecque ou hellénisée. Damaskios pour sa part, logeait chez un rhéteur nommé Timon qui ne lui parut pas intellectuellement de haut niveau mais qui était un pieux Hellène. Les temples des dieux étaient intacts à Carrhes, mais ce n'étaient déjà plus les dieux greco-romains. Qu'importe ? Bien des dieux devenus gréco-romains n'étaient-ils pas d'origine étrangère ? Isis était égyptienne, Adonis phénicien, Attis phrygien, Mithra perse, et il y en avait bien d'autres... Le temple le plus prestigieux de Carrhes était celui du dieu Sin, divinité mésopotamienne identifiée à l'astre lunaire. Autrefois c'est devant l'autel de ce Dieu que l'empereur Julien, en partance pour son expédition contre les Perses Sassanides, avait confié son manteau de pourpre à Procope, le désignant ainsi comme son successeur, désignation qu'il

n'avait d'ailleurs jamais officialisée. Mais le Dieu de Carrhes pour lequel Damaskios eut spontanément le plus de vénération était Theandritès, une divinité d'origine arabe mais très en honneur dans sa Syrie natale.

Il eut de longues conversations avec son hôte sur son exil provoqué par l'intolérance de Justinien et sur son projet, partagé par tous les philosophes de l'École d'Athènes, de se mettre sous la protection du roi de Perse Khosroès avec lequel Justinien s'apprêtait à signer une paix « éternelle ». Damaskios vit alors Timon faire la moue :

- Tu n'approuves pas notre choix ? demanda-t-il. Khosroès n'est-il pas un roi philosophe ?
- Un roi philosophe, répondit Timon, qui a sur les mains le sang de ses frères et d'un certain nombre de nobles perses qui les soutenaient.
- Que dis-tu ? Et pourquoi ce massacre ?
- Khosroès était le fils préféré de son père Cabadès mais c'était aussi le plus jeune. Et comme les Mages (aussi puissants en Perse que les évêques à Constantinople, il faut que tu le saches) et les nobles qui soutenaient les frères écartés du trône, faisaient des difficultés pour admettre le passe-droit qui l'avait porté au pouvoir, il s'est tout simplement débarrassé de ses rivaux...
- C'est terrifiant !
- Et ce n'est pas tout. Il y a des « hérésies » et donc des « hérésiarques » chez les Chrétiens. Mais il y en a aussi dans la religion des Mages. L'un d'eux, un certain Mazdak, avait eu le soutien de Cabadès, le roi précédent, père de Khosroès. Mais Khosroès, lui, n'admet pas plus les dissidences que Justinien ou, avant lui, Théodose. Et les sectateurs de Mazdak (qui, d'après ce que j'en sais, sont vaguement manichéens) sont aussi persécutés en Perse que les Monophysites ou autrefois les Ariens dans l'empire romain. Ils sont même massacrés.

Damaskios ne dit rien de cette conversation à ses amis philosophes mais, quand ils reprirent la route pour Ctésiphon, il était très perturbé.

*

Contrairement à Babylone qui avait jadis été bâtie sur l'Euphrate, Ctésiphon était sur le Tigre ; elle avait été fondée par les Parthes dont la dynastie royale, les Arsacides, avait précédé les Perses Sassanides actuellement à la tête de l'empire. Les Parthes avaient significativement bâti leur capitale face à Séleucie, sur la rive d'en face. Séleucie, ville grecque, quoique très cosmopolite, avait été fondée par le diadoque Seleukos 1^o Nicator, peu de temps après la mort d'Alexandre le Grand, et avait toujours fait figure de corps étranger au milieu de l'empire parthe, puis perse.

Dès le lendemain de leur arrivée, les Platoniciens se dirigèrent vers le palais royal qui leur fit grande impression, en particulier l'arche gigantesque qui y donnait accès. Dès que les gardes eurent prévenu le Grand Chambellan du palais que des philosophes athéniens venaient se mettre sous la protection du roi, ce personnage accompagné d'un interprète vint leur faire des courbettes et des démonstrations de bienveillance et leur dit que le *shahanshah Anushirwan* (le « Roi des rois à l'âme immortelle ») allait les recevoir.

Il les conduisit effectivement vers une vaste salle où le roi les attendait, assis sur un trône légèrement surélevé surmonté d'un dais de velours rouge. Damaskios s'avança, tandis que ses six compagnons se tenaient alignés un peu en retrait derrière lui. Tous furent frappés par l'extrême jeunesse du roi, presque un adolescent, et par son regard qui leur parut franc et dépourvu de morgue. Le Grand Chambellan leur avait dit que la prosternation était de rigueur quand on se trouvait en présence du *Shahanshah*. Les philosophes se prosternèrent donc dès que Damaskios eut lui-même commencé à le faire. Mais le roi se leva et s'avança vers lui, les mains tendues, des mains que l'ancien scholarque de l'Ecole d'Athènes ne put s'empêcher de voir ruisselantes du sang de ses frères et des victimes de son ambition et de son intolérance. L'interprète se plaça à ses côtés et se prépara à traduire ses paroles. Ainsi donc le roi ne savait pas le grec. « Comment alors a-t-il pu lire Platon et Aristote ? » se demanda Damaskios.

- Hommes d'Athènes, dit-il, relevez-vous. Vous n'êtes pas mes sujets, vous êtes mes invités. Dis-moi ton nom, toi qui sembles être leur chef, et tout d'abord explique-moi pourquoi vous êtes ici.

- Grand roi, mon nom est Damaskios. Nous sommes venus nous mettre sous ta protection parce que l'Empereur des Romains a interdit chez nous d'enseigner la philosophie.

- Comment est-ce possible ? reprit Khosroès. J'attends d'un jour à l'autre l'ambassadeur Aréobindos que m'envoie votre Empereur, (Il doit d'ailleurs m'amener le grand médecin Ouranios, car je suis très intéressé par la science des Romains), et avec lui je dois préparer le traité de paix éternelle que je veux signer avec Justinien. Je parlerai de vous à cet ambassadeur. Pour le moment, je vous propose de philosopher en marchant tous ensemble de long en large dans cette salle comme le faisaient autrefois Platon et ses disciples, n'est-ce pas ?

- Aristote, rectifia quelqu'un derrière eux. Et Damaskios reconnut la voix, légèrement ironique, de Simplikios.

Le roi fit comme s'il n'avait pas entendu. Il se mit à marcher entre Damaskios à sa droite et l'interprète à sa gauche, la petite troupe des Platoniciens les suivant.

- Damaskios, reprit-il, on m'appelle en Perse *Anushirwan*, ce qui, dans notre langue signifie « A l'âme immortelle ». Parle-moi donc de l'immortalité de l'âme selon votre maître Platon.

Damaskios résuma le *Phédon* de façon aussi claire que possible en énumérant toutes les preuves de l'immortalité que produit Platon et en terminant par l'idée de la « rétribution » qui nous attend dans l'au-delà, selon que nous aurons fait le bien ou le mal dans cette vie. Cette idée parut surprendre le roi qui demanda :

- Y a-t-il chez vous des philosophes qui professent ou ont professé des opinions différentes sur ce sujet ?

- Sur l'immortalité de l'âme, Aristote est moins affirmatif que Platon. Et puis il y a surtout les Epicuriens qui nient ouvertement l'immortalité de l'âme.

- Avec quels arguments ?

- Selon Epicure, grand roi, notre corps, comme tout l'univers, est constitué d'innombrables atomes de matière, et l'âme l'est aussi, quoique les atomes dont elle est constituée soient plus subtils que ceux du corps. Mais comme ceux du corps, la mort les disperse et décompose l'âme comme elle décompose le corps.

- Et cette doctrine est-elle encore enseignée aujourd'hui chez vous ?

- Non pas. Car la religion dominante dans l'empire romain, et qui est celle de l'empereur, enseigne, comme Platon, l'immortalité de l'âme, et la notion de « rétribution » après la mort.
- Et cette religion n'est pas la vôtre ?
- Non. Nous sommes platoniciens. Et c'est évidemment la raison pour laquelle nous sommes interdits d'enseignement dans l'empire romain.

Le roi s'arrêta et se retourna vers les philosophes qui le suivaient :

- Hommes d'Athènes, vous êtes venus me demander ma protection. Je vous l'accorde. Et je vous donne l'autorisation d'enseigner votre philosophie en Perse. Un lieu approprié sera mis à votre disposition et pour vos premiers cours je vous enverrai des auditeurs. Et à toi, Damaskios je demanderai d'enrichir mes connaissances personnelles.

Les sept Philosophes se confondirent en remerciements puis, comme le leur avait prescrit le Grand Chambellan, se retirèrent à reculons pour ne pas tourner le dos au Grand roi. Ils attendirent bien sûr d'être sortis du palais pour échanger leurs impressions.

- Ce garçon est un ignorant, dit Eulamios. Tu nous avais dit, ajouta-t-il en regardant Damaskios, qu'il connaissait Platon et Aristote. Il a dû en entendre parler, mais c'est à peu près tout.

- Je ne suis pas loin d'être de cet avis, dit Isidore. Il a eu l'air de découvrir que Platon enseigne l'immortalité de l'âme et la rétribution dans l'au-delà.

- S'agissant de la rétribution, répondit Damaskios, je ne serais pas étonné que ce qui le trouble dans cette idée, c'est qu'il n'a rien à en attendre de bon pour lui-même.

Et il leur raconta, en leur demandant de garder ces informations strictement secrètes, ce qu'il avait appris de Timon, à Carrhes, sur le personnage qu'ils venaient de rencontrer.

- En somme, dit Simplikios, il a une tête d'ange, comme diraient nos Chrétiens...
- Oui, conclut Isidore, mais...une âme de démon.

*

En tout cas, Khosroès tint parole pour ce qui est de l'enseignement de la philosophie. Dans la semaine qui suivit, un bâtiment de Ctésiphon fut aménagé à cet effet et de nombreux nobles perses reçurent l'ordre d'assister aux premiers cours des Athéniens. Le roi lui-même assista en personne au cours inaugural de Damaskios. Il avait été convenu que, pour cette inauguration, et en attendant que des foules d'étudiants se pressent aux portes de l'Ecole, deux cours seulement seraient donnés en même temps : par Damaskios et par Isidore, avec, naturellement, un traducteur pour chacun d'eux, puisque, décidément, personne ne parlait le grec à Ctésiphon. Compte tenu de la présence du roi, le cours de Damaskios se passa aussi bien que possible. Mais Isidore sortit du sien fort dépité : non seulement ses auditeurs, comme du reste ceux de Damaskios, ignoraient tout de la philosophie grecque, mais les siens qui, à la différence de ceux de Damaskios, n'avaient pas à tenir compte de la présence du roi, ne tardèrent pas à lui faire comprendre qu'ils se moquaient éperdument des sujets dont il les entretenait. Au bout d'un moment, ils commencèrent à bavarder entre eux, presque à haute voix, puis à plaisanter, à rire ouvertement. Ces nobles perses, si malappris, Isidore avait entendu dire

qu'ils se comportaient vis-à-vis de leurs paysans comme des tyrans, voire comme des bourreaux. Piètres philosophes, vraiment ! Il finit par se lever et quitter la salle.

De plus, au bout d'un mois, les foules attendues ne se présentaient toujours pas. Les nobles qui avaient été réquisitionnés, cessèrent peu à peu de venir. L'expérience tournait au fiasco. Tant et si bien que, les jours passant, les Athéniens commencèrent à s'interroger sur le sens de leur séjour dans cette ville. Simplikios était le plus déterminé à partir. Seul s'il le fallait. Et Damaskios, qui les avait harcelés pour qu'ils s'exilent en Perse, n'avait plus guère d'arguments à opposer à leurs objections.

- Que faisons-nous ici ? lui dit un jour Simplikios. Nous donnons des leçons soit devant des salles vides soit devant des gens qui sont là pour obéir à leur maître et qui ne comprennent strictement rien à ce que nous leur disons.

- Tu as certes raison, répondit Damaskios, mais à Athènes tu ne donnais plus de leçons du tout, ni devant des salles vides ni devant des auditeurs en service commandé. Ce n'est pas tellement pire ici.

- A ceci près qu'à Athènes nous pouvions au moins écrire et pour cela trouver tous les livres dont nous avons besoin. J'avais personnellement commencé un commentaire de la *Physique* d'Aristote qui est définitivement en panne si nous restons ici.

- Alors tu veux rentrer à Athènes ?

- A Athènes nous serions sans doute surveillés, brimés et peut-être même chassés. Mais il y a sans doute des lieux dans l'Empire romain où nous pourrions bénéficier d'une paix relative.

- A quel lieu penses-tu ?

- A Carrhes par exemple. D'après ce que nous en avons vu, quand nous y avons fait étape, les Hellènes y vivent en paix.

- Tu crois pouvoir ouvrir une Ecole platonicienne à Carrhes ? La ville est en territoire romain.

- Justinien ne peut pas tolérer une Ecole platonicienne florissante à Athènes, peut-être même à Alexandrie. Mais Carrhes ! C'est l'extrême fin de l'empire, à deux pas de la Perse. La ville n'a ni évêque, ni même église chrétienne. Je serais bien surpris que nous y soyons persécutés comme à Athènes.

Damaskios n'oublia pas cette conversation : au fond Simplikios disait à haute voix ce qu'il pensait lui-même secrètement. Comme les autres, il était très déçu par la Perse. De plus il s'en voulait de leur avoir fait l'éloge de ce pays qui se révélait bien différent de ce qu'il avait cru. Et puis l'idée de se fixer à Carrhes n'était pas mauvaise. Mais comment partir ? Quitter la Perse clandestinement, c'était faire un affront au roi qui les avait si bien reçus.

*

Fort heureusement, l'ambassadeur envoyé par Justinien et dont lui avait parlé Khosroès qui attendait sa venue, arriva peu de temps après à Ctésiphon : Damaskios demanda et obtint d'être reçu par ce diplomate qui venait négocier la fameuse « paix éternelle » voulue par les deux ennemis héréditaires. Khosroès devait lutter à la fois contre les Romains à l'ouest, et contre les Huns qui forçaient sa frontière de l'Est : il ne pouvait plus combattre sur ces deux fronts. Il avait impérativement besoin d'être débarrassé du danger romain pour pouvoir

s'attaquer aux Huns efficacement. De son côté Justinien avait besoin de faire la paix avec les Perses pour pouvoir entreprendre ce qui, (Damaskios l'avait appris quand ils étaient encore à Athènes), devait faire la gloire de son règne : la reconquête de l'ancien empire romain d'Occident. Aréobindos avait reçu tout pouvoir de l'empereur pour négocier et signer ce traité de paix. Damaskios en profita.

Il choisit de dire la vérité sur lui et ses amis philosophes, ainsi que sur les raisons de leur exil. De toute façon, se dit-il, tout cela, l'ambassadeur de Justinien le sait. Il doit d'ailleurs être chrétien comme son maître. Mais l'ancien scholarque de l'Ecole d'Athènes eut de la chance : Aréobindos avait amené avec lui en Perse le médecin Ouranios, comme le lui avait demandé le roi. Cet Ouranios, outre la médecine, se prétendait spécialiste de philosophie aristotélicienne. Mais tout au long du voyage, l'ambassadeur avait eu le temps de se rendre compte que le médecin était un charlatan et le philosophe un hâbleur. Depuis qu'ils étaient arrivés à Ctésiphon, il passait d'ailleurs son temps en parolotes avec les mages zoroastriens ! Par comparaison avec ce beau parleur prétentieux mais vide, Aréobindos fut heureux d'avoir en face de lui un homme qui le réconciliât avec la philosophie, sérieux et qui lui disait la vérité. Damaskios lui demanda de plaider sa cause, leur cause à tous les sept, auprès du roi : ils avaient été très bien reçus, mais ils voulaient partir.

- Vous allez rentrer à Athènes ? demanda l'ambassadeur
- Non pas : nous envisageons de nous fixer, au moins dans l'immédiat, à Carrhes. C'est tout près de la frontière perse, mais c'est en territoire romain. Tout le monde y parle grec et nous n'aurons plus besoin de traducteur. Et si des sujets du roi souhaitent nous entendre, ils n'auront pas à aller bien loin.
- C'est tout ce que vous avez à demander au roi : la permission de partir ?
- Au roi, nous n'avons en effet rien d'autre à demander. Par contre, nous souhaiterions te demander à toi que, dans le texte du traité que tu t'apprêtes à signer avec lui, un paragraphe nous soit consacré : nous ne demandons pas la réouverture de l'Ecole d'Athènes ; nous savons très bien que ce serait demander l'impossible. Nous voudrions seulement que la liberté de conscience nous soit reconnue et que nous ne soyons pas obligés d'adopter des croyances qui ne sont pas les nôtres.
- En somme vous demandez qu'une exception soit faite pour vous ?
- La liberté de conscience, Constantin l'avait accordée à tous les sujets de l'empire. Et bien avant lui, toutes les philosophies étaient autorisées et reconnues, y compris celle des Epicuriens, athées ou presque, et celle des Cyniques, plus impies encore.
- C'est vrai, mais les temps sont changés, mon cher Damaskios, tu ne l'ignores pas.
- Il me serait difficile de l'ignorer.
- Ta franchise me plait. Je pourrai toujours dire que ce que tu me demandes m'a été demandé par le roi lui-même.
- Ce qui sera d'ailleurs peut-être la pure vérité, dit Damaskios avant de prendre congé.

Quand le traité de paix fut signé, Damaskios trouva dans le texte le passage qu'il cherchait : « *Il faut que ces hommes, retournant chez eux, puissent y vivre sans crainte le reste de leur vie et selon leur propre choix, sans être contraints de penser quoi que ce soit qui pourrait être en contradiction avec leurs opinions ou de changer les croyances de leurs ancêtres.* » Il appela les philosophes qui le félicitèrent chaleureusement, puis il demanda à être reçu par Aréobindos et par Khosroès qu'il tenait à remercier. Après quoi la petite caravane de

chameaux reprit la route, mais cette fois pour quitter un pays qu'ils avaient pris de loin pour un mirage et dont ils revenaient profondément désenchantés.

C'est peu avant la frontière romaine qu'ils firent, près d'un village misérable, une découverte qui leur donna à réfléchir. Ils virent dans un champ un cadavre entièrement nu jeté là sans sépulture. Tous descendirent de leurs montures, y compris les femmes, et s'approchèrent du corps :

- Sans doute est-ce un criminel à qui les villageois, ses compatriotes, ont voulu infliger cet affreux châtement », dit Hermias le Phénicien.

- On n'a pas le droit de laisser un corps sans sépulture, lui dit Eulamios. Chez nous, Antigone a bravé l'interdit de Créon et a donné un semblant de sépulture à son frère. On a vu des généraux vainqueurs être condamnés par l'Assemblée du peuple pour avoir laissé sans sépulture les morts de leur armée. Donnons une sépulture, même symbolique, à ce malheureux, criminel ou pas.

Il se pencha, prit une poignée de terre dans sa main et la répandit sur le cadavre. Plusieurs autres l'imitèrent. C'est alors qu'ils virent accourir du village des paysans dépenaillés qui de loin, par de grands gestes, leur faisaient signe d'arrêter. L'un d'eux, qui parlait un peu de grec (on n'était plus très loin de Carrhes) s'approcha et leur expliqua que, dans leur religion, on n'a pas le droit de souiller la terre en y enfouissant un cadavre qui, par nature, incarne l'impureté. Près des villes, il y a de grandes tours au sommet desquelles on dépose les cadavres qui sont dévorés par les vautours. Mais ici on les abandonne à même la terre aux animaux carnassiers et aux oiseaux de proie.

- Eh bien vous voyez, reprit Hermias, les Grecs et ceux qu'on appelait autrefois les « Barbares », ce n'est décidément pas la même chose.

- Reste à savoir lesquels ont raison, répliqua Isidore.

- Il est des sujets, dit Simplikios, pour lesquels la question est moins de savoir « qui a raison » que « qui déraisonne le moins ».

- Oh oh ! ironisa Isidore, nos Platoniciens seraient-ils en train de se rallier au scepticisme ?

Cet épisode fut par la suite transformé par la légende. Les philosophes dirent (ou laissèrent dire) que l'un d'eux, pendant la nuit qui suivit la « sépulture » symbolique qu'ils avaient donnée au cadavre, avait eu une vision : un vieillard vénérable qui ne pouvait être qu'un Mage, lui était apparu et lui avait tenu un discours très beau mais qui, en définitive, ne disait pas autre chose que ce que le paysan leur avait bredouillé en mauvais grec. Et le lendemain matin, revenus près du cadavre, ils l'avaient découvert débarrassé de la terre qu'ils avaient répandue sur lui.

*

La petite caravane des Philosophes « hellènes » finit par arriver à Carrhes. Damaskios avait dit à ses interlocuteurs de Ctésiphon, le roi Khosroès et l'ambassadeur Aréobindos, qu'ils avaient l'intention de s'y fixer et c'est ce qu'ils firent, encore que plusieurs d'entre eux n'envisageassent pas d'y finir leur vie. Ils y retrouvèrent les temples des dieux, qui, (ils le savaient), n'étaient plus des dieux gréco-romains. La ville était très cosmopolite, (ils le savaient)

aussi), mais tout le monde, à défaut de le parler quotidiennement, comprenait le grec. On pouvait trouver à Carrhes les livres qu'on étudiait dans les Ecoles d'Athènes ou d'Alexandrie : Aristote, Platon, les œuvres orphiques et les *Oracles chaldaïques*, le « livre saint » de l'Hellénisme. Il était certainement possible de réunir dans cette ville un public d'auditeurs pour une Ecole d'Athènes reconstituée à l'extrémité du monde romain, et les philosophes s'attendaient à ce que Damaskios, leur ancien scholarque, prît l'initiative de cette reconstitution. Mais ce ne fut pas le cas et ce fut Simplikios qui fut chargé par eux de l'interroger à ce sujet.

- Je pourrais, dit Damaskios, te dire que j'y renonce parce que je suis maintenant trop vieux. Mais tu ne me croirais pas. Tu aurais d'ailleurs tort car j'ai deux fois ton âge : j'ai dépassé les 70 ans et c'est un peu tard, avoue-le, pour fonder une Ecole nouvelle. Je pourrais te dire aussi qu'il me reste à achever mes *Premiers principes* et qu'à l'âge que j'ai, il est préférable que je m'y consacre à plein temps si je veux en voir la fin avant qu'Hermès Psychopompe ne me conduise chez Hadès. Et cet argument-là, tu aurais du mal à le contester. Mais pourtant la vraie raison pour laquelle je souhaite me mettre un peu en retrait, je vais te la dire : c'est que l'échec de notre voyage en Perse m'a mortifié : je vous ai entraînés dans une aventure qui a tourné au désastre. Je ne m'étais pas suffisamment informé sur ce pays et sur son souverain et je me sens quelque peu discrédité à vos yeux, même si je ne le suis peut-être pas totalement. Je pense en toute sincérité que j'ai fait mon temps, ou du moins que j'appartiens à une génération qui a fait son temps, et que je dois passer le flambeau à quelqu'un d'autre. A toi par exemple. Tu es dans la force de l'âge. C'est toi qui, à Ctésiphon, a eu l'excellente idée de ce repli sur Carrhes : je suis persuadé que tu feras un excellent premier scholarque de l'Ecole platonicienne de Carrhes et que celle-ci aura, après toi, un long et brillant avenir.

- Cher maître, répondit Simplikios, je ne vais pas me lancer dans une réfutation de tes arguments qui pourtant ne sont pas tous d'égale valeur à mes yeux. Je regrette ta décision mais je la sens irrévocable et j'en prends acte. Tu m'as parlé de tes *Premiers principes* que tu veux achever. J'ai bien conscience que, même si tu as été pour plusieurs d'entre nous un incomparable professeur, tu es avant tout un homme de recherche et je comprends ton souci de terminer l'œuvre que tu as entreprise. Pour ma part en tout cas, je te dois tout ce que je suis, et si c'est moi qui ouvre l'Ecole de Carrhes, comme tu m'y invites, on pourra dire que, si c'est ma voix qu'on y entend, c'est bien ton esprit qui l'animera.

C'est effectivement Simplikios qui ouvrit l'Ecole platonicienne de Carrhes, quatre ans environ après la fermeture de celle d'Athènes par Justinien.

*

On n'a aucune certitude sur ce qu'il advint de Damaskios. On sait seulement qu'a été trouvée sur le site de l'antique Emèse (aujourd'hui Homs en Syrie) une stèle funéraire sur laquelle est gravé un distique concernant une ancienne esclave, nommée Zosimi, distique qui est signé de Damaskios. Il est tentant de penser que cette femme a été la compagne du Platonicien, qui était Syrien d'origine, et qu'il est donc venu finir ses jours avec elle dans sa région natale. Mais on ne peut être sûr que le signataire du poème n'est pas un simple homonyme du philosophe.

Sur Carrhes, par contre, (aujourd'hui Harran, dans le sud-est de la Turquie, tout près de la frontière syrienne), on est mieux informé. Moins de dix ans après le bref séjour des Philosophes athéniens à Ctésiphon (et la signature de la paix « éternelle » entre Perses et Romains), Khosroès reçut des ambassades envoyées par plusieurs souverains qui le pressaient instamment de déclarer la guerre à Justinien : le roi des Goths par exemple était inquiet des succès remportés par les armées de Bélisaire dans leur reconquête de l'ancien empire romain d'Occident. Les Arméniens, eux, voulaient secouer le joug de Constantinople... Le roi de Perse finit par leur donner satisfaction : il envahit la Syrie et poussa jusqu'à Antioche, sa capitale, qui fut pillée et dont une partie des habitants furent déportés en Mésopotamie. La seule ville syrienne qui fut épargnée au cours de cette campagne fut précisément Harran que Khosroès interdit de mettre à sac et dont il n'exigea aucun tribut : il n'oubliait pas que cette ville, restée « hellène », était celle où s'étaient repliés naguère ses « invités » romains.

Car, comme l'avait prédit (ou du moins souhaité) Damaskios, l'Ecole d'Harran qu'avait fondée Simplikios eut une longue et brillante carrière. Elle était florissante au moment de la conquête musulmane, au 7^e siècle, et le resta après cette conquête. Au 10^e siècle encore, un voyageur arabe qui visitait la ville, découvrit sur la porte du lieu où se réunissaient les « Sabiens », nom par lequel on désignait alors les lointains successeurs des exilés athéniens, une citation du Premier Alcibiade de Platon : « Celui qui connaît sa nature devient dieu. » C'est seulement l'invasion des Turcs Seldjoukides, au XI^e siècle, qui fit définitivement disparaître l'Ecole d'Harran.

C'est Harran, autant et peut-être plus qu'Alexandrie d'Egypte, qui fut le trait d'union entre la culture grecque antique et l'empire musulman à son apogée. C'est par Harran que la science et la philosophie grecques furent connues à Bagdad, capitale de l'empire, proche des sites de Babylone et de Ctésiphon, et c'est par les Arabes, et plus précisément par le Khalifat de Cordoue que, beaucoup plus tard, l'Occident découvrit à son tour les philosophes et savants grecs. Malgré l'échec de leur aventure perse, Damaskios et son disciple Simplikios ont donc bien mérité notre reconnaissance.

Un hérétique

*«Le doute conduit à chercher et
la recherche mène à la vérité. »*

ABELARD

Un hérétique.

« Ce voyage est vraiment épuisant », se dit Abélard. On était en automne de l'année du Seigneur 1127. La descente de la Loire jusqu'à Nantes aurait pu être reposante, et même agréable : le déluge qui tombait sans interruption en avait fait une corvée. A Nantes, un moine de St Gildas-de-Rhuys l'attendait, ainsi que des domestiques de l'abbaye : le moine, qui s'était présenté sous le nom de Loïc, devait lui servir de guide : il avait, dit-il, été choisi par les autres pour tenir ce rôle parce que c'était le seul « frère » qui sût suffisamment de latin pour pouvoir parler avec leur nouvel abbé. Les domestiques étaient des costauds qui devaient charger et décharger les sacs d'Abélard et chevaucher autour de la « voiture » pendant le trajet. Abélard avait remarqué qu'ils étaient armés : « Les chemins ne sont pas sûrs », lui dit le frère Loïc après avoir parlé avec les costauds dans une langue qui n'était pas le dialecte, proche de celui de Paris, qui avait cours dans le pays nantais et qu'Abélard comprenait sans difficulté puisque c'était celui de son enfance.

- Quelle langue parlez-vous ? demanda-t-il.

- Brezhôneg, répondit Loïc.

Il lui confirma que c'était la langue de la Bretagne et que personne à St Gildas ne parlait autre chose, y compris au monastère où la plupart des frères comprenaient mal la langue de l'Eglise et ne la parlaient guère. Lui était originaire de Vannes et le latin qu'il savait, il l'avait appris à l'école de la cathédrale. Mais les autres frères étaient de la campagne et ne parlaient que le breton. « Où suis-je arrivé ? », se demanda Abélard avec inquiétude.

Ils montèrent dans une mauvaise carriole et Loïc prit les rênes. On s'engagea sur d'affreux chemins détrempés. Cela dura des heures et, bien qu'on ne fût pas encore en hiver, le pâle soleil qui parfois perçait à travers les nuages, commençait à décliner quand ils entreprirent la fin du parcours : dans la traversée de la presqu'île de Rhuys à l'extrémité de laquelle était bâti le monastère de St Gildas, le chemin, à peine tracé, courait interminablement à travers une vaste et sombre forêt sauvage, sinistre, où ils virent plusieurs fois courir des cerfs et des sangliers.

La nuit était tombée quand ils arrivèrent au monastère, après avoir traversé un pauvre village, fait de chaumières misérables, dont les habitants dépenaillés, tenant devant eux des mioches maladifs, les mains sur leurs épaules, étaient debout sur le pas de leurs portes, bien que le soleil fût couché, pour regarder passer cet important personnage, le nouvel Abbé de St Gildas. Ils arrivèrent devant la porte de l'abbaye : un moine en sortit, brandissant une torche. Le portail était orné de pieds et de ramures d'animaux. Abélard regarda Loïc d'un air interrogatif : « Les frères vont souvent à la chasse pour se nourrir », dit-il sans sourciller. Le moine qui était venu ouvrir le portail et qui tenait la torche, s'inclina très bas quand Abélard descendit de la carriole et il prononça quelques mots qui, selon Loïc, signifiaient : « Bienvenue à St Gildas ». Un autre personnage, portant l'épée au côté, donc un noble, l'attendait et s'avança

pour le saluer (en français) : il se présenta comme le « seigneur de Rhuys ». Abélard avait en effet appris que, lorsque les moines l'avaient élu, le seigneur local avait immédiatement donné son accord. Quand ils entrèrent dans le bâtiment conventuel, des femmes tenant des enfants par la main attendaient pour sortir. Loïc échangea quelques mots avec une de ces femmes qu'il connaissait manifestement très bien. A une question du nouveau Père abbé, Loïc répondit, comme si c'était une chose parfaitement normale, que les femmes amenaient de temps en temps leurs enfants à l'abbaye pour qu'ils voient leurs pères. « Mais où suis-je donc tombé ? » se demanda à nouveau Abélard, « Est-ce que ça va recommencer ici comme à St Denis ? »

A l'Eglise, où les moines l'attendaient, il leur fit un petit discours en latin que Loïc traduisit phrase par phrase et dans lequel il leur rappela qu'ils étaient des hommes de Dieu qui avaient choisi de consacrer leur vie à la prière, conformément à la règle de St Benoit : ils le regardaient comme une bête curieuse. Après quoi tout le monde se retrouva au réfectoire où Abélard les vit avec stupeur s'empiffrer de charcuterie et de crêpes de blé noir qu'ils arrosaient d'un cidre qu'il trouva imbuvable. Quand il fut dans sa chambre, où un « frère » vint allumer une chandelle, il vit avec satisfaction que ses sacs y avaient été déposés : il tenait surtout à l'un d'eux qui contenait les livres qu'il avait emportés quand il s'était enfui de l'abbaye de St Denis, avant de se réfugier en Champagne et d'y fonder son cher ermitage du Paraclet. Il s'assit sur ce qui désormais serait son lit : où était-il arrivé ?

Quand, au Paraclet, il avait appris que les moines de St Gildas l'avaient à l'unanimité choisi pour être leur abbé, il n'avait pas hésité bien longtemps : il était alors attaqué de tous côtés par des ennemis de plus en plus entreprenants et chaque fois qu'il apprenait la convocation d'une assemblée ecclésiastique, il se demandait si ce n'était pas de sa condamnation qu'il était une nouvelle fois question. Or un abbé, le maître d'un monastère, c'était l'équivalent d'un évêque : il devenait, lui Pierre, dit Abélard, lui le réprouvé, un personnage important... Et puis le monastère de St Gildas était en Bretagne et après tout, il était Breton. C'était d'ailleurs sans doute un peu pour cela qu'il avait été choisi par les moines, car sa notoriété de philosophe n'était sûrement pas arrivée jusqu'à ce bout du monde peuplé de demi-sauvages : il était certes un Breton du sud de la Loire, né tout près du Poitou d'où sa famille était d'ailleurs originaire. Mais enfin Le Pallet, son bourg natal qui entourait le petit château familial, faisait partie du duché de Bretagne. Seulement aurait-il jamais pu penser, quand cette abbaye lui fut offerte comme un cadeau inattendu, qu'il allait se retrouver à la tête d'une bande de rustres, de goinfres, et de fornicateurs, totalement incultes et ignorants, qu'il allait être perdu au milieu des bois, loin de toute vie civilisée, sans aucune possibilité d'attirer des auditeurs, des élèves, de rassembler des disciples comme ceux qui avaient transformé son ermitage du Paraclet en une ruche bruisante ?

Le lendemain, à la messe matinale, il s'aperçut que les bancs des « frères » étaient fort clairsemés : les absents devaient continuer à ronfler, probablement... « Décidément, se dit-il, il va falloir remettre de l'ordre dans cette maison ! » Puis il sortit pour avoir une idée de l'environnement dans lequel il se trouvait. Le temps restait sombre : le vent poussait d'énormes nuages très bas et chargés de pluie. Il sortit du village et s'engagea sur un chemin qui, à son extrémité, paraissait déboucher sur un vaste espace découvert. Au fur et à mesure qu'il avançait, il s'aperçut qu'il allait vers la mer, l'immense Océan barré à l'horizon par de longues îles noires au ras de l'eau. Il arriva au bord d'une falaise battue de vents furieux, au pied de laquelle les vagues écumantes s'écrasaient avec violence sur des rochers gluants d'algues noirâtres.

Qu'était-il venu faire dans un lieu pareil ? Il repensait à la paisible et charmante rivière de l'Ardusson sur laquelle glissaient les barques chargées de toutes les marchandises dont on pouvait avoir besoin au Paraclet. Ici, au bord de la falaise qui se prolongeait au loin, il apercevait des arbres dont les troncs penchés, presque couchés par le vent, ne portaient aucune branche du côté de la mer. Spontanément il récita : « Des confins de la terre je crie vers vous, Seigneur... », puis il revint lentement vers le village et le monastère. Une femme aux joues creuses et au regard méfiant sortit de son taudis pour le regarder passer et il crut reconnaître une de celles qu'il avait vues à la porte de l'abbaye la veille au soir. Qu'était-il venu faire là ? Et quelle idée avait eue ce Gildas (dont le nom ne lui disait d'ailleurs rien) de fonder un monastère dans un tel lieu ? Il n'y avait personne avec qui il pût tenir une conversation, à qui il pût faire part de son désarroi : il se dit qu'il allait rentrer et écrire à Héloïse, la douce Héloïse qui se morfondait, elle aussi, là-bas, dans son monastère d'Argenteuil : Héloïse... Un bonheur si bref, suivi d'un si monstrueux châtement... Trouverait-il au moins un moyen de faire porter sa lettre jusqu'à sa destinataire ?

« Un jour, se dit-il, il faudra que je raconte tous les malheurs que j'ai vécus, que mes ennemis m'ont fait vivre : j'en ferai un livre dont le titre sera : « *Historia calamitatum* », Histoire de mes malheurs. » Puisqu'il ne pourrait pas étudier ici, ni enseigner, il pensa que l'écriture de ce livre occuperait utilement l'exil auquel, sans le savoir, il s'était condamné lui-même. Si du moins cet exil se prolongeait, s'il ne trouvait pas un moyen d'y mettre fin...

Quand il arriva devant la porte de sa chambre, il vit un groupe de moines qui, manifestement, l'attendaient. Le dénommé Loïc, comme de bien entendu, était parmi eux. Qu'un Père abbé eût besoin d'un interprète pour converser avec ses moines, c'était peut-être, à ses yeux, le pire de la situation dans laquelle il se trouvait. Ce que ces rustres voulaient lui dire, c'est que les bâtiments de l'abbaye étaient en très mauvais état et exigeaient des réparations rapides. Mais enfin, c'était à eux de les faire, ces réparations !, leur dit Abélard. St Benoît leur père n'avait-il pas destiné ses moines au travail autant qu'à la prière ? Eux ne le contestaient pas, mais ils avaient besoin de matériaux pour faire ces travaux de réparation, en particulier sur la toiture du bâtiment qui abritait leur dortoir. Or le monastère était dépourvu de ressources, le seigneur du lieu (qu'ils haïssaient) ayant fait main basse sur les terres abbatiales. Abélard leur promit qu'il allait sans attendre s'occuper de leur problème.

Ce pourrait être, se dit-il, une occasion de prendre contact avec le duc, protecteur de toutes les abbayes de la Bretagne, donc de se rendre à Nantes, puisque c'était le comte de Nantes Conan III, qui était duc de Bretagne, donc de s'éloigner un moment de ce lieu sinistre et de parler à des gens civilisés... « Ils ont dû croire, pensa-t-il, que j'étais riche et que, grâce à ma fortune, je pourrais entretenir leurs bâtiments. C'est même probablement pour cela qu'ils m'ont choisi. Eh bien, ils se sont trompés. Mon exemple prouve qu'on peut être le plus grand philosophe de son siècle et être obligé d'aller mendier auprès du duc de Bretagne. » Il dit à Loïc de lui organiser sans délai une visite méthodique des bâtiments du monastère, puis un voyage à Nantes, donc de prévoir un cheval (il savait monter à cheval) et trois ou quatre accompagnateurs armés et capables de combattre en cas de mauvaise rencontre. Décidément cet obscur Loïc, qu'il décida d'appeler Louis (un nom tout de même plus français !), allait devenir, après lui Abélard, le personnage le plus important de cette abbaye !

Dès qu'il fut entré dans sa chambre, il repensa à son *Historia calamitatum*, et aussi à la lettre qu'il voulait écrire à Héloïse. Trouverait-il seulement de quoi écrire, dans cet antre de

sauvages ? Il n'y avait certainement pas de *scriptorium* à St Gildas : qu'auraient d'ailleurs bien pu écrire les moines puisqu'ils ne savaient même pas le latin ? Et à supposer qu'il réussisse à trouver des plumes, de l'encre et du parchemin (mais où ?), il faudrait qu'il écrive lui-même son texte : pas possible de trouver un scribe dans ce pays perdu ! Que de choses il avait pourtant à raconter ! A commencer par sa « vocation ».

*

Surprenante vocation, en vérité : fils aîné d'un père chevalier, il était a priori destiné au métier des armes. Sa chance (à moins que ce ne fût de la malchance ?) voulut que son militaire de père fût aussi un lettré, qu'il tînt à ce que ses fils le fussent également et qu'il leur apprît même les rudiments. Mais lui, Pierre, l'aîné, le fils préféré, se prit d'une telle passion pour les lettres qu'il ne fut plus question qu'il consacrat sa vie à autre chose qu'aux études : Il dit adieu à la gloire militaire et abandonna sans regret à ses frères sa part d'héritage et même les privilèges que lui valait son droit d'aînesse. Adolescent, son père (qui ne s'opposa jamais à son désir d'étudier) l'envoya faire son *trivium* à l'école de la cathédrale de Chartres ; puis, revenu au Pallet, il en partit bientôt, en suivant la vallée de la Loire, à la recherche de maîtres capables de l'instruire.

A Loches et à Tours, il fut l'élève de l'illustre Roscelin, le seul maître, peut-être, dont il voulût bien se reconnaître redevable : il devait être plus tard victime de la vindicte hargneuse de Roscelin, mais il n'en continuait pas moins à l'estimer secrètement. Roscelin n'avait-il pas fait preuve de suffisamment d'indépendance d'esprit pour être accusé d'hérésie au « concile » de Soissons, comme lui-même, Pierre Abélard, devait l'être plus tard dans un autre « concile » réuni dans la même cité ? Après s'être séparé de Roscelin, il avait continué de ville en ville participant, partout où il l'on disputait de dialectique, sa discipline favorite, aux joutes les plus savantes. « Et ce fut, soupira-t-il, le commencement de mes malheurs... J'étais trop bon. Partout j'étais le meilleur, je me jouais de mes concurrents, je les ridiculisais, et naturellement je suscitais d'inexpiables jalousies... »

Le pire se produisit quand, quittant la Loire, il monta vers le nord et arriva à Paris, la capitale des rois de France, une des villes les plus savantes d'Europe : il y fréquenta l'école de Guillaume de Champeaux qui avait la réputation d'être le meilleur dialecticien du royaume. « Ce n'était pas faux, se dit Pierre. C'était probablement le meilleur... jusqu'à ce que j'arrive. Guillaume n'était pas habitué à être interrompu, contredit, parfois réfuté : car il m'est arrivé de prendre le contre-pied de certaines de ses thèses et de l'emporter... » Chez ses condisciples, ses succès provoquaient des réactions diverses : certains crevaient de jalousie et jugeaient ce petit dernier qui se prenait pour le premier de la classe, suffisant, prétentieux, insupportable. Mais d'autres, plus nombreux, admiraient ce jeune talent qui faisait soudain apparaître leur maître comme un peu vieux jeu et plus ou moins dépassé. Après tout, on était en 1100, on venait d'entrer dans un nouveau siècle, il fallait être de son temps, moderne, et ne pas s'accrocher systématiquement à ce que nous avaient transmis nos prédécesseurs. C'est alors qu'il vint à Abélard une idée inouïe : devenir un « maître » à son tour ! Lui, le petit dernier ! Quelle audace !

C'est pourtant ce qui se fit. Il avait 22 ans quand il obtint le poste de maître des écoles de la collégiale de la ville royale de Melun. Il en avait 24 quand il quitta Melun pour Corbeil, se rapprochant encore de Paris. Tout cela s'était fait contre Guillaume qui, malade de jalousie, avait multiplié les embûches sous ses pas. « Plus il intriguait contre moi, pensait Abélard en souriant, alors que ma renommée ne cessait de croître, plus il indisposait les puissants et plus,

sans le vouloir, il me procurait d'appuis. Et de disciples, bien sûr. » Il finit, lui le premier de la classe de Guillaume, par prendre la place de son ancien maître qui, afin, disait-on, de devenir évêque (et il le devint effectivement), s'était fait moine... A 29 ans, Pierre Abélard était maître de l'école de la cathédrale de Paris !

Guillaume n'avait pourtant quitté ni Paris ni l'enseignement : il avait rouvert son école à l'abbaye de St Victor sur la rive gauche de la Seine. « Mais j'eus bientôt l'occasion de lui porter l'assaut final, songeait « Maître Pierre ». Il perdit la face et même se ridiculisa dans notre grande « dispute » sur les Universaux, autrement dit sur les Idées platoniciennes, dont il enseignait le réalisme de manière simpliste. Mais cette défaite, malgré le discrédit qu'elle lui valut, ne l'empêcha pas de réussir à me chasser de mon poste à l'école de la cathédrale de Paris. » Cela fut d'ailleurs plutôt bénéfique pour maître Pierre qui, grâce à l'appui du puissant Etienne de Garlande, put ouvrir une école à l'abbaye Ste Geneviève, sur la montagne du même nom qui dominait Paris, une école à laquelle tous pouvaient avoir accès et qui, nouveauté inouïe, échappait au contrôle de la hiérarchie ecclésiastique. « Ma renommée grandit encore : on se bousculait pour suivre mes leçons. Même les derniers disciples de Guillaume le quittaient pour me rejoindre. »

Maître Pierre dut retourner au Pallet où ses parents avaient décidé, l'un après l'autre, d'entrer en religion et il profita de cette longue interruption de ses cours pour aller visiter l'Espagne jusqu'aux royaumes du sud tenus par les Mahométans. Puis, avant de reprendre son enseignement, il voulut approfondir ses compétences en théologie et alla suivre les leçons d'Anselme de Laon. Mais ce qui s'était passé à Paris avec Guillaume de Champeaux se reproduisit exactement de la même façon à Laon avec Anselme. « Ce maître était très bon à condition de ne pas être interrompu, et naturellement j'eus plusieurs fois la mauvaise idée de lui poser des questions sur tel point qu'il avait abordé, voire de contester telle thèse qu'il avait soutenue. Et alors il perdait pied. » Comme du temps de ses controverses avec Guillaume, certains de ses condisciples s'offusquaient de ses prétentions, jusqu'à ce que, l'ayant entendu un jour, sur leur demande, interpréter un passage difficile de la Bible, ils fussent éblouis par ses qualités exceptionnelles. Et, comme autrefois avec Guillaume, il fut l'objet de la jalousie et de la vindicte d'Anselme et des deux de ses disciples qui convoitaient sa succession et il fut chassé de Laon.

Il revint donc à Paris où, pour la seconde fois, il obtint le poste de Maître de l'école de la cathédrale. Jamais sa renommée ne fut aussi grande. « Je prouvai très vite, se souvenait-il, que mes talents de théologien égalaient mon génie de philosophe. Mais je n'étais pas seulement génial, j'étais aussi joli garçon et moi qui, jusque là, avais une réputation de continence, comme il convient à un clerc, je donnai soudain libre cours à ma sensualité et multipliai les aventures féminines » Cette période fut peut-être la plus glorieuse de sa vie. Le drame, hélas, n'allait pas tarder à éclater.

*

Deux semaines après son arrivée en Bretagne, Pierre Abélard, Père abbé de St Gildas, était à Nantes, reçu en audience par le comte Conan III, duc de Bretagne. Ce grand seigneur était cultivé ; il connaissait l'histoire de son duché et, après avoir écouté, sourire aux lèvres, Abélard lui raconter l'impossibilité où il se trouvait de parler à ses moines, il lui apprit que beaucoup de ses sujets, en tout cas la plupart de ceux qui peuplaient l'ouest de la Bretagne (donc la presqu'île de Rhuys), étaient des descendants d'émigrés arrivés autrefois (il y avait très longtemps de cela) de l'île de Grande-Bretagne d'où ils avaient apporté le dialecte qu'ils

parlaient encore aujourd'hui et qui rebutait tant le nouvel abbé de St Gildas. Il ajouta que cette émigration de la grande vers la petite Bretagne avait été dirigée par des personnages que la piété populaire n'avait pas tardé à élever à la dignité de « saints » : le dénommé Gildas en faisait partie. Le duc possédait un exemplaire d'un livre jadis écrit (en latin, bien sûr) par ce Gildas. Il le montra à Abélard qui, dès ce premier contact, éprouva pour son souverain un profond respect et une grande considération. Conan III venait de lui faire connaître un épisode de l'histoire dont les auteurs anciens, les seuls qu'il connût, n'avaient pas parlé, épisode qui, pourtant, le concernait puisqu'après tout il s'agissait de son pays, et il se dit même que son savoir n'était peut-être pas aussi universel qu'il le croyait puisqu'il ignorait l'existence des écrits de St Gildas.

Le comte avait entendu parler de l'anarchie qui régnait au monastère de Rhuys, et si le seigneur local avait récupéré les terres abbatiales, c'était surtout, selon lui, parce que les moines les laissaient en friche, préférant vivre de rapines aux dépens des habitants, plutôt que de cultiver la terre.

- Vous aurez du mal à rétablir l'ordre, dit-il, mais vous pouvez compter sur moi, je vous aiderai. Si besoin est, je demanderai au pape Innocent de désigner un légat pour vous seconder.

Abélard se confondit en remerciements et repartit avec l'aide financière qu'il avait sollicitée pour commencer à remettre en état les bâtiments de l'abbaye. Une abbaye que, du reste, la comtesse, femme très pieuse, et qui ignorait probablement la vie bien peu monastique qu'on y menait, avait pris l'habitude de doter largement.

A Nantes, l'abbé de St Gildas se procura tout ce dont il aurait besoin pour écrire son *Historia calamitatum*, mais, comme il n'était pas pressé de retrouver ses rustres débauchés déguisés en moines, il décida d'aller jusque chez lui, au Pallet, où sa sœur Denise élevait son fils Astrolabe. Son fils et le fils d'Héloïse... L'enfant avait onze ans. Abélard le trouva très éveillé. Bérenger, père d'Abélard, avait voulu que sa fille soit instruite, tout comme ses fils, et Denise avait pu enseigner les rudiments au jeune Astrolabe, puis elle avait fait appel à un savant ecclésiastique qui avait commencé à lui apprendre le latin et même à lui faire lire quelques passages des Pères de l'Eglise. Abélard se dit qu'il allait devoir envoyer cet enfant à Nantes ou ailleurs pour qu'il y fasse son *trivium*, comme lui-même l'avait fait autrefois à Chartres. Plus tard, grâce à l'appui du comte, il obtiendrait sans difficulté un poste intéressant. Denise voulut évidemment que Pierre dînât et passât la nuit chez elle et ses servantes dressèrent un lit dans la grande salle de la maison.

*

Mais ce soir-là, Pierre Abélard eut du mal à trouver le sommeil... Le Pallet... Onze ans déjà qu'Astrolabe était né ici... L'année précédente, ah, l'année précédente !... Abélard, redevenu maître de l'école de la cathédrale de Paris, était au sommet de sa gloire : la salle où il donnait ses cours était trop petite pour accueillir la foule de ses disciples. Les femmes elles-mêmes étaient folles de lui, même si elles ne pouvaient pas être, elles, ses disciples : sa réputation suffisait à les enflammer. Il y avait pourtant alors à Paris une femme qui aurait pu figurer parmi ses disciples et même briller de plus d'éclat que le meilleur d'entre eux : Héloïse était connue dans tout Paris, et même bien au-delà, comme une jeune fille exceptionnelle : elle était la nièce d'un chanoine nommé Fulbert qui l'hébergeait et qui avait veillé à ce qu'elle reçût la meilleure éducation, privilège dont jouissaient peu de filles. Les mauvaises langues ne manquaient pas

d'insinuer qu'Héloïse était une fille naturelle du chanoine, mais, bien entendu, personne n'avait jamais pu le prouver. Toujours est-il que la belle Héloïse avait fréquenté le prestigieux couvent d'Argenteuil dont les nonnes avaient ouvert une école pour les filles de la bonne société qui y recevaient l'éducation de base ; elle avait ensuite complété elle-même cette éducation par un gros travail personnel et elle avait la réputation d'être une « savante ». Naturellement, elle parlait couramment et écrivait avec facilité le latin. De telles connaissances étaient si rares chez une femme, qu'elles ne pouvaient que provoquer la curiosité et l'attraction de Maître Pierre, par ailleurs habitué à enthousiasmer ses élèves et à séduire toutes les femmes qui lui plaisaient. « Je suis bien obligé d'admettre, se dit-il, que je voulais la conquérir et même que je considérais par avance cette conquête, que j'étais sûr de réussir, comme mon plus beau titre de gloire. »

Pour approcher Héloïse, il monta un petit complot et Fulbert, par cupidité, tomba dans le piège : il se fit présenter au chanoine par des amis communs qui lui suggérèrent de le prendre en pension; prétexte d'autant plus vraisemblable que la maison de Fulbert était très proche de l'école d'Abélard et que le Maître pouvait prétendre que ses cours l'accaparaient beaucoup trop pour qu'il eût le temps de s'occuper d'une maison et de ses repas. Fulbert vit là un moyen d'augmenter ses revenus et de plus, ce fut lui qui demanda à Pierre de bien vouloir compléter l'éducation de sa nièce et d'user, dans cette tâche, de la plus grande rigueur, voire même de sévérité. Des leçons gratuites d'un tel docteur, c'était pour lui un don du ciel !

Héloïse n'ignorait pas plus la renommée de philosophe d'Abélard que celui-ci n'ignorait sa réputation à elle. « Pendant les leçons que je lui donnais, chacun de nous deux ne pensait qu'à succomber à la tentation qu'incarnait l'autre... Et naturellement ce qui devait arriver arriva... » Un jour, le chanoine, qui ne soupçonnait rien, entra dans la pièce où ils étaient sensés travailler et surprit les deux amants enlacés. Quelques jours après, Héloïse, au comble du bonheur, annonça dans une lettre à Abélard qu'elle était enceinte. Il fallait agir et très vite ! « Une nuit, songeait-il, profitant de l'absence de son oncle, je l'enlevai secrètement, ainsi que nous en étions convenus : je la fis sans délai passer en Bretagne, déguisée en religieuse. Elle y resta ici, chez ma sœur, jusqu'au jour où elle accoucha d'un fils qu'elle nomma Astrolabe. »

« C'était ici-même, songeait Abélard. Il y a onze ans de cela... » Fulbert devint fou. Il ne décolérait pas mais il était aussi au fond du désespoir : sa chère Héloïse déshonorée !... lui-même trahi, ridiculisé ! C'est ce désespoir qui finit par faire pitié à Maître Pierre : il fit amende honorable et alla jusqu'à proposer d'épouser Héloïse, à la condition toutefois que ce mariage restât secret puisque, depuis le décret du pape Grégoire VII, un clerc ne pouvait continuer à enseigner s'il convolait, même en justes noces. Ne voulant à aucun prix nuire à la carrière, au génie et à la réputation de son amant, pressentant peut-être aussi les malheurs qui allaient suivre, Héloïse, revenue à Paris, refusait ce mariage qu'avait accepté son oncle. Il eut pourtant lieu un matin, au petit jour, presque à la sauvette... « Mais Héloïse avait vu juste quand elle m'avait dit que rien n'apaiserait la colère de son oncle : Fulbert révéla au grand jour notre mariage et, comme sa nièce répétait à tout le monde que c'était faux et qu'elle n'était pas mariée, il l'insultait, il alla même parfois jusqu'à la maltraiter. » Aussi, pour la protéger, Pierre n'eut d'autre recours que de la faire entrer au couvent d'Argenteuil qu'elle connaissait bien pour y avoir étudié quelques années auparavant.

A dater de ce moment, de fou qu'il était, Fulbert devint fou furieux. Alors que, bien entendu, Héloïse n'avait pas pris le voile à Argenteuil, il prétendit qu'Abélard avait fait d'elle une nonne, qu'il avait donc voulu s'en débarrasser, qu'il l'avait abandonnée, chassée, répudiée... Une nuit,

un domestique, acheté à prix d'or, introduisit dans sa chambre des hommes de main du chanoine qui lui tranchèrent les testicules ! La castration ! Un châtement d'ordinaire réservé aux violeurs ! Le scandale fut énorme ; les nombreux admirateurs et admiratrices du maître furent outrés, révoltés, et le firent savoir ; les auteurs du crime, qui n'avaient pourtant fait qu'exécuter les ordres qu'ils avaient reçus, furent à leur tour châtrés et de plus aveuglés, mais pour Abélard le mal était fait.

*

Comme on pouvait s'y attendre, son séjour à l'abbaye de Rhuys fut extrêmement difficile. Ce fut même un nouveau chapitre de ses « malheurs » qui s'ouvrit, des malheurs qu'il avait commencé à raconter dans un livre qui promettait d'être bien différent des *Confessions* de St Augustin ! Il s'était attiré la bienveillance de ses moines en leur permettant de faire sur les bâtiments les réparations les plus urgentes, mais dès qu'il voulut commencer à « rétablir l'ordre », comme l'avait dit le comte Conan, l'hostilité, d'abord sourde mais bientôt ouverte, fut générale. Et ces moines n'étaient pas seulement des rustres, c'étaient des criminels qui entreprirent de le tuer, rien de moins.

C'est au poison qu'ils pensèrent d'abord : un jour ils versèrent une drogue toxique dans son vin de messe mais l'apparence du liquide l'avertit du danger et il ne but pas le contenu du calice : le saint sacrifice ne fut peut-être pas entièrement consommé ce jour-là, mais il eut la vie sauve ! Les moines recommencèrent évidemment mais désormais Pierre se méfiait et chaque fois la ruse échoua. Elle faillit réussir par contre un jour qu'il était allé à Nantes rendre visite au comte Conan qui était malade. Il logea en ville chez l'un de ses frères : son domestique empoisonna un des plats qu'il devait manger le soir, mais par miracle il ne toucha pas à ce mets. Par contre un moine qu'il avait amené avec lui en mangea et mourut dans la nuit ! Le domestique qui avait commis le forfait prit la fuite, ce qui équivalait à un aveu.

Dès lors, Abélard s'absenta le plus souvent possible du monastère, séjournant de préférence dans des prieurés isolés. Mais ce fut presque pire car alors, quand il se rendait dans l'un d'eux, il risquait d'être attaqué par des brigands soudoyés par ses « fils » les moines ! Un jour, au cours d'une de ces attaques, il tomba de cheval et se fractura les vertèbres cervicales ! Il finit par accepter la proposition que lui avait faite le comte Conan III, duc de Bretagne : le pape Innocent II désigna comme légat l'évêque Geoffroy de Chartres et en présence du comte en personne, Geoffroy fit jurer solennellement aux moines les plus perturbateurs nommément désignés qu'ils quitteraient l'abbaye et aux autres que désormais ils obéiraient à leur Père abbé. Un serment qu'ils avaient déjà prêté et violé et qu'ils ne devaient pas plus respecter cette fois-ci.

Ne sachant plus que faire, Abélard songeait à fuir dans l'Andalous arabe qu'il connaissait un peu et où il pourrait sans doute, pensait-il, bénéficier de la tolérance que les Mahométans accordaient à ceux qu'ils appelaient les « gens du Livre ». Ces Mahométans, que tout le monde considérait comme des « barbares » et qui ne l'étaient pas, d'après ce qu'il avait pu en voir, seraient peut-être moins cruels à son égard que ses « frères » chrétiens de St Denis ou de St Gildas. Ils ne pourraient pas, en tout cas, l'être plus. Mais finalement, il n'eut pas à en

venir à cette extrémité : la Providence divine vint à son secours et ce secours, ce fut (aurait-il jamais pu le prévoir ?) son cher Paraclet.

*

Le Paraclet... Pour Abélard, cet ermitage devenu presque une abbaye, ou à tout le moins un prieuré, avait été l'aboutissement d'une longue histoire. Sa mutilation lui avait causé une telle honte qu'il avait décidé de se faire moine. Il en était venu à penser que si Dieu avait permis cette monstruosité, c'est qu'Il avait voulu le punir et donc qu'il avait commis une faute en séduisant Héloïse : il devait maintenant aller jusqu'au bout de l'expiation. « Les moines, se dit-il, se font en esprit eunuques pour Dieu ; quant à moi, puisqu'Il a voulu que je devienne un véritable eunuque et que désormais je le suis, je dois l'être pour Lui. » Il ordonna d'ailleurs à Héloïse de prendre, elle aussi, le voile dans son couvent d'Argenteuil. Elle obéit, mais à contrecœur car, contrairement à son époux, elle reprochait à Dieu de l'avoir puni pour ce qu'elle ne considérait pas comme une faute.

C'est à la prestigieuse abbaye de St Denis, proche de Paris, que Pierre Abélard prononça ses vœux. Mais cette première expérience monastique se passa très mal. Dès le début il découvrit que ces hommes de Dieu menaient une vie fort dissolue, à commencer par Adam, le Père abbé. « Ce n'était quand même pas ce que je devais connaître plus tard, ici, en Bretagne, mais je n'en eus pas moins des raisons d'être outré et je le fis savoir ». Lui qui était venu faire pénitence, ne supportait pas ce qu'il voyait. Naturellement les moines lui jetaient à la figure que s'il condamnait si fort les péchés des autres, c'était parce qu'il n'avait plus les moyens d'en commettre lui-même et les accrochages se multipliaient. Finalement l'abbé Adam décida de se débarrasser de ce trublion. Mais, comme tous les disciples du trublion et même des maîtres, français et étrangers, le suppliaient de laisser l'illustre Abélard reprendre ses cours, il l'expédia dans un lointain prieuré.

Pierre Abélard, qui ne doutait pas d'être aussi brillant théologien qu'il avait été génial dialecticien, et qui venait d'écrire une *Théologia Summi Boni* (Théologie du Souverain Bien), vit à nouveau les auditeurs affluer dans cet exil. Il y enseignait la théologie mais aussi les arts libéraux, ce qui ne manqua pas d'indigner ses concurrents, malades d'envie et de jalousie comme l'avaient été autrefois Guillaume ou Anselme. En fait ils enrageaient surtout de constater que, bien que moine, il eût réussi à rester un « maître » et leur rengaine inlassablement répétée c'était qu'un religieux non seulement ne pouvait pas enseigner les disciplines profanes, mais qu'il ne pouvait pas non plus enseigner la théologie sans être couvert par une autorité ecclésiastique.

Les élèves d'Abélard lui ayant dit que pour croire il fallait comprendre, il écrivit un traité sur le dogme le plus central du Christianisme, *De l'Unité et de la Trinité divines*, qui prit place dans son grand ouvrage, la *Theologia*. « Mes ennemis, dont les plus déterminés étaient ceux qui m'avaient autrefois chassé de Laon, mais aussi mon ancien maître Guillaume de Champeaux, devenu évêque de Chalons, trouvèrent là l'occasion de m'intenter le procès en hérésie auxquels tous pensaient depuis longtemps. » Ils réunirent à Soissons une petite assemblée qu'ils baptisèrent « concile », qu'ils firent présider par le légat du pape, et qui était en réalité un tribunal devant lequel il comparut en accusé.

Comme ce fut le cas jusqu'à la fin de sa vie, tous ceux qui haïssaient Abélard, n'étaient pas seulement jaloux de ses succès et de sa célébrité. Ils représentaient aussi la tradition et le conservatisme. Comme plus tard Bernard de Clairvaux, ils étaient scandalisés de voir leur bête noire introduire la raison humaine et la philosophie antique, donc païenne, dans cette science sacrée qu'est la théologie. L'auteur du traité incriminé (un traité qui en fait ne fut même pas étudié ni débattu) était jugé par ses ennemis et donc condamné d'avance. Bien que le cardinal légat, un étranger que choquaient les affrontements entre Français, eût proposé le renvoi du procès à St Denis devant une assemblée plus large, Abélard fut condamné, dut jeter son livre au feu de sa propre main et fut enfermé à l'abbaye St Médard de Soissons et condamné au silence !

Le légat le libéra assez vite et il rentra à St Denis. Mais la haine des moines et d'Adam, leur Père abbé, à son égard, n'avait pas faibli. Il put cependant profiter de la bibliothèque de l'abbaye et commença un livre subversif mais inattaquable, qu'il envisageait d'intituler *Sic et non* (Oui et non). Livre subversif car il y mettait en lumière les contradictions entre les Pères de l'Eglise et même entre divers livres de la Bible, sur plusieurs points du dogme ! Livre cependant inattaquable puisque fait essentiellement de citations d'auteurs qui ne pouvaient être contestés par personne. De plus, en bon dialecticien qu'il était toujours, il avait pris soin, dès le début du livre, d'assurer qu'une contradiction pouvait toujours être surmontée. Celles qu'il citait n'étaient donc nullement des objections contre la foi.

Mais le pire pour lui restait à venir : un jour, au cours d'une discussion avec les moines, il eut le malheur de leur prouver, documents en mains, que le St Denis qui était le patron de l'abbaye, n'était pas, contrairement à la thèse officielle et traditionnelle, le Denys l'Aréopagite qu'avait converti St Paul. C'en était trop : Adam menaça de le traduire devant le roi de France en personne ! (« Monseigneur St Denis » n'était-il pas le patron de la monarchie française ?) Alors Pierre Abélard décida de partir. « Avec l'aide de quelques frères émus de pitié et de quelques-uns de mes élèves, je m'enfuis secrètement, de nuit, et me réfugiai sur une terre du comte Thibaut de Champagne qui avait appris mes malheurs et y compatissait. »

Et c'est sur les terres du comte Thibaut qu'il créa ce qui allait devenir le « Paraclet » ... Sa fuite de St Denis était une faute grave pour un moine, qui le rendait passible de l'excommunication. L'Abbé Adam harcelait d'ailleurs le comte pour qu'il obligât le fuyard à rentrer à St Denis ; Adam craignait surtout que cet Abélard qui, malgré tout, contribuait à la réputation son ordre religieux, ne rejoignît un ordre concurrent du sien. Il mourut peu après et un compromis fut trouvé avec son successeur, le Père abbé Suger, grâce à l'entremise d'Etienne de Garlande qui était influent à la cour du roi; il avait autrefois permis à Abélard d'ouvrir une école sur la Montagne Ste Geneviève et restait son protecteur : il fut décidé que le fugitif aurait le droit de choisir une retraite, à condition de ne pas se mettre sous la dépendance d'une autre abbaye. Cette retraite, Abélard la trouva non loin de Troyes. « Quelques personnes me cédèrent un terrain où, avec l'assentiment de l'évêque, je construisis une chapelle de roseaux et de chaume que je dédiai à la sainte Trinité. Je m'y cachai avec un de mes anciens élèves. »

Mais, comme on pouvait s'y attendre et comme Abélard s'y attendait sans doute lui-même, dès qu'on sut où il était, il y eut affluence pour le rejoindre. L'ermitage devint vite un village : ses élèves construisaient des cabanes rustiques sur les rives de l'Ardusson, la petite rivière qui arrosait le domaine. Aux brillantes leçons d'Abélard, redevenu « Maître Pierre »,

s'ajoutait le charme de la campagne et d'une vie « à la dure » qui amusait ces fils de famille habitués à plus de confort. Un succès qui, bien sûr, aigrissait encore davantage les ennemis du fugitif. D'autant que ces huttes précaires ne pouvaient durer indéfiniment : il fallut bientôt construire en dur des bâtiments et une véritable église. Abélard plaça celle-ci sous le patronage du « Paraclet », mot grec qui signifie « Défenseur, Consolateur » et qui, dans le Nouveau Testament, désigne l'Esprit Saint, troisième personne de la Trinité divine, une appellation pour lui chargée de sens mais qui, bien sûr, ne manqua pas de lui être reprochée. L'ermitage primitif était devenu une sorte de grande Ecole aux champs où enseignait un maître célèbre, un domaine voué à l'étude, mais relevant toujours théoriquement de l'abbaye de St Denis.

Pierre Abélard n'en restait pas moins en butte à la haine et à la vindicte d'innombrables ennemis qui répandaient, sur sa vie et sur sa pensée, les pires calomnies. Ils cherchaient (et parfois réussissaient) à soulever contre lui l'hostilité de hautes personnalités ecclésiastiques. Ils épluchaient ses livres pour y trouver des déclarations susceptibles d'être taxées d'hérésie, au point qu'Abélard s'attendait à tout moment à être convoqué devant un nouveau « concile », comme celui de Soissons où il avait dû jeter au feu de sa propre main sa *Theologia summi boni*, devenue ensuite *Théologia christiana*. Aussi n'hésita-t-il guère à accepter quand il apprit que les moines de l'abbaye de St Gildas-de-Rhuys en Bretagne l'avaient choisi pour être leur Père abbé, d'autant que Suger, l'abbé de St Denis, donna son accord, probablement satisfait de savoir ce trublion incontrôlable, mais à qui tout réussissait, exilé au bout du monde.

*

Abélard était justement dans un petit prieuré isolé dépendant de l'abbaye de St Gildas (abbaye où il résidait désormais le moins souvent possible pour échapper à la fureur de ses moines), occupé à achever la rédaction de son *Historia calamitatum*, quand on lui apporta une lettre d'Héloïse : Suger, le Père abbé de St Denis, voulant récupérer le couvent d'Argenteuil qui avait été autrefois sous sa juridiction, en avait tout simplement chassé les moniales (qu'il avait eu l'audace d'accuser de luxure !) sans avoir prévu pour elles un nouvel hébergement ! Les pauvres nonnes, dont Héloïse était la prieure, se retrouvaient dispersées de tous côtés. Héloïse elle-même et quelques-unes de ses « sœurs » avaient trouvé un refuge très provisoire à l'abbaye d'Yerres. Elle appelait donc à l'aide celui qui, non seulement restait toujours son époux, mais était maintenant son frère dans le Christ.

Celui-ci pensa aussitôt au Paraclet : il en était parti pour gagner St Gildas, au grand dam de ses élèves qui l'avaient quasiment construit et en avaient fait un lieu d'étude unique dans la Chrétienté; depuis, il se désolait de savoir ce domaine déserté, probablement à l'abandon. Si Héloïse et ses nonnes s'y installaient, non seulement elles y trouveraient l'asile qu'elles cherchaient, mais elles lui redonneraient vie. Il écrivit immédiatement une réponse dans ce sens à Héloïse et décida de gagner sans délai la Champagne, pour y accueillir Héloïse et ses nonnes, trop heureux d'avoir une bonne raison de s'éloigner pour longtemps de ces débauchés et criminels en robes de bure qu'étaient les moines de St Gildas.

C'est avec une secrète émotion qu'il retrouva Héloïse qu'il n'avait jamais revue depuis la visite coquine qu'il lui avait faite en cachette à Argenteuil alors qu'elle n'était pas encore religieuse : il y avait de cela plus de 15 ans ! Héloïse ne cessait de lui dire dans ses lettres que

son amour pour lui était intact alors qu'il ne cessait au contraire de lui répondre qu'ils avaient commis une faute, qu'il avait mérité son châtement et qu'ils ne devaient désormais plus aimer que le Christ. Il veilla à ce qu'elle et ses nonnes fussent installées le moins mal possible dans les bâtiments que ses élèves avaient malgré tout laissés dans un état précaire. Il prêcha souvent dans les églises des environs pour toucher le cœur des habitants de cette riche province de Champagne en faveur des religieuses du Paraclet et il eut la joie de constater que ses appels étaient entendus : peut-être, se disait-il, le sort des femmes, en raison de leur faiblesse, émeut-il plus que celui des hommes. Toujours est-il que leurs terres furent cultivées, leurs bâtiments achevés ou restaurés, et leur vie quotidienne grandement améliorée.

Abélard écrivit et adressa à l'abbesse Héloïse, une Règle monastique spécialement conçue pour une abbaye de nonnes. Grâce à l'intervention du comte Thibault, le pape Innocent II avait confirmé la donation du Paraclet qu'Abélard avait faite en faveur d'Héloïse et de ses « sœurs » et les avait prises sous sa protection. Abélard leur rendait souvent visite, ce qui ne manquait évidemment pas de faire jaser : le faux moine, disaient ses ennemis, avait renoué avec celle qu'autrefois Roscelin avait appelée « sa putain ». Malgré leur ineptie, ces ragots venimeux le choquaient, le scandalisaient même, mais aussi l'attristaient profondément.

Il dut, après cette longue absence, retourner à St Gildas dont, malgré tout, il était toujours abbé : l'anarchie qui y régnait était encore pire qu'avant son départ, mais, dès qu'il voulut, non y mettre fin (objectif hors d'atteinte), mais seulement la modérer quelque peu et à tout le moins faire en sorte qu'elle soit plus discrète, la colère des moines se déchaîna de plus belle : ils voulurent même un jour le poignarder et il eut le plus grand mal à leur échapper en s'enfermant dans une cave du monastère. Dès lors il se crut autorisé à abandonner ces chenapans à leur sort, d'autant qu'Etienne de Garlande, redevenu doyen de l'abbaye de la Montagne Ste Geneviève, lui demandait d'y reprendre l'enseignement qu'il y avait donné avec tant de succès vingt ans plus tôt. C'est peu après qu'il publia son *Historia calamitatum*, un livre qui fut très lu et qui émut beaucoup Héloïse, encore qu'elle manifestât un peu d'humeur en constatant qu'il avait présenté ce livre comme une longue lettre adressée à l'un de ses amis et non à elle à qui il devait tant : le récit qu'il faisait dans ce livre de son séjour à l'abbaye de Rhuys pouvait justifier aux yeux de tous qu'il eût voulu s'éloigner définitivement de tels moines.

Pierre Abélard redevint donc pendant plus de trois ans, à l'abbaye Ste Geneviève, le maître le plus célèbre et le plus grand philosophe du royaume de France. Non seulement il attirait, comme autrefois à l'école de la cathédrale, une foule de disciples, mais des maîtres étrangers, comme Jean de Salisbury, Arnaud de Breschia et bien d'autres, venaient suivre ses leçons et contribuaient à sa renommée.

*

Cependant ceux qu'il avait pris l'habitude d'appeler ses « ennemis » n'avaient pas renoncé à débarrasser l'Eglise de ce dangereux novateur. Abélard n'était pas le révolutionnaire ni le libre-penseur que ces fameux « ennemis » décrivait mais il avait confiance dans la raison humaine. Il était fermement convaincu que toutes les croyances chrétiennes devaient pouvoir être comprises et expliquées et de plus que, lui, Abélard, était, plus et mieux qu'aucun autre,

en mesure de le faire. C'est en définitive le vieux débat sur les rapports entre la Foi et la Raison qui refaisait surface dans les polémiques que déchaînaient ses livres et son enseignement.

Et puis, son domaine de prédilection avait toujours été la philosophie et surtout ce qu'il appelait la dialectique, c'est-à-dire la logique. Or si les controverses philosophiques, sur les Universaux par exemple, ne mettaient en cause que les opinions des philosophes qui les professaient et par conséquent si, jusqu'à un certain point, il n'était pas interdit, sur ces sujets, d'exprimer un point de vue personnel, par contre les controverses théologiques portaient sur les dogmes qui constituaient la doctrine de cette institution toute puissante qu'était l'Eglise. Dans ces domaines, il fallait donc faire preuve de prudence. Prudence évidemment contraire au tempérament d'Abélard, comme à ses convictions profondes.

C'est Guillaume de St Thierry qui fut à l'origine du procès et de la condamnation d'Abélard au « concile » de Sens en 1140, dix-neuf ans après le procès de Soissons. Ce Guillaume était Père abbé de l'abbaye de St Thierry, dans l'archidiocèse de Reims. Il prétendait « avoir aimé » Abélard, mais c'était surtout un ami de Bernard de Clairvaux, le futur « Saint Bernard », ennemi juré de l'accusé. Depuis plusieurs années, Guillaume, qui, dans ses écrits, avait souvent traité les mêmes sujets qu'Abélard, épiluchait ligne par ligne, sinon mot par mot, les ouvrages du plus célèbre philosophe et théologien d'Europe. C'est essentiellement la *Théologia*, qu'Abélard avait intitulée successivement *Theologia summi boni* (celle qu'on l'avait forcé à jeter au feu à Soissons), puis *Theologia christiana* et enfin *Théologia scholarium*, qui fit l'objet des recherches obsessionnelles de Guillaume. Il recherchait la moindre expression susceptible d'être considérée comme hérétique. Et bien entendu il en trouva. Treize propositions exactement, relatives à la Grâce ou à l'Esprit Saint. Il avertit alors par lettre l'évêque Geoffroy de Chartres, qui connaissait bien et estimait l'ancien Père abbé de l'abbaye de Rhuys (c'est lui que le pape avait envoyé, sans succès, comme légat pour tenter de rétablir l'ordre à St Gildas). Mais Guillaume avertit surtout son ami Bernard de Clairvaux, qui, lui, haïssait Abélard, et lui fit part de ses trouvailles.

Ce Bernard était un Cistercien. L'ordre de Cîteaux auquel il appartenait, avait été créé dans le but de réformer la vie monastique, de lui faire retrouver les idéaux de ses débuts et en particulier d'en revenir à la stricte observance de la règle de St Benoît. Le dépouillement des églises cisterciennes était le symbole de l'austérité revendiquée par cet ordre qui avait été fondé par un dissident de la prestigieuse abbaye de Cluny. Celle-ci avait pourtant été créée dans les mêmes buts que Cîteaux, elle aussi, près de deux siècles auparavant. Bernard, devenu abbé de Clairvaux, une des abbayes filles de Cîteaux, était un ami du pape Innocent II qu'il avait défendu face à l'anti-pape Anaclet, lors du schisme des années 1130.

Abélard incarnait tout ce que Bernard haïssait le plus au monde, en particulier la prétention de tout comprendre, identifiée par lui à de l'orgueil et à de l'impiété. Avoir besoin de comprendre, n'était-ce pas refuser de se soumettre humblement, comme devait le faire tout bon Chrétien, au magistère de l'Eglise ? C'était peut-être pourtant la personne d'Abélard, plus encore que ses idées, que Bernard ne pouvait souffrir. Il le tenait pour un faux moine, en fait un sceptique, un mécréant, un rebelle, un ennemi de la foi et de la société chrétienne. Aussi ne manquait-il pas de tirer parti du fait qu'Arnaud de Breschia avait été son élève à l'abbaye de la Montagne Ste Geneviève, car cet Arnaud était un révolutionnaire qui, après avoir été chassé d'Italie par le pape, venait d'être chassé de France par le roi Louis VII pour avoir pris la tête de l'agitation étudiante à Paris.

Le procès d'Abélard s'ouvrit dans la cathédrale de Sens en présence du roi, du comte Thibaud de Champagne, protecteur d'Abélard mais aussi de Bernard de Clairvaux, du comte de Nevers, de tous les évêques champenois, et d'une foule considérable de spectateurs attirés par la perspective d'une joute oratoire entre les deux ennemis jurés : Abélard et Bernard. Mais leur frustration fut à la mesure de leur attente : Abélard, qui savait fort bien que son sort était joué d'avance, comme à Soissons la fois précédente, et sa condamnation déjà prononcée, refusa de se prêter à cette comédie judiciaire qui, comme à Soissons, ne pouvait se terminer que par son humiliation : il annonça d'entrée de jeu qu'il faisait appel devant la curie romaine (où il comptait de nombreux appuis), et se retira.

Le procès n'en eut pas moins lieu en son absence. Les 13 propositions relevées par Guillaume de St Thierry et considérées par lui comme pouvant être jugées hérétiques, étaient passées au nombre de 19. Certaines étaient tirées de l'*Ethique* et portaient sur des sujets comme le péché ou la Grâce. Mais c'est surtout contre la *Theologie* que se déchaîna Bernard et spécialement contre ce qu'avait écrit Abélard sur les dogmes fondamentaux du Christianisme comme la Trinité divine ou la Rédemption. Il prétendait produire des citations de l'accusé alors qu'en fait il lisait des résumés faits par lui, Bernard, et bien entendu tendancieux, de passages tirés des œuvres de son ennemi. De plus, la veille au soir, il avait invité à dîner tous les évêques qui devaient participer au « concile » et leur avait fait condamner par avance les 19 propositions une par une !

Abélard ne pouvait qu'être déclaré hérétique par le « concile » de Sens et il le fut. Il pouvait donc à tout moment, en se rendant à Rome, être lapidé par la foule déchaînée. Cela s'était déjà produit car l'Eglise tolérait le lynchage des hérétiques. Le risque était d'autant plus grand que le pape Innocent confirma la condamnation. Si l'hérétique réussissait à atteindre Rome et que sa condamnation y était confirmée, rien n'empêchait même qu'il finît sur le bûcher. Dès qu'il avait su qu'Abélard faisait appel à Rome, Bernard de Clairvaux avait adressé à son ami, le pape Innocent II, une lettre dans laquelle il reprenait son réquisitoire de Sens, y compris les invectives contre l'accusé qu'il n'avait pu prononcer en son absence : « Dis-nous donc ce qui t'a été révélé à toi ! Aurais-tu la prétention d'écrire un nouvel évangile ?... » Tous les arguments théologiques qui permettaient de déclarer hérétiques les 19 propositions, étaient exposés en détail dans cette lettre et le Souverain Pontife n'avait plus qu'à signer le décret de condamnation. Il en signa en fait deux : l'un condamnant Abélard au silence perpétuel en tant qu'hérétique, l'autre ordonnant qu'Arnaud de Brescia et lui soient enfermés dans deux « maisons de religion » différentes et que leurs livres soient brûlés.

Un événement inattendu allait pourtant sauver, une fois de plus, Pierre Abélard. Alors que, sur la route de Rome, il avait fait étape au prieuré St Marcel, en Bourgogne, il fut invité à la grande abbaye de Cluny et accueilli à bras ouverts par le Père abbé, Pierre le Vénéral. Ce religieux, qui était à la tête de la plus importante institution monastique de la Chrétienté, ne se contenta pas de donner l'hospitalité au condamné, un condamné qui, de plus, pouvait être considéré une fois encore comme un fugitif. Il écrivit, lui aussi, une lettre au pape dans laquelle il faisait le plus vibrant éloge de son hôte. Il affectait d'ignorer le procès et la condamnation de Sens. A le lire, il avait invité Abélard à Cluny quand, par hasard, il avait appris que le « Philosophe du Christ », comme il disait, était dans la région. Pierre le Vénéral ne tarissait pas d'éloges sur le comportement d'Abélard à Cluny et en particulier sur sa piété.

Il connaissait évidemment les deux décrets pontificaux et son propos pouvait être considéré comme signifiant : « Pourquoi l'abbaye de Cluny ne serait-elle pas cette « maison de religion » dans laquelle Sa Sainteté avait ordonné qu'Abélard fût enfermé ? » Si Pierre le Vénérable avait choisi de sauver Abélard, c'était évidemment en raison de la rivalité traditionnelle qui opposait son ordre, celui de Cluny, à Cîteaux, l'ordre de Bernard de Clairvaux, l'accusateur qui avait fait condamner le plus grand philosophe d'Europe, que le Vénérable n'hésitait pas à appeler « Maître Pierre », comme le faisaient autrefois ses étudiants de Paris, un philosophe qu'il voulait protéger de la haine de Bernard.

Mais Maître Pierre avait vieilli ; il avait plus de soixante ans ; sa vie avait été une longue suite d'épreuves et de combats épuisants ; il était malade et très diminué. Son mal (une tumeur au cerveau) provoquait chez lui une alternance de moments d'exaltation suivis de longues heures d'abattement où il restait muet et paraissait presque hébété. De plus, dans ses moments de lucidité, il avouait qu'il était lassé des controverses et des affrontements. Il n'aspirait plus qu'à finir ses jours en fils fidèle de l'Eglise, répétant seulement qu'il n'avait jamais cessé de l'être et que les querelles qu'on lui avait cherchées n'étaient dues qu'à l'ignorance ou à l'erreur. L'intervention de Pierre le Vénérable auprès du pape avait été efficace : Abélard, a-t-il pu écrire, « a été rendu à la grâce apostolique par des lettres et par mon œuvre. » C'est au prieuré St Marcel (pour des raisons de santé car, selon Pierre, « le climat y est plus doux »), qu'Abélard rendit l'âme deux ans après sa condamnation à Sens.

*

Alors sa légende, inséparable de celle d'Héloïse, commença à prendre un exceptionnel essor. Il avait demandé à être inhumé dans le cimetière du Paraclet et Pierre le Vénérable se rendit en personne dans cette abbaye pour remettre sa dépouille à Héloïse pour laquelle il avait beaucoup d'estime, et même d'affection, et il écrivit une belle « épitaphe » où Abélard devenait le « Socrate français » et « notre Aristote » ! Il écrivit à l'abbesse du Paraclet que Dieu aimait Abélard « comme une autre toi-même » et « qu'il lui serait rendu à la Résurrection ». Comme Héloïse s'indignait que son « frère dans le Christ » n'ait toujours pas été lavé de l'infamante accusation d'hérésie, Pierre lui envoya un certificat scellé à déposer sur la tombe et où il écrivait : « Moi, Pierre, abbé de Cluny, qui ai reçu Abélard en tant que moine, par autorité de Dieu tout-puissant et de tous les saints, dans la vertu de mon office, je l'absous de tous ses péchés. »

Héloïse fit inhumer son mari dans « le Petit Moustier », une chapelle du Paraclet, et lui fit faire un tombeau magnifique. Elle organisa même un véritable culte qui lui était rendu tous les ans, au moment de la fête de Pâques et qui devait survivre longtemps. Quand elle mourut elle-même, vingt ans plus tard, son corps fut inhumé dans la même tombe et le bruit courut que, lorsque la sépulture fut ouverte, Abélard lui tendit les bras pour l'accueillir : dans l'imagination populaire, Abélard et Héloïse rejoignaient Tristan et Yseult ! Au XV^e siècle, François Villon consacra une strophe de sa Ballade des Dames du temps jadis à Héloïse

Pour qui châtré fut, et puis moine,

Pierre Esbaillard à Saint Denis

Pour son amour eut cette essoine...

C'est la Révolution française qui ferma définitivement le Paraclet en 1792, après en avoir chassé les dernières nonnes. Mais pour les Révolutionnaires, Héloïse et Abélard, victimes d'une société obscurantiste qu'ils avaient voulu changer, étaient des symboles. Pour le romantisme naissant, ils ne l'étaient pas moins, quoique pour des raisons différentes : leurs dépouilles furent donc l'objet d'un nouveau culte dont le symbole est le monument néo-gothique, œuvre d'Alexandre Lenoir, qu'on peut encore voir au cimetière du Père Lachaise (classé monument historique en 1983) où leurs restes furent transférés en 1817 et devant lequel continuent à défiler les nostalgiques de « la très sage Héloïse »...

Quant à Abélard lui-même, justice lui a été rendue par l'Histoire. « Le doute, a-t-il écrit, nous conduit à chercher et la recherche mène à la vérité » Cette phrase célèbre résume sa vie et son œuvre. Abélard fut un précurseur. Et la plupart des « malheurs » qu'il a connus sont finalement dus au fait qu'il était en avance sur son temps.

Un Hellène

« Il ne faut pas préférer les discours qui étalent les plus belles espérances à ceux qui sont plus dignes de crédit. »

PLETHON

Un Hellène

Quand, à la fin de l'année 1439 de l'ère chrétienne, Georges Gémiste, qui tenait à ce qu'on l'appelât désormais Pléthon, alors âgé de plus de 80 ans, revint d'Italie, c'est avec joie qu'il retrouva sa chère Mistra, capitale de ce qu'on appelait le « despotat de Morée ». Il avait certes été conquis, et même ébloui par Venise et Florence : il n'oublierait pas la remontée du Grand Canal dans la galère que le doge avait, dès leur débarquement, mise à la disposition des délégués grecs au concile de Florence, une délégation conduite par l'Empereur Jean VIII Paléologue en personne. Il n'oublierait pas non plus les fastueux palais vénitiens donnant sur ce magnifique Grand Canal, où les Grecs avaient été somptueusement hébergés. Quant à Florence, Pléthon avait été émerveillé par ses palais et ses églises, tout particulièrement par le prodigieux *duomo*, dont la coupole, chef d'œuvre du grand architecte Filippo Brunelleschi, avait été terminée quelques années auparavant. Et tous ces Italiens qui l'avaient entouré de prévenances, lui, Pléthon, et même de flatteries, à commencer par le maître de Florence en personne, Cosme de Médicis !...

Comparée à Florence et Venise, Mistra était certes une ville modeste. C'étaient les Francs qui l'avaient fondée, deux siècles plus tôt, après avoir envahi l'Empire et investi Constantinople, sous le fallacieux prétexte de replacer sur son trône un Empereur qui en avait été chassé. Ces soi-disant « Croisés » qui, pour la quatrième fois, prétendaient aller délivrer le tombeau du Christ, n'étaient en fait que des conquérants avides : Francs et Vénitiens s'étaient partagé l'Empire et sans vergogne s'étaient taillé des fiefs en Grèce, comme ils l'avaient déjà fait en Orient. Le glorieux Péloponnèse antique, par exemple, rebaptisé « Morée », était passé dans les mains d'un certain Villehardouin, lequel avait bâti un château-fort sur une butte du massif du Taygète qui domine la plaine de Sparte, ou plus exactement de Lacédémone. Quand l'empereur Michel Paléologue eut reconquis son Empire et ce château de Mistra, les habitants de la plaine étaient venus s'établir sur les pentes du Taygète, au pied (et sous la protection) du château, donc de l'empereur. C'est ainsi que Mistra était devenue une ville.

Ville modeste, certes, mais Mistra, c'était la Grèce. Et Pléthon était un fervent patriote grec. Une bizarrerie qui étonnait bien des gens. Certes, tous les habitants de l'Empire (ou de ce qu'il en restait) parlaient grec. Un grec dégénéré, d'ailleurs, que n'aurait sûrement pas compris, s'il était revenu, le grand Platon. Mais tous ces habitants de langue grecque se disaient non pas grecs mais « romains » et leur langue elle-même, ils l'appelaient le « romain ». Quand l'empereur Constantin, jadis, avait fondé Constantinople, n'avait-il pas voulu en faire la nouvelle Rome ? Après l'invasion de l'ancien empire d'Occident par les Barbares, Constantinople n'était-elle pas devenue la seule capitale de l'Empire romain universel, que l'empereur Justinien avait partiellement reconquis ? La plupart des « Romains » d'aujourd'hui, ne savent pas plus que les Francs ce qu'avait été autrefois « la Grèce », un concept presque oublié. Seuls des lettrés comme Gémiste Pléthon connaissaient et pouvaient encore lire les auteurs grecs antiques. Ces anciens Grecs étaient d'ailleurs considérés par ceux qui en avaient

entendu parler comme n'ayant rien de commun avec les Romains d'aujourd'hui qui étaient Chrétiens. Depuis l'empereur Julien, que l'Eglise avait condamné, fustigé, et qu'elle appelait l'« Apostat » (ce qu'il était d'ailleurs), n'était-ce pas le mot « Hellène » qu'on utilisait en romain pour désigner les « païens » ?

Pléthon, lui, se définissait justement comme un Hellène. Et le double sens du mot ne lui faisait pas peur. Pas plus que l'apostasie de l'empereur Julien. Lui, il savait. Il savait ce qu'avaient été autrefois Athènes et Lacédémone, ce qu'avaient été Platon et Aristote, Homère et Pindare, Hérodote et Thucydide, Eschyle et Sophocle, Isocrate et Démosthène, Phidias et Praxitèle... Du reste en Italie, c'est bien en tant que Grecs que lui et les autres membres de la délégation dite « byzantine », avaient été l'objet de tant de curiosité. C'est bien parce qu'il était grec, lui, Pléthon, que les lettrés de Florence s'étaient pressés à ses conférences, et tout particulièrement à celles où il avait expliqué ce qui différencie Platon d'Aristote. En Occident, comme, à vrai dire, à « Byzance » aussi, depuis des siècles, on ne connaissait plus qu'Aristote. Alors que les premiers docteurs de l'Eglise, à commencer par Augustin d'Hippone en Occident, s'étaient tous réclamés de Platon, c'est Aristote, peu à peu, que les Chrétiens, à l'Est comme à l'Ouest, avaient adopté. Les mahométans, eux-mêmes, ne connaissaient que lui et c'est même leur Averroès qui l'avait fait connaître aux Occidentaux.

Pléthon trouvait d'ailleurs incompréhensible cette faveur des théologiens chrétiens pour Aristote plutôt que pour Platon. Car enfin, comme il n'avait cessé de le répéter à Florence à ses auditeurs latins, si l'arabe Averroès, qu'ils appelaient (non sans une certaine considération parfois) « Le Commentateur », était devenu le symbole même de l'incrédulité, en niant en particulier la création du monde et l'immortalité de l'âme, c'était bien que « Le Philosophe », qu'il commentait si audacieusement, avait dû, par ses ambiguïtés, rendre possibles de telles interprétations. En tout cas, quand lui, Pléthon, avait parlé aux Florentins du divin Platon et de ses illustres successeurs, Plotin ou Proclus par exemple, cela n'était pas passé inaperçu. Certains de ses auditeurs, à commencer par Cosme de Médicis en personne, avaient été enthousiasmés et Cosme avait même projeté de rouvrir à Florence l'Académie athénienne, celle du « Jardin d'Academos » où avait jadis enseigné le glorieux Maître.

La Grèce. Depuis une salle de ce que l'on appelait parfois le « petit Palais », où il donnait ses leçons, Pléthon contemplait la plaine de l'Eurotas, étalée jusqu'aux escarpements lointains qui dominent la mer. La silhouette noire d'un if, pointue et effilée, faisait contraste avec cette vaste plaine horizontale inondée de soleil. Pléthon retrouvait avec plaisir, après sa longue absence, l'image familière des petites coupes d'une chapelle, coiffées de leurs tuiles rouges et plus loin, en contrebas, le campanile de l'église du grand monastère de la Pantanassa. Depuis qu'il avait été repris aux Francs, l'ancien Péloponnèse, était le dernier réduit où s'exerçait encore l'autorité de princes authentiquement grecs. Le reste de la péninsule, comme aussi l'Anatolie, la Thrace et même une partie des Balkans, était désormais sous le joug turc. Constantinople, en principe capitale de l'Empire, n'était plus, depuis longtemps, qu'une île au milieu d'un océan barbare. Les Turcs avaient d'abord installé leur capitale en Asie mineure, à Pruse, qu'ils avaient renommée Bursa, puis ils l'avaient transférée à Andrinople, devenue pour eux Edirne, en Thrace, donc en Europe ! Cela signifiait que Constantinople était bloquée, à l'ouest comme à l'est, et par conséquent que sa chute était certaine, voire imminente. C'est d'ailleurs pour cela que l'empereur Jean VIII avait humblement demandé au pape de participer au concile de Florence et y avait signé l'acte d'union des églises, romaine et byzantine, après que les Grecs eussent accepté toutes les capitulations théologiques que les Catholiques avaient

exigées d'eux. Tout cela dans l'espoir que, le schisme désormais oublié, les Occidentaux voleraient à leur secours.

*

Andrinople, la capitale turque. L'évocation de cette ville rajeunissait Georges Gémiste de plus de 50 ans. A Constantinople où il était né dans une famille liée à la hiérarchie de l'Eglise « orthodoxe » et où il avait étudié, puis enseigné, la philosophie, ce jeune homme trop intelligent pour le milieu où il évoluait et qui refusait catégoriquement les idées toutes faites, avait vite réussi à se faire une réputation exécrationnelle auprès des autorités civiles mais surtout ecclésiastiques de la capitale. Même l'empereur (Manuel II à l'époque) avait entendu parler de lui et regardait de loin, non sans une certaine sympathie d'ailleurs, ce lettré non-conformiste qui, quand ils étaient jeunes l'un et l'autre, avait été l'un de ses condisciples. Mais le patriarche et les dignitaires religieux tenaient ce Gémiste pour un hérétique, peut-être même pour un païen. Finalement, il était parti et, comme pour défier tous les bien-pensants de la capitale, il s'était rendu à Andrinople, à la cour du sultan !

C'est là qu'il avait fait la connaissance d'Elissaios, Elisha, Elisée, chez qui il avait trouvé le gîte et le couvert. Elisée, comme son nom l'indique, était un Juif, mais très introduit à la cour des Barbares. Une rencontre décisive. Aujourd'hui, bien des années plus tard, l'ennemi juré de Pléthon, Scholarios, bien en cour auprès de l'empereur Jean VIII qui avait fait de lui son « Conseiller théologique », puis qui était devenu « Grand juge des Romains », écrivait de temps en temps des lettres aux Princes et Princesses de Morée pour les mettre en garde contre la malfaisance de ce Pléthon, qu'ils hébergeaient et protégeaient à Mistra, et dans ces lettres il ne manquait jamais de leur faire savoir que c'était Elisée (un « païen », disait-il, qui avait fini sur le bûcher) qui avait initié Pléthon à des doctrines perverses que ce mécréant ne demandait d'ailleurs qu'à connaître et adopter. L'accusé était bien obligé d'admettre que ces insinuations malveillantes de son accusateur n'étaient pas sans fondement. C'est bien Elisée qui, outre Averroès, le commentateur arabe d'Aristote, lui avait fait connaître l'antique enseignement du grand prophète perse Zoroastre, bien antérieur à Moïse dont se réclamaient les Chrétiens comme les Juifs, Zoroastre dont la pensée, plus tard transmise (mais plus ou moins déformée) par les Mages, avait inspiré les illustres *Oracles chaldaïques*, Bible des « Hellènes », et finalement Pythagore et Platon...

Revenu à Constantinople où il avait repris son enseignement, Pléthon, qui n'était encore que Georges Gémiste, s'était vite attiré à nouveau les foudres des dignitaires religieux : une des idées qu'il développait avec le plus de succès devant ses disciples ne consistait-elle pas à comparer la gloire immense de la Grèce ancienne, donc païenne, avec la situation calamiteuse des Grecs chrétiens d'aujourd'hui, encerclés de tous côtés par les Barbares ? L'Eglise orthodoxe ne manqua pas de demander à l'empereur de châtier de façon exemplaire ce trublion sacrilège. C'est alors que Manuel II « exila » Gémiste à Mistra. Le « trublion », qui avait séjourné longtemps à Andrinople, avait à cette époque une cinquantaine d'années. Un faux exil bien sûr : Mistra, capitale d'un petit état grec alors gouverné par le jeune despote Théodore II, fils de l'empereur, était le principal foyer intellectuel de ce qui restait de l'Empire. Georges Gémiste pourrait évidemment y reprendre son enseignement subversif. Scholarios ne fut d'ailleurs pas dupe de la fausse punition infligée à l'impie et regretta publiquement qu'au lieu de Mistra, l'empereur ne l'eût pas exilé chez les Barbares.

Mistra était donc devenue la ville du futur Pléthon et elle devait le rester jusqu'à la fin de sa longue vie. Son prétendu « exil » l'enchantait immédiatement et jamais il n'eut la nostalgie d'une capitale obscurantiste, cléricale et figée. Le jeune despote Théodore avait fait de lui un propriétaire terrien, ce qui non seulement assurait sa subsistance, mais équivalait en fait à un anoblissement. Il était devenu aussi « Grand juge » de la principauté (la fonction qu'exerçait à Constantinople son ennemi Scholarios), ce qui faisait de lui un personnage officiel, l'un des plus importants du despotat. Et bien sûr il reprit son enseignement philosophique. Comme il était féru de mathématiques et d'astronomie, il aurait pu écrire au-dessus de la porte de son école un avertissement semblable à celui qu'avait autrefois inscrit Platon au fronton de l'Académie : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ». Sa réputation attira vite à Mistra des disciples venus de tout le monde grec.

Et puis, de même que Platon jadis avait voulu (sans succès, hélas) former des dirigeants philosophes à Syracuse, Gémiste entreprit d'instruire ou du moins d'inspirer le jeune maître de Mistra et même son père l'empereur, maître, lui, de Constantinople. Il leur adressa des *Mémoires*. Ce qui le scandalisait, c'était la décrépitude actuelle de la Grèce, la pitoyable déliquescence d'une civilisation qui avait perdu jusqu'au souvenir de sa gloire passée. Quand il arriva à Mistra, l'Empire ne devait sa survie qu'à la déroute militaire que les Mongols avaient fait subir aux Turcs quelques années auparavant, déroute qui avait arrêté leur élan. Mais ce répit ne durerait pas, il le savait bien, et les tristes descendants des « Romains » ne tarderaient pas, si rien n'était fait, à retomber au plus bas.

Si rien n'était fait. Mais Gémiste le clamait à haute voix aux destinataires de ses rapports : il était possible de redresser la situation. La décadence n'était pas fatale. Tout était affaire de gouvernance. L'Histoire montrait que les peuples forts avaient toujours été des peuples bien gouvernés. Quand, depuis son nid d'aigle de Mistra, Georges Gémiste contemplait la plaine de l'Eurotas, il ne pouvait oublier que là, à ses pieds, avait autrefois brillé la glorieuse cité spartiate soumise aux admirables lois de Lycurgue. Il se souvenait aussi de la République de son maître Platon qui, bien qu'Athénien, n'avait jamais été un adepte de la démocratie. Gémiste ne l'était pas non plus, et d'ailleurs, dans le monde et l'époque où il vivait, ce régime n'était plus d'actualité. Il n'était pas question de remettre en cause la monarchie : ce qui importait, c'est que le monarque fût irréprochable et qu'il sût s'entourer de conseillers soucieux du bien public et surtout compétents, donc instruits, « philosophes », aurait dit Platon. Il fallait par-dessus tout que le monarque promulgue de bonnes lois et Gémiste énonçait par exemple, pour le jeune Théodore, les principes d'une fiscalité plus équitable ou d'une justice moins arbitraire, et il préconisait une armée de citoyens patriotes, seule capable à ses yeux de défendre vraiment la patrie grecque face à ces Barbares turcs auxquels les Arabes avaient transmis les lois dures, mais hélas efficaces, de Mahomet.

Quand il s'adressa à l'empereur, père du jeune despote de Mistra, Gémiste reprit évidemment ces idées qui lui tenaient à cœur, en particulier toutes celles qui concernaient l'armée. Car, expliquait-il, la restauration du mur qui barrait l'entrée du Péloponnèse à laquelle s'était consacré l'empereur Manuel, ne suffisait pas. Les Grecs ne pouvaient rester indéfiniment sur la défensive. Mais ils ne devaient pas non plus s'entêter dans cette chimère : la reconquête de l'empire. Celui-ci était perdu, mieux valait en prendre son parti. Le but qu'ils devaient se fixer, c'était la reconquête de leur pays : la Grèce, la péninsule et les îles. C'est de là que tout était parti jadis et cette reconquête-là était réalisable, à condition de s'en donner les moyens, c'est-à-dire de mettre sur pieds une armée de citoyens. Elle serait couteuse, certes, mais sans

elle rien ne serait possible et c'est pour en couvrir les frais que Georges Gémiste proposait une mesure révolutionnaire : la nationalisation des terres agricoles. D'immenses domaines n'étaient-ils pas laissés en friche par les grands féodaux, ceux qu'on appelait les « archontes », ou par les monastères, peuplés de parasites et de fainéants, alors que tant de paysans ne demandaient qu'à travailler, à produire et donc à enrichir l'Etat, s'ils avaient l'assurance de pouvoir vivre de leur labeur ? La réforme agraire, le partage des sols qu'il préconisait créerait une classe de cultivateurs motivés puisqu'après avoir remis au Trésor public la part de leur production que celui-ci exigerait, ils pourraient disposer du reste à leur convenance. Et les propriétaires ne seraient pas lésés puisque l'Etat les dédommagerait sous la forme d'une rente régulière.

Gémiste reprenait là bien des idées qu'avait autrefois développées Platon, et d'autres qui venaient tout droit des anciens Spartiates. Mais ces idées, si elles avaient été mises en œuvre, auraient bouleversé de fond en comble le Péloponnèse et les résidus de l'Empire. Aussi ne le furent-elles pas. Du moins l'empereur sut-il qu'à Mistra un penseur solitaire proposait des solutions qui, à défaut de l'empire, auraient peut-être pu sauver ce qu'il appelait « la Grèce ». Georges Gémiste ne pouvait sans doute pas espérer beaucoup plus.

*

A Mistra, quand il reprit ses cours de philosophie, Gémiste se montra beaucoup plus prudent qu'il ne l'avait été à Constantinople avant et après son long séjour à la cour du Sultan. Quand il s'interrogeait sur les raisons qui avaient conduit à son « exil », il en venait à la conclusion que certains de ses élèves n'avaient sans doute pas su tenir leur langue (il ne leur avait d'ailleurs pas demandé de le faire) et qu'ils avaient dû, sans probablement se douter qu'ils lui faisaient du tort, révéler le contenu de ses leçons. Il ne regrettait certes pas d'avoir dû quitter la capitale, mais il ne voulait à aucun prix connaître le même sort à Mistra. Il atténua donc les aspects les plus subversifs de son enseignement. Faire connaître le platonisme, alors que la hiérarchie ecclésiastique, qui ne jurait que par Aristote, tenait Platon pour antichrétien, c'était certainement faire preuve d'une grande indépendance d'esprit, mais enfin il pouvait toujours rappeler que des Pères de l'Eglise avaient été platoniciens. Et le platonisme ne s'identifiait tout de même pas exactement à ce que, depuis l'empereur Julien, on appelait « l'Hellénisme » c'est-à-dire à ce que les Latins appelaient maintenant le « paganisme ».

Mais l'Hellénisme, le futur Pléthon ne voulait pas renoncer à l'enseigner. Longtemps, il le fit à demi-mots, multipliant les sous-entendus ou suggérant qu'il ne faisait qu'effleurer des thèmes qui auraient demandé et justifié des développements approfondis. Il réservait le fond de sa pensée à ceux de ses auditeurs qui, après son cours public, venaient le prier, dans des conversations privées, à l'abri des oreilles indiscrettes, de préciser tel ou tel point qu'il avait abordé soit trop rapidement, soit de manière allusive. Certains de ces disciples lui faisaient savoir à mots couverts qu'ils avaient cru comprendre son message, bien qu'il ne pût le leur transmettre publiquement à haute et intelligible voix, et ils profitaient de ces entretiens particuliers pour lui laisser entendre qu'ils partageaient ses vues.

Peu à peu Georges Gémiste eut de plus en plus de mal à se satisfaire de ce petit jeu qu'on pouvait juger hypocrite. A ceux de ses élèves qui venaient s'entretenir avec lui, il parlait

clairement et ne cachait aucunement son « hellénisme », c'est-à-dire, pour être franc, son rejet du Christianisme. Il en vint à se dire que devant ceux-là au moins il aurait pu aller enfin jusqu'au bout de sa pensée, dire vraiment ce qu'il avait sur le cœur et dans la tête, et dispenser l'enseignement auquel il tenait et qu'il jugeait indispensable pour amorcer la formation d'une élite éclairée qui pourrait un jour régénérer la Grèce. Mais il y avait une condition à cela : il fallait que cet enseignement fût ésotérique, dispensé à un groupe d'auditeurs sûrs, choisis par lui et tenus à la plus extrême discrétion, voire au secret. Les Maîtres d'autrefois, d'ailleurs, n'avaient-ils pas dispensé souvent un tel enseignement ésotérique, à commencer par le grand Pythagore dont Platon lui-même, aux dires d'Aristote, était un disciple ?

C'est ainsi que naquit la société secrète que l'infâme Scholarios, l'ennemi mortel de Gémiste, le fanatique qui, chez les Latins, aurait pu devenir Grand Inquisiteur, devait appeler plus tard, quand il réussit à en avoir connaissance, la « *Phratrie des Hellènes* ». Georges Gémiste en choisissait les membres (quitte à mécontenter parfois certains de ses disciples qui devaient continuer à se contenter de ses conférences « exotériques », alors même qu'il avait fait entrer dans la Phratrie ses deux fils, Démétrios et Andronikos) et leur faisait jurer par Zeus Orkos de ne révéler à personne, sous aucun prétexte, le contenu de leurs entretiens. « Comme le faisaient jadis les initiés aux mystères d'Eleusis », leur disait-il. Ces « Hellènes » étaient presque des conjurés, nationalistes grecs fanatiques, tous hostiles à la religion d'origine étrangère qui avait conduit leur patrie à n'être plus qu'une vassale des Barbares. Leur maître, devenu Pléthon à son retour d'Italie, était particulièrement fier de certains membres de la « Phratrie » : Démétrios Kabakes par exemple, ou Jean Argyropoulos, dont il ne pouvait alors se douter qu'il serait un jour son continuateur à Florence, ou encore Michel Apostolès, fidèle entre les fidèles, qui connaissait presque aussi bien que lui les anciens philosophes de la Grèce et qu'il eut à Florence la satisfaction de voir, presque seul, le soutenir quand, à la réprobation quasi générale, il s'en prit à Aristote.

Mais pas un des disciples qu'il admit dans la Phratrie ne lui avait donné plus d'espoir que Basile Bessarion. Ce jeune clerc était arrivé à Mistra une dizaine d'années plus tôt, venant de sa lointaine Trébizonde, port important à l'extrémité du Pont-Euxin (la « Mer noire », disaient les Turcs), où, depuis des siècles, survivait une principauté grecque que les Barbares, qui l'encerclaient de tous côtés, avaient finalement renoncé à envahir. Bessarion était un jeune homme exceptionnellement brillant qui avait été attiré à Mistra par la réputation de celui que beaucoup appelaient « le nouveau Platon ». Il devint, lui aussi, un fidèle du Maître et un initié de l'« Hellénisme ». Pléthon fut quelque peu déçu par son comportement à Florence : non pas tant par son acharnement à défendre l'Union des Eglises (après tout, un patriote grec avait le droit de penser que c'était le seul moyen de sauver ce qui pouvait encore l'être, et d'ailleurs presque tous les membres de la Phratrie qui l'avaient accompagné en Italie furent unionistes), mais par sa soumission aux Latins, son empressement à adopter toutes leurs thèses, à soutenir tous leurs points de vue, et même à prendre ses distances avec lui, Pléthon son maître, quand il attaqua l'aristotélisme. A vrai dire, Bessarion s'était purement et simplement converti au catholicisme romain. Il en fut d'ailleurs récompensé : en cette fin d'année 1439, le pape venait de l'élever au rang de cardinal de l'Eglise romaine !

Le concile de Ferrare qui, à la suite d'une épidémie de peste, avait été transféré à Florence, avait beaucoup agité les esprits à Constantinople. Du moins les esprits de la classe dirigeante, car la populace, bien évidemment, s'en moquait et souvent même n'en avait pas entendu parler. Mais l'empereur Jean VIII, fils et successeur de Manuel II, savait que la situation de l'empire était tragique et que seule une « croisade » venue de l'Occident pouvait le sauver ou du moins lui permettre de survivre quelque temps. Il reprit donc l'éternel projet d'Union des Eglises, sachant très bien que l'annulation du schisme qui avait fracturé la Chrétienté quelques siècles plus tôt, était la condition première et quasi unique que mettraient les Latins pour intervenir.

Quand il demanda son avis à Gémiste, le philosophe ne lui cacha pas son scepticisme : ce n'était pas la première fois qu'il était question de refaire l'unité des Eglises d'Orient et d'Occident : au concile de Lyon, en 1274, l'empereur Michel VIII et le pape Grégoire X l'avaient, une première fois, proclamée solennellement, mais cette nouvelle avait aussitôt soulevé une telle tempête à Constantinople que l'affaire avait été enterrée. Moins d'un siècle plus tard, en 1355, l'empereur Jean V, monté sur le trône après une longue période de guerres civiles et alors que l'empire était entré en agonie, avait repris le projet : il était allé en personne à Rome où, tel un suppliant, il avait humblement attendu l'arrivée du Pape (qui, au même moment, avait décidé de mettre fin à l'exil avignonnais des « successeurs de St Pierre ») et il avait capitulé sur tous les points de théologie qui lui avaient été soumis. Mais, lui aussi, une fois rentré à Constantinople, s'était vu abandonné de tous, désavoué, condamné, totalement isolé, et, une fois encore, le projet d'union des églises n'avait pas eu de suite. Ce n'était pas tant les raisons théologiques qui provoquaient l'hostilité des Orientaux. Le Saint-Esprit procède-t-il du Père, comme ils le proclamaient, ou bien du Père et du Fils (*filioque*), comme le voulaient les Latins ? Même les plus fanatiques des théologiens byzantins admettaient sans le dire que ce point de doctrine qui avait causé le schisme de 1054, n'était plus guère aujourd'hui qu'un prétexte. Le vrai désaccord portait sur l'autorité du pape, qui pour les Grecs voulait dire soumission à ces Latins qui, en 1204, avaient détruit l'Empire qu'il avait été si difficile de reconquérir (une reconquête qui n'avait d'ailleurs jamais été achevée) et qui était à nouveau envahi aujourd'hui par les marchands génois et vénitiens arrogants et cupides. « Plutôt le turban turc que la mitre papale » : cette rengaine qu'on entendait beaucoup dans les rues de Constantinople, résumait la pensée de la très grande majorité des sujets du *Basileus*.

Gémiste, qui avait commencé depuis longtemps à s'éloigner du Christianisme et qui animait à Mistra une Phratrie des « Hellènes », ne se passionnait guère pour les querelles théologiques qui opposaient les Orientaux et les Latins. Il était d'autant moins partisan de l'Union que le terrible Inquisiteur romain Torquemada, un monstrueux bourreau, lui semblait encore plus redoutable que Scholarios, et de plus il était à peu près persuadé que ce projet d'Union des Eglises, repris une fois de plus par l'empereur Jean VIII, connaîtrait le même sort que sous ses prédécesseurs et pour les mêmes raisons. Pourtant la survie de l'Empire lui tenait à cœur autant qu'aux plus déterminés des Unionistes et surtout il pouvait difficilement opposer un refus à l'empereur : il accepta donc, quoique sans enthousiasme, de faire partie, malgré son grand âge (il avait 77 ans), de la délégation grecque qui se rendrait à Florence.

Ils furent plusieurs centaines à s'embarquer pour Venise. Sur plusieurs navires, bien sûr. Outre tous les dignitaires de l'Eglise orthodoxe, y compris les Russes, (Bessarion participait à la délégation en tant que métropolitain de Nicée), accompagnés de leurs multiples conseillers, « experts » et domestiques, les « savants » de Constantinople, de Trébizonde et de Mistra étaient

du voyage. Heureusement, Scholarios, adversaire déclaré de l'Union, lui aussi, et Gémiste ne naviguèrent pas sur le même bateau et n'eurent donc pas l'occasion de s'affronter.

*

Georges Gémiste ne participa guère aux travaux du concile, mais les quelques interventions qu'il y fit contre le projet d'Union, mirent parfois dans l'embarras les théologiens latins qui redoutaient à la fois sa dialectique et son excellente connaissance du sujet. Elles embarrassèrent d'ailleurs aussi Scholarios qui voyait sans plaisir son adversaire défendre la même position que lui et se séparer ainsi de ses disciples, tous unionistes.

Mais c'est loin des fastidieuses sessions du concile que Gémiste déploya la plus intense activité. Il avait décidé de se faire appeler désormais Pléthon, mot qui a le même sens que Gémiste (« le plein, le rempli »), mais en grec classique, le grec de Platon : les deux mots avaient de plus une consonance voisine, ce qui était pour celui que tout Florence appelait maintenant « le nouveau Platon », « plein » de l'enseignement de son maître, une raison supplémentaire de l'adopter. Car il y avait à Florence tout un cercle d'« Humanistes » (c'est le nom qu'ils se donnaient) qui étaient de fervents platoniciens et n'avaient que mépris pour les savants officiels des universités de Bologne, de Paris et d'ailleurs, qui ne connaissaient et ne voulaient connaître qu'Aristote. Ces humanistes évoluaient dans l'entourage du chancelier Leonardo Bruni et l'actuel maître de Florence, Cosme de Médicis en personne, était des leurs. Ils savaient le grec, que Manuel Chrysoloras était venu enseigner à Florence plusieurs années auparavant, et Bruni avait même traduit quelques textes de Platon.

Pour tous ces passionnés d'Hellénisme, la venue à Florence du maître platonicien de Mistra fut un événement. A ses conférences se bousculaient des auditoires conquis d'avance, et Cosme de Médicis, alors âgé d'une cinquantaine d'années, était un des plus assidus de ces fervents auditeurs. Héritier d'une des plus grosses fortunes florentines, à la tête de la première banque européenne, Cosme était un des plus brillants Humanistes de la cité. Il savait le grec et le latin et, en plus de l'italien, parlait au moins deux langues européennes. Il avait dû s'exiler à Venise quelques années auparavant, victime de la malveillance de rivaux auxquels il faisait de l'ombre. Mais il avait été rappelé triomphalement un an plus tard et investi de la charge de « gonfalonier » de Florence, premier pas d'une dynastie qui, il n'en doutait pas, avait devant elle un avenir glorieux. Cosme était persuadé de vivre une époque de renouveau culturel dont il voulait être le Mécène. Il commandait des œuvres à des artistes acquis au style nouveau et la fondation (ou la refondation) de l'Académie platonicienne qu'il avait en tête, était dans son esprit destinée à concurrencer les antiques universités qu'il jugeait vieillottes, radoteuses et périmées.

Pléthon, justement, dans ses conférences, ne manquait jamais de souligner la supériorité de Platon sur Aristote, seule autorité que connussent les scholastiques latins, ainsi que leurs émules byzantins dont Scholarios était le type achevé, et qui, pour lui comme pour Cosme de Médicis et Leonardo Bruni, représentaient un passé révolu. C'est même à la demande de ces auditeurs enthousiastes qu'il rédigea un petit traité sur ce qui différencie les deux grands représentants de la philosophie grecque antique, un traité qui avait été conçu par lui comme une sorte de résumé des fructueux échanges qu'il avait eus avec ses disciples florentins et qu'il avait

surtout écrit pour aider leur mémoire. Mais cet opuscule eut une diffusion qu'il n'avait pas prévue. Plusieurs traductions latines le firent connaître dans tous les pays de l'Europe papiste et il contribua de façon décisive à la renaissance du Platonisme, mais aussi à la mise en cause de l'aristotélisme. Car à Florence Pléthon s'en était souvent pris à Aristote, ce que lui avait d'ailleurs reproché Bessarion, et il avait laissé entendre que le Stagyrite avait ouvert la voie, sans peut-être le vouloir d'ailleurs, aux impiétés de son commentateur arabe Averroès, très lu en Occident.

Ce petit traité de Pléthon sur « *Ce qui différencie Platon et Aristote* » fut évidemment connu de Scholarios qui, après son retour à Constantinople, devait entreprendre d'en faire une réfutation en bonne et due forme, qu'il intitula *Défense d'Aristote*. Il ne manqua pas d'ironiser sur l'incompétence des « Humanistes » italiens en matière de philosophie. Tout au plus, expliquait-il, sont-ils capables de lire Homère et Virgile ou Démosthène et Cicéron, mais Platon et Aristote, ils sont bien incapables de les comprendre, et si, de manière totalement déraisonnable, ils préfèrent le premier au second, c'est probablement parce qu'ils se laissent prendre à l'art et à l'éloquence de Platon, à son habileté à créer des mythes, autrement dit parce qu'ils le lisent comme un poète !

Pendant que Pléthon débattait ainsi de philosophie avec les Humanistes florentins, les travaux du concile s'achevaient. Les délégués grecs, tous anxieux à l'idée que Constantinople était sur le point de tomber aux mains des Turcs, avaient, comme chaque fois dans le passé qu'avait été posée la question de l'Union des Eglises, capitulé sur tous les points de théologie et même de liturgie qu'avaient soulevés les Latins. L'empereur Jean VIII en était même venu à imposer silence aux adversaires de l'Union, et en particulier au plus déterminé de tous, Marc d'Ephèse. L'Union allait être signée : Basile Bessarion s'apprêtait à lire solennellement, sous le dôme de Brunelleschi, le texte grec de l'acte final du concile, dont un cardinal romain lirait la version latine. Les adversaires de l'Union qui ne voulaient pas apposer leur signature au bas de ce texte, mais ne voulaient pas non plus mécontenter l'empereur en faisant un scandale public, quittèrent Florence avant cette séance finale. Ce fut le cas de Scholarios, mais aussi celui de Pléthon, qui retourna dans la petite capitale du Péloponnèse.

*

Le jour commençait à baisser sur la plaine de l'Eurotas. Un nuage qui passa plongea dans l'ombre les hauteurs lointaines de la chaîne du Parnon. On était dans la deuxième moitié du mois de décembre. Bientôt les jours seraient les plus courts de l'année. L'air était un peu frais. Pléthon ferma la fenêtre et vint vers sa table de travail où l'attendaient les toutes premières pages de son *Traité des Lois*. Il sonna et, au serviteur qui se présenta, il demanda qu'on lui apporte un chandelier, lequel arriva immédiatement.

Les Lois... Il avait commencé ce Traité juste avant son départ pour l'Italie. Aurait-il le temps de l'achever, lui qui avait dépassé les 80 ans ? De toute façon, même s'il l'achevait, il ne pourrait pas le publier. A moins de s'attirer les foudres non seulement de Scholarios, mais de l'empereur et même des autorités de Mistra. Mais il se désolait par avance à l'idée de n'avoir pas le temps de le finir et s'en voulait d'avoir tant tardé à l'entreprendre car ce serait son œuvre majeure. Celles qu'il avait publiées jusqu'ici, y compris son dernier opuscule en date, celui

qu'il avait écrit en Italie sur les différences entre Platon et Aristote, étaient bénignes, somme toute. Elles allaient certes contre les opinions les plus répandues mais elles restaient dans le cadre unanimement admis, le Christianisme. Le *Traité des Lois*, au contraire, serait une synthèse complète et systématique des cours ésotériques qu'il donnait à des disciples triés sur le volet, sa secrète « *Phratrie des Hellènes* », des disciples qui tous avaient juré de n'en jamais révéler le contenu à qui que ce soit. Il ne pouvait donc pas être question pour lui, Pléthon, de révéler lui-même ce contenu. Après sa mort, on trouverait son manuscrit et les dieux seuls décideraient de ce qu'il adviendrait de cet écrit subversif.

Car, dans ce livre, il avait décidé de tout dire, de livrer enfin ouvertement le fond de sa pensée, de proclamer sa rupture avec le Christianisme et son retour à la religion des anciens Grecs, donc à leurs divinités, ainsi même qu'à la très pythagoricienne Transmigration des âmes, une des doctrines les plus honnies par l'Eglise. Du jamais vu depuis l'empereur Julien, un millénaire plus tôt. Pléthon avait prévu un *Traité* en trois livres et, avant son départ pour l'Italie, il en était resté au tout début du livre Un. Il relut son premier chapitre, fait de généralités sur la diversité des opinions humaines et n'y trouva rien à modifier. C'est avec le second que les audaces commençaient : il avait entrepris d'énumérer les guides qu'il était décidé à suivre pour atteindre la vérité. N'y figuraient évidemment ni Moïse ni les prophètes bibliques, ni les évangélistes, apôtres ou pères de l'Eglise chrétienne, mais bien tous les sages des Nations et de la Grèce, depuis Zoroastre, le plus ancien de tous, jusqu'à Pythagore, Platon et Plotin, auxquels il aurait pu ajouter Proclus, un des derniers Platoniciens, dont il s'était beaucoup inspiré, en passant par le Romain Numa, le Crétois Minos, les Brahmanes de l'Inde, les Mages de la Perse et les *Oracles Chaldaïques*. Il relut le chapitre, prit sa plume et ajouta qu'il ne manquerait pas de faire appel « à la raison, le plus puissant de nos moyens de connaissance ». Avant de continuer, il prit le temps d'imaginer la réaction de Scholarios s'il venait un jour à lire cela !

Au serviteur qui vint lui dire que le repas était prêt, il répondit qu'il ne dînerait pas, ce soir-là : il était bien décidé à travailler d'arrache-pied, nuit et jour si nécessaire, à cet ouvrage qu'il redoutait plus que tout de n'avoir pas le temps de terminer. Et de fait, au cours des mois suivants, il écrivit sans relâche les chapitres consacrés à la « théologie » hellène, chapitres auxquels il s'appliqua d'autant plus qu'il tenait à ce qu'il n'y eût aucun malentendu dans l'esprit des gens qui liraient cette œuvre après sa mort.

Il ne pouvait pas être question pour lui de contester si peu que ce fût la foi en cet Etre suprême transcendant et cause de Soi qu'avaient défini Platon et ses successeurs, « l'Un » de Plotin et de Porphyre avec lequel ces mystiques, dont il était d'ailleurs fort éloigné, étaient parfois parvenus à s'unir dès ce bas monde. Pléthon ne remettait nullement en cause ce monothéisme : il identifiait seulement cet « Un » plotinien ou ce « Bien » platonicien avec Zeus, le Dieu suprême des anciens Grecs, auquel il subordonnait tout un panthéon de dieux olympiens, panthéon d'ailleurs profondément transformé et que n'auraient pas reconnu les Anciens, des dieux dont chacun avait une fonction bien précise dans l'économie de l'Univers et dont le premier était Poseidon, considéré comme l'incarnation de l'Esprit. C'est son nom, qui en grec pouvait signifier « Maître des Idées », qui lui donnait cette importance car les Idées platoniciennes jouaient un rôle décisif dans le processus de création permanente du monde telle que Pléthon la concevait. Son panthéon comportait aussi des dieux infernaux, ainsi que les astres, à commencer par le Soleil, cet « *Helios-Roi* », qu'avait jadis célébré l'empereur Julien et dont Démétrios Kabakès, dans la *Phratrie*, était un dévot.

C'est justement pour rendre un culte à Hélios, le 25^e jour de ce mois de décembre, le jour où les Chrétiens commémorent la naissance de Jésus qu'ils identifient à Dieu, que Pléthon réunit sa Phratrie dans le plus grand secret comme toujours, dans un bois des environs de Mistra. Ce jour, expliqua-t-il aux « frères », était un jour sacré pour les Hellènes ; c'était en effet ce jour-là qu'Hélios triomphait des ténèbres ; c'était le 25 décembre que la durée des jours cessait de diminuer et commençait à augmenter. Aussi jadis les Mages de la Perse célébraient-ils ce jour-là leur dieu Mithra, personnification de l'astre solaire, et c'est donc ce jour aussi, et pour la même raison, qu'avaient choisi les empereurs Romains pour célébrer *Sol invictus*, le « Soleil invaincu », quand ils en firent la divinité suprême de l'Empire. Cette fête avait ensuite été volée aux Hellènes par les Chrétiens, alors qu'aucun des quatre évangiles qui racontent (de façon bien différente d'ailleurs) la vie de Jésus le Galiléen, ne donne la moindre indication sur la date de sa naissance.

La religion « hellène » que pratiquaient Pléthon et ses disciples ne comportait évidemment aucun sacrifice, même non sanglant. Elle ignorait à proprement parler, les « prières » aux dieux, difficilement compatibles avec le strict déterminisme qu'ils professaient. Le rituel se bornait au chant d'hymnes à la divinité. Les Immortels n'en avaient certes pas besoin, expliquait le maître, mais ces chants servaient à l'élévation de l'âme humaine et l'affermisssaient dans des croyances dont dépendait sa moralité.

Parmi les fidèles de ce culte secret, clandestin et passible des pires châtements, nul n'était plus assidu que le vieux Juvénal, arrivé à Mistra comme Pléthon, de nombreuses années auparavant, après avoir été exilé, lui aussi, de Constantinople, mais pour des raisons bien différentes : certes les autorités religieuses de la capitale le jugeaient, comme Pléthon, hérétique sinon « païen », mais surtout il se proclamait fils naturel d'Andronic IV, un fils de l'empereur Jean V qu'Andronic avait renversé en 1376 mais qui avait très vite été rétabli sur son trône par les Vénitiens et les Turcs. Juvénal prétendait donc avoir des droits sur l'Empire, ce que Jean VIII ne pouvait évidemment tolérer. Pléthon se repentait un peu d'avoir accueilli ce Juvénal dans la Phratrie : sa ferveur hellénique était manifeste, mais il ne pouvait s'empêcher de la proclamer à haute voix, sans d'ailleurs jamais mentionner Pléthon ni la Phratrie, et le philosophe se demandait s'il ne risquait pas un jour ou l'autre de se trahir dans une lettre qui pourrait finir dans les mains de Scholarios. Il appela Juvénal à la fin de la cérémonie, lui ordonna une fois de plus la prudence et la discrétion et lui rappela le serment qu'il avait prêté comme tous les autres frères ; mais l'exaltation de son vieux disciple l'inquiéta.

*

Il continuait à travailler sans relâche à son *Traité des Lois* quand il reçut une lettre de Bessarion. Le nouveau cardinal de l'Eglise romaine l'assurait qu'il n'oubliait pas son enseignement et qu'il lui restait fidèle. « Que serait-ce s'il m'était infidèle ! » se dit Pléthon. Bessarion l'entretenait surtout des suites de l'acte d'Union des Eglises qui avait été signé solennellement à Florence : ces suites étaient fort décevantes ; les préparatifs de la « Croisade » qui devait dégager Constantinople, marquaient le pas. Seuls le duc de Bourgogne, Philippe III, dit « le Bon », et le roi Ferdinand de Naples s'intéressaient à la « question d'Orient », comme on disait à l'Ouest, et le Sultan Mourad allait pouvoir continuer tranquillement sa progression

dans les Balkans. En vain l'empereur Jean VIII ne cessait d'appeler au secours et de mendier quelques bateaux de guerre à Venise : la Sérénissime ne se préoccupait que de la défense de ses colonies grecques menacées. Ces tristes nouvelles ne surprirent guère Pléthon qui n'avait pas caché son scepticisme à l'empereur quand celui-ci lui avait parlé de son projet d'Union des Eglises. L'empire était à l'agonie et il était probablement trop tard pour le sauver. Bien sûr, si Constantinople tombait, la Grèce, ou ce qu'il en restait, n'en avait plus pour longtemps. Mais après tout, pour les « Hellènes » de la Phratrie, Mourad ne serait peut-être pas pire que Jean VIII, le protecteur de Scholarios... Un ou deux ans plus tard (c'était en 1443), le despote de Morée, Théodore II, mourut et c'est le frère de l'empereur Jean VIII, Constantin, qui lui succéda. Pléthon n'ignorait pas que c'est ce Constantin qui avait été désigné par son frère comme héritier de la couronne impériale mais il lui arrivait de se demander si l'Empire n'aurait pas disparu avant qu'il n'ait eu le temps de ceindre cette couronne...

L'année suivante, alors qu'il parvenait enfin au bout de son *Traité des Lois*, il vit arriver un jeune homme qui se présenta sous le nom de Dareios. Il était Crétois, dit-il, Hellène bien sûr, et c'est Michel Apostolès, un des disciples préférés de Pléthon, qui l'envoyait. Il sortit de son sac un codex qu'il tendit au philosophe lequel, a priori méfiant, lui demanda de quoi il s'agissait :

- C'est un écrit de Scholarios, répondit le messager. Il n'est pas encore publié. Michel m'a dit de te l'apporter car dans ce livre Scholarios contredit, paraît-il, ce que tu as toi-même écrit sur les différences entre Platon et Aristote. Et comme tu auras le livre, tu pourras y répondre et ta réplique sera dans les boutiques des libraires de la capitale presque en même temps que le livre de Scholarios.

Pléthon, toujours prudent, ouvrit le codex et en découvrit le titre : *Défense d'Aristote*. En le feuilletant, il s'aperçut qu'effectivement, le « Grand juge des Romains » y combattait les thèses qu'il avait défendues dans ses conférences florentines et reprises dans son opuscule.

- Comment Michel s'est-il procuré ce volume ? demanda-t-il.

- Eh bien, Michel m'a dit qu'il l'avait volé au copiste de Scholarios, répondit le jeune homme. Sans m'expliquer comment il avait réussi à s'introduire auprès de lui.

Pléthon sourit : il ne cessait de s'étonner de la force des convictions qu'il avait réussi à communiquer à ses disciples. « Et ils sont plus courageux que moi », se dit-il non sans un peu de remords. Il remercia Dareios et lui dit de remercier surtout Michel Apostolès : il allait lire attentivement le livre de son ennemi et décider de la suite à donner à cette polémique. Quant à Dareios lui-même, il était prêt à l'accueillir dans la Phratrie s'il le souhaitait et surtout s'il venait s'établir à Mistra

- Es-tu au courant, lui dit le jeune messager au moment de partir, du désastre de Varna ?

- Pas du tout, répondit Pléthon. De quoi s'agit-il ?

- Tu sais que les Latins s'étaient engagés à Florence à voler au secours de Constantinople ?

- Oui et je sais aussi qu'ils s'étaient empressés d'oublier leur promesse.

- Ce sont les événements qui la leur ont rappelée. Mourad, qui poursuivait son avancée dans les Balkans, a été battu à deux reprises par les Roumains qui se sont même mis en marche en direction d'Andrinople et du coup les Latins se sont dit que ces Turcs ne sont peut-être pas

invincibles. Une coalition a donc fini par se former dont les Hongrois ont été, et de loin, la principale composante. Les troupes se sont mises en mouvement en juillet dernier. Direction : Varna, le port du Pont-Euxin, au nord de la Thrace, où les attendait la flotte chrétienne qui devait les emmener jusqu'à Constantinople. Mais Mourad, qui était parti réprimer une révolte d'un de ses vassaux en Anatolie, a réussi à arriver à temps pour leur barrer la route. La bataille a d'abord semblé tourner à l'avantage des coalisés, mais finalement les Hongrois ont été mis en fuite et ce sont les Turcs qui ont remporté la victoire. Ca s'est passé le mois dernier, en novembre. La nouvelle est arrivée à Constantinople au moment où je me préparais à partir pour venir te rendre visite ici, à Mistra.

- Eh bien, cette fois, c'est la fin, dit sombrement Pléthon. Si notre actuel despote de Morée monte sur le trône auquel il est destiné avant la disparition de l'Empire, ce sera sûrement le dernier *Basileus*.

*

Dans les mois qui suivirent, Pléthon, tout en lisant très attentivement le libelle de Scholarios et tout en prenant des notes en vue de sa *Réplique*, acheva le troisième et dernier livre de son *Traité des Lois*. Avant d'en rédiger la conclusion, il y introduisit une série d'hymnes aux Dieux qu'il avait composés en vue du culte qui leur était rendu quand il réunissait ses fidèles dans le plus grand secret. Après quoi, il entreprit de répondre méthodiquement au défenseur d'Aristote et surtout au contempteur de Platon et donc à l'adversaire des Platoniciens de Mistra et de Florence.

En 1448, mourut l'empereur Jean VIII. Son frère Constantin Dragasès devint l'empereur Constantin XI après avoir été couronné à Mistra, dont il était le despote, (car dans la capitale un de ses frères lui contestait la couronne). Quand Pléthon le salua au moment de son départ pour Constantinople, il eut les pires pressentiments : il y avait longtemps que l'autorité des *Basileis* ne s'exerçait plus au-delà des murailles de la ville, mais bientôt, pensa-t-il, ce ne serait sans doute même plus le cas. Il avait conseillé, lui Pléthon, il y avait des années de cela, que l'on se concentre sur la Grèce proprement dite et que l'on prenne les moyens de sa libération et de sa défense en mettant sur pieds une armée de citoyens adossée à une classe de paysans motivés : on ne l'avait pas écouté et on allait le payer cher.

La mort de son protecteur Jean VIII conduisit Scholarios à se faire moine. Le « Grand juge des Romains » se retira dans un monastère de Constantinople. Il n'en continua pas moins à exercer, en fait sinon en droit, sa fonction de Grand Inquisiteur, comme on disait en Occident. Pléthon savait fort bien qu'il ne pouvait pas plus compter sur l'indulgence du nouveau *Basileus* que sur celle de son prédécesseur pour sa Phratrie des Hellènes qui resterait donc la société secrète qu'elle avait toujours été. Il fit cependant porter au nouvel empereur une copie de sa *Réplique* à Scholarios, sachant bien que Constantin ne serait pas pour le nouveau moine le protecteur qu'avait été Jean VIII. Il en était d'autant plus persuadé que, depuis son couvent, il allait jusqu'à la fin, animer la révolte des adversaires de l'Union des Eglises. Celle-ci n'en fut pas moins proclamée à Ste Sophie en présence de l'empereur, conscient que la situation de la capitale était désespérée et que seuls les Latins pouvaient la sauver. Cela ne servit d'ailleurs à rien.

Deux ans plus tard, en 1450, Pléthon vit un jour entrer en coup de vent son fils Démétrios au comble de l'agitation :

- Père, père, dit-il, Juvénal est devenu fou ! Il harangue les passants en criant que c'est à lui, le fils de l'empereur Andronikos, qu'aurait dû revenir la couronne, mais qu'il va se rendre dans la capitale, rassembler ses partisans et faire valoir ses droits et que, quand il sera monté sur le trône, il refera ce qu'a fait autrefois l'empereur Julien : il abattra la religion des sophistes et rétablira celle de nos ancêtres, celle du Premier principe de toutes choses et des dieux immortels, enseignée jadis par le divin Platon.

Le philosophe pâlit. Ce vocabulaire était celui qu'il utilisait lui-même dans les réunions ésotériques de la Phratrie. C'est en particulier par le mot « *sophistes* » qu'il désignait les Chrétiens.

- Cours, dit-il, rassemble tous les frères que tu pourras trouver et faites taire Juvénal à tout prix. Amenez-le moi : je vais essayer de le raisonner.

Quelques jours plus tard, Démétrios vint lui dire que l' « archonte » Manuel Oisès avait fait arrêter Juvénal qui croupissait maintenant dans une cave de la maison de l'archonte. Démétrios, voulant éviter de se faire voir et donc de compromettre son père, avait envoyé un « frère » qui connaissait un des serviteurs d'Oisès pour savoir ce qui se tramait. Il apprit que l'archonte avait envoyé un messenger à Constantinople pour consulter le Grand juge Scholarios et lui soumettre le cas de ce dangereux trublion. Pléthon comprit que le sort de Juvénal était scellé et qu'il ne pourrait rien faire pour lui.

Quand le messenger fut revenu de Constantinople, Démétrios effectivement apprit que Scholarios avait fait savoir à Oisès qu'il connaissait depuis longtemps ce Juvénal : il avait été expulsé de la capitale bien des années auparavant en raison de son impiété notoire. Le Grand juge n'ignorait pas non plus, grâce à ses espions, qu'il se livrait à de continuelles provocations à Mistra parce qu'il était, disait-il, « plus imprudent que ses maîtres », allusion transparente (et peut-être menaçante) à Pléthon et à sa Phratrie. En conséquence, l'archonte avait toutes les raisons valables pour débarrasser le despotat de ce mauvais sujet. Juvénal avait donc été condamné à être noyé dans le port de Monemvasie.

- C'est effrayant, lui dirent d'une même voix Démétrios et son frère Andronikos quand ils revinrent à Mistra après avoir été les témoins du supplice. Le malheureux avait la bouche pleine de sang car ils lui avaient arraché la langue. Ils lui avaient aussi coupé la main droite et, quand il nous a aperçus, le pauvre Juvénal, qui marchait vers son supplice encadré par les sbires de l'archonte, a tendu son bras ensanglanté dans notre direction. Après quoi, ses bourreaux l'ont amené jusqu'au bord du quai, après lui avoir fait traverser la foule prévenue qu'une exécution allait avoir lieu, ils lui ont attaché une pierre au cou et l'ont poussé.

Pléthon vécut encore deux ans après ce drame. Il mourut en 1452 à l'âge de 95 ans.

*

C'est l'année suivante, en 1453, que les Turcs s'emparèrent de Constantinople. Le sultan Mehmet II, successeur de Mourad, mort deux ans plus tôt, avait entrepris le blocus de la ville avec des forces infiniment supérieures à celles des assiégés, et en particulier une

puissante artillerie qui ouvrit plusieurs brèches dans les remparts. Mehmet offrit à Constantin la souveraineté sur la Morée s'il capitulait, mais l'empereur, très dignement et très courageusement, refusa. Il trouva la mort en combattant sur la muraille, près de la porte St Romain. Quand il se vit seul au milieu des Turcs, tous ceux qui combattaient autour de lui ayant été mis hors de combat, on l'entendit crier : « Pas un Chrétien pour avoir ma tête ! » Cette tête fut portée au bout d'une pique à Mehmet qui entra dans la ville et se dirigea immédiatement vers Ste Sophie. Il entra dans l'église, monta sur l'autel et récita : « Il n'y a d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son prophète. » L'illustre basilique fut aussitôt transformée en mosquée.

Mehmet fit sortir Scholarios, devenu Gennadios II, de son couvent et nomma cet adversaire acharné de l'Union des Eglises Patriarche de Constantinople. Pour le maître de l'Empire Ottoman, il n'y avait rien de pire que les unionistes, partisans d'une croisade anti-turque. Leur adversaire devenait donc un allié. L'empire byzantin avait disparu. L'année suivante, la principauté de Trébizonde tomba à son tour. Le despotat de Morée ne dura que quelques années de plus.

A Mistra, après la mort de Pléthon, son Traité des Lois, comme il l'avait prévu, fut retrouvé. Ne sachant trop qu'en faire, les dirigeants du despotat envoyèrent le manuscrit original, écrit de la main du Philosophe, au Patriarche Gennadios qui, horrifié par cette lecture, décida de brûler le livre. Il voulut pourtant, pour des raisons obscures, préserver certaines pages du manuscrit, par exemple la liste des chapitres ou (plus surprenant) les hymnes aux dieux de la fin du livre 3, de sorte qu'il ne put empêcher qu'une partie du texte ne fût épargnée par les flammes. Deux disciples de Pléthon, membres de sa Phratrie, Dimitrios Kabakès et Michel Apostolès, réussirent à récupérer les fragments qui avaient survécu, et les firent recopier puis publier.

Les autres œuvres du Platonicien de Mistra ne devaient d'ailleurs pas attendre longtemps avant d'être imprimées, puisque c'est quelques années seulement après sa mort, que Gutenberg fit sa géniale invention. La Renaissance s'annonçait. A Florence, les temps nouveaux avaient déjà commencé. Cosme de Médicis avait refondé l'Académie de Platon et l'avait confiée à Marsile Ficin, un érudit qui traduisit les œuvres du Maître et de ses successeurs et fit revivre le platonisme, mais un platonisme qui, contrairement à celui de Mistra, était compatible avec la religion chrétienne.

Dès qu'il apprit la mort de Pléthon, le cardinal Bessarion avait adressé une longue lettre aux fils du Philosophe dans laquelle, à propos de celui qu'il appelait « notre père et maître commun », cet étrange prélat écrivait : « C'est l'âme de Platon... qui a été envoyée sur terre pour prendre le corps de Gémiste et la vie avec lui. » Une dizaine d'années plus tard, Sigismond Malatesta, qui gouvernait Rimini et dont la fille Cléopa, décédée quelques années avant Pléthon, avait été l'épouse du despote de Mistra Théodore II, organisa une expédition militaire contre les Turcs dans le Péloponnèse pour le compte de Venise ; il assiégea et prit la ville de Mistra. Il emporta les restes de Pléthon et les inhuma à Rimini dans un beau sarcophage sur lequel il fit graver une inscription rendant hommage au « prince des philosophes de son temps ».

Un clandestin

*« Les dieux ne parlent jamais autrement
que par la bouche des hommes. »*

Jean MESLIER

Un clandestin

Quand Jean Meslier, curé d'Etrépigny, sortit du séminaire de Reims, en cette fin de matinée de décembre 1716, son petit bagage à la main, il faisait froid mais beau : pas un nuage dans le ciel. Une belle journée d'hiver. Mais l'eau restait gelée dans les caniveaux. « J'espère, se dit l'ecclésiastique, que ça ne va pas recommencer comme il y a sept ans. » Tout le monde se souvenait du terrible hiver 1709, le plus glacial qu'on ait connu de mémoire de Champenois. Dans les villages de sa paroisse d'Etrépigny, des bêtes étaient mortes de froid dans les étables. Son ami Buffier lui avait écrit qu'à Paris, le vin gelait dans les barriques et qu'on le débitait en morceaux qu'on fendait à coups de hache ! La fin du règne du soi-disant Roi Soleil avait d'ailleurs été assombrie, outre les hivers glacés, par des disettes et des désordres un peu partout et, dans certaines villes, on avait vu des soldats se joindre aux émeutiers. Même Fénelon, « le cygne de Cambrai », avait demandé au roi de faire des réformes ! En vain, bien sûr.

Avant de s'engager dans la rue qui débouchait sur la grande avenue de la cathédrale, Meslier se retourna et jeta un dernier coup d'œil au séminaire qu'il venait de quitter. Décidément, non, il ne conserverait pas un bon souvenir de cet établissement. C'est là qu'il avait fait ses études, quand il était jeune. (Il avait maintenant 52 ans.) Il en avait toujours voulu à son père de l'avoir orienté vers ce métier qui était bien celui qui convenait le moins au mécréant qu'il était déjà il y a trente ans. Au séminaire, il avait vécu replié sur lui-même, solitaire, à l'écart de ses condisciples dont, à ses yeux, pratiquement aucun n'était tant soit peu capable de penser par lui-même, de réfléchir, de se poser des questions... De plus les continuels exercices de piété l'avaient vite exaspéré, d'autant que la plupart de ses maîtres étaient d'austères jansénistes. Et puis finalement, c'est dans ce triste lieu que Mgr de Mailly, son archevêque, venait de lui faire faire un mois de « retraite », autrement dit de pénitence, pour lui faire expier ses fautes et le remettre dans le droit chemin !

Il arriva dans la rue Notre-Dame au bout de laquelle se dressait la façade de la prestigieuse cathédrale où avaient été sacrés tous les rois de France. Malgré le froid, il régnait ce jour-là une grande animation dans cette rue très commerçante. C'est de la place de la cathédrale que partaient les diligences. Meslier monta dans celle qui allait gagner les Ardennes où il exerçait son ministère. Et comme le lourd véhicule était bondé, il y régnait une certaine chaleur. Quand la diligence fit halte sur la place d'Etrépigny, un village proche de Mézières, la nuit tombait. Jean Meslier se leva, prit son sac et descendit.

Le froid était très vif : il allait sûrement geler dur cette nuit. Pas un chat dans le village. Meslier gagna son presbytère après être passé devant le petit château du sieur de Toully, château encore flanqué de deux tours médiévales malgré les transformations faites depuis deux siècles et qui en avaient fait une gentilhommière presque élégante. Quand il arriva au presbytère, un jeune prêtre en sortait. « Mon remplaçant, sans doute », se dit-il : il avait bien fallu que quelqu'un fasse son travail pendant le mois où il avait été absent. Le jeune abbé qui avait dû deviner qui il était, lui souhaita « un bon retour chez lui », mais froidement. « On a dû lui parler de moi en haut lieu » pensa-t-il. Il entra. Le presbytère était vétuste, mais du feu brûlait dans l'âtre et la pièce était assez chaude. Marion, sa jeune servante qu'il faisait passer pour une

« cousine germaine », n'était pas là. « C'est donc le jeune abbé qui a allumé le feu », pensa Meslier.

Il était en train de suspendre son manteau dans l'armoire-penderie, quand le jeune prêtre entra après avoir frappé énergiquement à la porte. Après être sorti, il avait dû faire demi-tour assez vite quand il avait vu Meslier :

- Monsieur le curé, dit-il, puisque vous êtes de retour, je n'ai plus rien à faire ici et je vais prendre congé de vous.

- Mais enfin, mon cher, vous n'allez pas partir à cette heure, voyons ! Il fait nuit noire. Et où allez-vous dormir ? Passez la nuit ici, vous prendrez la diligence demain. Dans l'immédiat nous allons dîner.

- Non non, dit le jeune prêtre, je vous laisse. Vous êtes chez vous. Je passerai la nuit à l'auberge. Je vais seulement monter chercher mes affaires et je pars. Bonsoir, monsieur le curé.

Il sortit par la porte du couloir. Meslier l'entendit monter à l'étage et se déplacer au-dessus, dans sa chambre. On frappa à la porte. Un coup discret. Meslier alla ouvrir : c'était Marion. Il lui fit signe de ne pas faire de bruit en désignant le plafond du doigt. On entendit l'abbé descendre l'escalier ; il ouvrit la porte qui donnait directement sur la place et sortit.

- Je lui ai proposé, dit-il, de passer la nuit ici, mais il tenait absolument à partir. Que veux-tu ! Je ne peux pas le retenir de force. Mais toi, où étais-tu ?

- Cet abbé Mimin m'a chassée dès qu'il est arrivé. Il m'a dit qu'un curé n'a pas le droit d'avoir une servante de moins de quarante ans. Donc dehors ! Ah, c'est un vrai curé, celui-là, vous savez. Avec lui, croyez-moi, on ne plaisante pas.

« Un janséniste, probablement, se dit Meslier. Le séminaire en est plein. Mais en fait, il n'y a même pas besoin de cette explication : Mailly m'avait déjà deux ou trois fois intimé l'ordre de chasser cette pauvre Marion. C'est même sans doute à cause de Marion autant que de Toully, que j'ai été mis en pénitence pendant un mois. En tout cas, j'en ai entendu, des remontrances et des sermons sur le célibat ecclésiastique et sur le vœu de chasteté ! Presque autant que sur le respect que les Chrétiens doivent aux autorités en place, avec citations de St Paul, comme il se doit. Quand l'archevêque a envoyé ici ce jeune Mimin, il a dû lui parler de Marion et lui dire de la chasser dès son arrivée. »

- Et où as-tu été pendant mon absence ?

- Marie Dupin m'a hébergée.

- La sage-femme ?

- Oui. Et ce soir, je vous ai vu par la fenêtre descendre de la diligence. J'ai alors compris que vous étiez rentré et je suis venue.

- Tu as dû croiser le Mimin sur la place : il a dû aller annoncer son arrivée à l'auberge. Mais au fait, est-ce qu'il y a quelque chose à manger ici ? Je n'ai rien pris depuis ce matin au séminaire et je meurs de faim.

- Je ne sais pas comment faisait l'abbé Mimin pour ses repas. Il n'a pas eu de servante pendant tout le temps qu'il a passé ici.

Marion finit par trouver un restant de soupe, du pain et des morceaux de jambon sec. Pas une goutte de vin. Meslier dîna tant bien que mal et but de l'eau. Puis comme, après un mois d'abstinence, il avait faim de plaisir au moins autant que de nourriture, il lutina Marion et copula pendant une heure. Mais il prenait des précautions car, des années plus tôt, il avait déjà eu une jeune servante à laquelle il avait cru, pendant quelques jours, avoir fait un enfant. Mauvais souvenir ! C'était du temps de Mgr Le Tellier qui, lui, fermait les yeux discrètement, contrairement à son successeur, l'archevêque de Mailly. Il est vrai que, du temps de Le Tellier, il ne s'en était pas encore pris au petit seigneur du coin.

*

Le dimanche suivant, le dernier avant Noël, Jean Meslier disait la messe dans l'église d'Etrépy, encore plus vétuste que le presbytère. Tous ses paroissiens avaient appris son retour et pas un ne manquait. On en était au moment le plus solennel de l'office : la consécration du pain et du vin. Derrière lui, dans la nef, régnait un silence que l'on dit justement « religieux » et tout le monde baissait les yeux en attendant l'élévation. Mais l'officiant, lui, était distrait : il récitait machinalement les phrases latines mais dans sa tête se bousculaient les pensées impies : « Comment, se disait-il, ont-ils pu faire croire et croire eux-mêmes (si tant est qu'ils y croient) que cette petite rondelle de pain azyme que je tiens entre mes doigts et que j'appelle « une idole de farine », va être le corps de celui qu'ils nomment « le Christ » dès que j'aurai dit : « Ceci est mon corps » ? Car c'est ça qu'ils appellent la « Transsubstantiation » ou la « présence réelle ». Et en plus leur Christ, deuxième personne de leur « Trinité », est censé *être* Dieu. Donc l'idole de farine va *être* Dieu lui-même, Dieu, le Père éternel, « Créateur des choses visibles et invisibles »... Mgr de Mailly lui-même croit-il vraiment à ça ? » Il prononça les mots latins, fit la génuflexion rituelle et leva vers la voûte (qui tombait en ruine) ses deux mains qui tenaient l'hostie. Derrière lui, au pied de l'autel, le jeune Louis Martinet, l'enfant de chœur, agitait frénétiquement sa sonnette.

Puis il passa à la consécration du vin, mais, tandis que ses lèvres continuaient à prononcer mécaniquement les phrases latines, son esprit, lui, continuait son vagabondage. Au moment où il élevait les mains tenant le calice et que le petit Martinet agitait à nouveau sa sonnette, une retentissante sonnerie de cor de chasse se fit entendre à l'extérieur de l'église, tout près, comme les fois précédentes ; Meslier le savait bien : c'est Toully qui sonnait du cor dans la cour de son château, saluant à sa façon le retour du curé. « Il se rappelle à mon bon souvenir », se dit-il. En d'autres temps, il aurait interrompu l'office, se serait retourné face à ses ouailles et aurait commenté cette provocation. Ce jour-là, il n'en fit rien : il entendait encore les remontrances de l'archevêque. Il acheva tranquillement sa messe, gagna la sacristie où il se débarrassa de ses vêtements sacerdotaux, puis rejoignit ses paroissiens qui l'attendaient sur la place du village en soufflant dans leurs mains. Sur cette place, jouxtant presque l'église, se dressait le petit château de M. de Toully.

- Avez-vous eu droit au cor de chasse pendant la messe, les dimanches précédents, alors que je n'étais pas là ? demanda Meslier.

- Jamais, répondirent-ils tous en chœur.

- C'est sans doute parce que le petit curé Mimin n'a jamais rien dit sur M. de Toully, remarqua le vieux Mathurin Charron.
- C'est donc bien moi qui étais visé, ce matin, comme les fois précédentes.
- Et pourtant, ce matin, dans votre prône, vous l'avez bien recommandé à Dieu, lui et toute sa famille, dit Marie Dupin.
- Oui, mais il tenait sans doute à me rappeler, le jour même de mon retour, qu'il m'avait fait réprimander parce que j'avais pris votre défense et qu'il pouvait le refaire si je recommençais.
- Et vous recommencerez ? demanda Mélanie Jamain.
- Non, non, ne t'inquiète pas.

*

Jean Meslier avait aussi en charge la paroisse de Balaives, à une demi-lieue d'Etrepigny. Il s'y rendit à pied, comme il en avait l'habitude, l'après-midi même, après les vêpres, par un mauvais chemin de terre impraticable pour une carriole. Il faisait moins froid : le soleil réchauffait la terre qui, par endroits, devenait boueuse. Quand il était sorti de son presbytère, il avait été salué, depuis une fenêtre du château, par les ricanements ironiques des enfants Toully, ricanements auxquels il avait répondu par une salutation, qu'il avait voulue elle-même ironique : le geste qu'il avait fait de s'incliner très bas en balayant le sol avec son chapeau ne pouvait être interprété que comme une sorte de défi, voire de provocation.

Ah, ces nobliaux ! C'est une vingtaine d'années plus tôt que ce Toully avait racheté la seigneurie à une vieille dame qui n'y résidait plus et qui avait passé la fin de ses jours à Paris. Un acte passé devant notaire et ce quidam avait tous les droits : de lods et vente, de cens, de redevance pour droit d'usage dans les bois, de « justice », haute, moyenne et basse... Belle justice, vraiment, puisqu'il était juge et partie ! Un jour, (et c'est ce qui avait provoqué l'indignation de Meslier et avait été à l'origine de son conflit avec le seigneur), Toully avait fait bastonner par ses laquais des paysans d'un village de la paroisse d'Etrepigny qui, paraît-il, ne s'étaient pas acquittés correctement d'une corvée dans le parc du château.

Le dimanche suivant, le curé Meslier, du haut de sa chaire, avait refusé de recommander à Dieu le seigneur et sa famille. Et plusieurs des dimanches suivants il eut en chaire des mots plutôt durs contre la noblesse en général et contre le seigneur du village en particulier. A cela était venu s'ajouter l'affaire des bancs privilégiés, en haut de la nef, face à l'autel, traditionnellement attribués au seigneur et à sa famille et qu'il décida d'attribuer à des personnes méritantes de la paroisse, plus méritantes en tout cas que ce petit hobereau qui ne savait rien faire d'autre que d'aller à la chasse. Comme il pouvait s'y attendre, Toully s'était immédiatement plaint à l'archevêque qui n'avait pas manqué de réprimander sévèrement ce petit curé devenu soudain turbulent, alors que jusque-là il n'avait jamais fait parler de lui, et de lui enjoindre de réparer son insolence le dimanche suivant réception de la lettre.

Meslier s'était exécuté mais d'une manière qui avait aggravé son cas : en présence du seigneur de Toully en personne, de sa femme et de ses enfants, il avait pris à témoins ses

paroissiens de la triste situation des curés de campagne méprisés par leurs supérieurs qui ne voulaient connaître que les nobles. Puis, tout en se contenant, il avait prononcé des mots qu'il était encore capable aujourd'hui de répéter un par un, avec l'intonation exacte qu'il avait donnée à chacun d'eux : « *Recommandons donc le seigneur de ce lieu. Nous prions Dieu pour Antoine de Toully, pour qu'il le convertisse et lui fasse la grâce de ne pas maltraiter le pauvre et dépouiller l'orphelin.* »

C'en était trop. Cette fois, à la suite d'une nouvelle plainte du seigneur, le curé fut convoqué par Mgr de Mailly à Donchéry-sur-Meuse où il reçut l'ordre de mettre par écrit ce qu'il avait dit en chaire. Il se fit un plaisir de s'exécuter sans rien omettre. L'archevêque fut horrifié en lisant son texte : c'était encore pire que ce dont s'était plaint M. de Toully. Meslier fut sermonné comme un enfant : Mgr de Mailly et son Grand Vicaire, M. Le Bègue, ne plaisantaient pas sur l'ordre social. De plus, l'archevêque reprit les reproches qu'il avait consignés dans son rapport lors de sa dernière visite d'inspection à Etrépigny : l'état lamentable de l'église que le curé était accusé de laisser tomber en ruine, et surtout l'emploi d'une servante qui était très loin d'avoir l'âge canonique. Meslier ne chercha pas à cacher qu'il ne l'avait pas renvoyée, cette servante, malgré l'injonction qui lui en avait été faite. Décidément, oui, c'en était trop : Meslier fut condamné à une « retraite » d'un mois au séminaire de Reims.

Il bouillait de rage, sur le chemin de Balaives en revivant ces épisodes humiliants. Quels faux-jetons, tous ces nobles du clergé et de l'aristocratie ! Ce Louis XIV, officiellement « Roi Très Chrétien », qui avait collectionné les maîtresses et les bâtards ! Meslier repensait aussi à ce que lui avaient appris les lettres de son ami Buffier : il était loin d'être toujours d'accord avec ce Jésuite, professeur à Louis-le-Grand, qui, après avoir longtemps fait preuve d'indépendance d'esprit, s'était beaucoup assagi et changé en défenseur de l'ordre social. Mais enfin il était intéressant, savait beaucoup de choses, et Meslier, qui deux fois lui avait rendu visite à Paris, aimait sa conversation. Ils s'écrivaient souvent et, comme Buffier était en relation, dans la capitale, avec des milieux bien informés, le curé d'Etrépigny apprenait, grâce à lui, des choses que bien peu de gens savaient au fin fond de sa province ardennaise. Par exemple que le duc Philippe d'Orléans, régent du royaume depuis la mort de Louis XIV l'année précédente, était un débauché qui multipliait les parties fines dans des châteaux des environs de Paris. Participait à ces orgies un certain abbé Dubois qui avait été son précepteur, qui était maintenant son principal conseiller et qui, selon Buffier, n'allait pas tarder à devenir son Premier ministre. Il était donc assuré de recevoir le chapeau de cardinal, lui qui ne savait même pas dire la messe !

Quand il pensait à tout cela, Meslier tremblait de colère. Une honte, tous ces prétendus « Grands » qui non seulement ne pensaient qu'à leurs plaisirs mais qui, pour les satisfaire, accablaient d'impôts les pauvres paysans, et qui, en plus, les abrutissaient en leur fourrant dans la tête des croyances ineptes, en leur répétant par exemple que, s'ils n'étaient pas sages dans cette vie, ils grilleraient éternellement sur des charbons ardents dans l'autre ! Une autre vie ! Bien pratique : « Trimez sans rien dire dans ce monde et vous irez au Paradis quand vous serez morts. »

A Balaives, il avait pensé sonner la cloche pour rassembler ses ouailles. Mais il se souvint que le clocher était en si mauvais état que la cloche risquait de tomber si l'on tirait sur la corde. Il se contenta donc de visiter plusieurs familles : le jeune abbé avait desservi la paroisse de Balaives, comme celle d'Etrépigny, pendant son absence, mais tous étaient heureux de le retrouver, lui, leur curé. Il leur promit de venir dire la messe le jour de Noël, après avoir célébré

celle de son autre paroisse... Un brave paysan qui possédait un bourricot et une carriole, le ramena à Etrépigny par un chemin plus long, mais en meilleur état que celui qu'il avait pris pour venir.

Le soir, après le dîner, Marion était en train de laver la vaisselle : il s'approcha d'elle par derrière, prit ses hanches à pleines mains et lui déposa des petits bécots dans le cou. Elle se retourna en riant et lui dit :

- Vous êtes quand même un drôle de curé, vous savez !

- Ma petite, lui dit Meslier, des curés comme moi, il y en a plus que tu ne penses. Mais surtout des évêques, des archevêques et des cardinaux comme moi, alors là, je t'assure qu'il y en a beaucoup !

*

Depuis longtemps, Jean Meslier avait en tête le projet de mettre par écrit toutes les raisons qu'il avait de ne pas croire à ce qu'enseigne l'Eglise et, plus généralement, de condamner toutes les religions. Depuis sa sortie du séminaire, il avait multiplié les lectures et continuait à le faire. Aussi avait-il une culture beaucoup plus étendue que la plupart des curés des environs qui passaient tout leur temps libre à faire du jardinage, une culture qui lui permettait d'ailleurs de converser et de correspondre avec son savant ami Buffier.

Au séminaire déjà, il lisait beaucoup : les anciens, bien sûr, qui étaient païens et qui l'intéressaient justement parce qu'ils étaient païens, surtout quand ils racontaient des miracles semblables à ceux de la Bible, par exemple ceux de cet Apollonios de Thyane dont les contemporains avaient fini par faire une sorte de Christ. Mais, comme il se doit, au séminaire on étudiait surtout les Pères de l'Eglise et le grand homme de tous ces Jansénistes était St Augustin que le jeune Meslier détestait. Et la Bible ! Il lisait méthodiquement les deux *Testaments*, plume en main, notant leurs contradictions, leurs impossibilités, leurs invraisemblances. Dès cette époque, il se méfiait déjà des récits historiques, ceux des Evangélistes (souvent contradictoires d'ailleurs), aussi bien que ceux de l'Exode ou de Josué. Plus tard, à Paris, lors d'une visite à son ami Buffier, il devait découvrir l'exégèse critique et savante de la Bible, juive et chrétienne, qu'avait faite l'Oratorien Richard Simon. Bossuet, « l'Aigle de Meaux », chef de l'Eglise de France, avait condamné ses livres et fait mettre au pilon « ces amas d'impiétés » qui, finalement avaient dû être imprimés en Hollande ! Meslier se délecta aussi de *L'espion turc*, ce roman de Jean-Paul Marana dans lequel l'auteur prête à son héros mahométan des attaques antichrétiennes d'une incroyable violence ; et ce livre l'amusa puisque cet espion turc, pour passer inaperçu, se déguise en prêtre catholique. Un peu comme lui, finalement !

Pendant ses années de séminaire, Meslier avait lu Descartes. Il était certes très loin de partager toutes les thèses des cartésiens, celles par exemple sur l' « âme » ou sur les « animaux-machines », mais il savait gré à Descartes d'avoir fondé sur la raison humaine la recherche de la vérité. Plus tard, parmi ses très nombreuses lectures, il devait découvrir le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle, qui devint vite un de ses livres de chevet, et c'est Pierre Bayle qui l'avait initié à la pensée très subversive de Spinoza. Et puis, il avait épluché, pour la

mettre en pièces, la *Démonstration* de Fénelon sur l'existence de Dieu, qu'il avait noyée sous les notes critiques, ainsi que la *Recherche de la vérité* de Malebranche.

Meslier en était venu à rejeter un par un tous les articles du *Credo* chrétien, depuis le premier, proclamant l'existence de Dieu et la création du monde *ex nihilo*, jusqu'au dernier annonçant la résurrection des morts à la fin des temps, en passant par tout ce qui est dit de Jésus, depuis sa naissance miraculeuse jusqu'à sa résurrection et l'annonce de son retour « *pour juger les vivants et les morts* ». En prenant de l'âge, Meslier était devenu non pas un sceptique (car il détestait les « pyrrhoniens »), mais un authentique matérialiste et un athée convaincu.

Toutes ces pensées impies, il était depuis des années décidé à les coucher sur le papier, mais le récent épisode de son conflit avec le seigneur de son village et avec son archevêque, avait transformé son projet en une sorte d'urgence : sa rage était d'autant plus grande qu'il était condamné à la garder secrète, ne pouvant la faire connaître à personne et devant même dire à ses paroissiens le contraire de ce qu'il pensait. De plus, lui qui avait toujours eu des idées révolutionnaires, lui qui condamnait la tyrannie représentée par la monarchie absolue qu'incarnait ce Louis XIV dont le seul bon plaisir avait saigné la France en l'engageant dans une succession de guerres ruineuses, lui que scandalisaient les monstrueuses inégalités des conditions sociales dues, à ses yeux, à cette aberration qu'était la propriété privée des terres, quand il voyait d'un côté les privilégiés gavés à ne plus pouvoir s'empiffrer davantage, et de l'autre le pauvre peuple, ces « *bêtes à têtes humaines* » qu'avait décrites La Bruyère dans une page qu'il admirait, eh bien lui, Jean Meslier, venait d'avoir la preuve, dans son village perdu au fin fond de sa province champenoise, que la religion était systématiquement complice d'un ordre social inique et qu'elle n'avait même peut-être jamais eu d'autre but, depuis les débuts du genre humain, que d'être le rempart de l'iniquité.

Plus que jamais il devait écrire. Et vite. Il allait sur ses 53 ans : aurait-il le temps de tout dire ? Car, s'il disait tout, tout ce s'il avait dans la tête et sur le cœur, ce serait un gros livre. Impubliable évidemment. A supposer (mais c'était impossible) que quelqu'un accepte de l'imprimer, il se retrouverait, lui Meslier, sinon sur le bûcher (ça ne se faisait plus guère, en tout cas en France), du moins à la Bastille ou pire encore. Le livre devrait donc rester à l'état de manuscrit mais, s'il voulait qu'après sa mort ce baril de poudre ait des chances d'échapper à la vindicte des autorités, civiles et religieuses, il faudrait qu'il le recopie lui-même en plusieurs exemplaires, dans l'espoir que l'un d'eux au moins survive. Un travail de bénédictin. Tout le temps qui lui restait à vivre ne serait pas de trop pour en venir à bout. De plus il faudrait qu'il prenne toutes les précautions possibles pour que son manuscrit ne soit pas découvert, surtout tant qu'il ne serait pas terminé, donc qu'il le cache soigneusement chaque fois qu'il aurait fini d'y travailler. C'est après sa mort seulement qu'il devait être trouvé, lu, et, si possible, diffusé. Il le serait. Meslier n'en doutait pas : il était un précurseur. Son livre, il en était convaincu, allait ouvrir la voie de l'avenir.

Il s'assit à la table de sa chambre d'où il dominait le petit jardin du presbytère. Sa table de travail. C'était là qu'il allait confectionner son brûlot, là qu'il allait désormais passer tout son temps libre. Jour et nuit s'il le fallait. Il prit une feuille de papier, trempa sa plume dans l'encrier, et griffonna une ébauche de plan. Il prévoyait deux grandes parties. La première serait une attaque en règle de la religion et en particulier du Christianisme : il envisageait déjà des subdivisions : critique de la notion même de « foi », de l'idée de révélation, des soi-disant miracles, prophéties, etc... Il s'en prendrait aussi vigoureusement à la morale chrétienne et en

particulier à la phobie du sexe qui, pour les laïcs, se traduit par l'indissolubilité du mariage et l'interdiction du divorce, et pour le clergé par l'absurde célibat ecclésiastique. Comment l'Eglise pouvait-elle condamner des désirs et des inclinations si naturels ? Et de plus si nécessaires puisque, si tout le monde pratiquait le célibat, le genre humain cesserait d'exister. Cette première partie culminerait avec l'idée qui lui tenait le plus à cœur : les religions qui se prétendaient « révélées » et qui n'étaient que des inventions humaines, avaient toujours eu pour vrai but de soutenir la tyrannie politique et le scandale social.

Dans la seconde partie, il exposerait méthodiquement sa philosophie personnelle : le matérialisme athée. Les dieux (à commencer par le Dieu chrétien) n'existent pas : ce ne sont que des créations de l'homme, dues à son ignorance ou à la simplicité de son esprit : l'univers est éternel et autocréé. La nature s'organise elle-même et elle connaît parfois des « changements », par exemple ceux qui ont donné naissance à la vie et à la conscience, à commencer par celle des animaux (celle que nient les cartésiens) Il n'y a donc pas d' « âme », si l'on entend par là une « substance » spirituelle qui serait différente de la matière, comme le soutiennent encore les cartésiens. Il n'y a donc pas non plus d'immortalité de l'âme, donc d'au-delà.

La conclusion de tout ce discours ne pourrait être qu'un appel à la prise de conscience des victimes de l'endoctrinement, mais aussi à la révolte, voire au soulèvement de tous les opprimés. Il n'exclurait pas la révolution violente, peut-être même l'appel au tyrannicide, c'est-à-dire en clair au régicide. Décidément oui : son livre serait bien un baril de poudre.

Mais au fait, puisqu'il n'était pas, ce livre, et ne pouvait pas être destiné « au public », au « grand » public, pour qui allait-il, lui Jean Meslier, faire cet énorme travail ? A priori, il envisageait de s'adresser, dès le début et tout au long de l'œuvre, à ses paroissiens d'Etrépy et de Balaives : même s'ils s'étaient sans doute aperçus du peu de zèle qu'il avait toujours mis dans l'accomplissement de sa mission, il devrait leur demander de l'excuser de les avoir trompés et d'avoir, en prêchant des choses auxquelles il ne croyait pas, contribué d'une certaine manière, à leur asservissement. Son livre réparerait donc tant bien que mal le tort qu'il leur avait fait. Il ne se sentait pas très fier, d'ailleurs, de la comédie qu'il leur avait jouée et qu'il allait, hélas, continuer à leur jouer pendant la rédaction de son pamphlet. Mais que faire d'autre ? On l'avait jeté dans cette galère quand il était encore adolescent, sans lui demander son avis. Il y était depuis, dans cette maudite galère, et, à l'âge qu'il avait, il n'avait pas d'autre choix que d'y rester. Il n'allait pas aujourd'hui se jeter à l'eau pour la quitter.

Pourtant, il ne se faisait guère d'illusions : ses paroissiens, il les aimait bien, mais il les connaissait : ce n'est pas eux qui liraient son livre. Bien peu d'entre eux d'ailleurs savaient lire. De plus, s'ils le lisaient ou si on le leur lisait, rares étaient ceux qui le comprendraient, et probablement même qui l'approuveraient de l'avoir écrit. Meslier se faisait par contre un plaisir par avance de scandaliser ses confrères, les curés des environs, qui tous croyaient, sans se poser la moindre question, tout ce qu'on leur avait enseigné et le répétaient tous les dimanches. Il jubilait surtout en imaginant la tête d'Antoine de Toully, de Mgr de Mailly, de son Grand vicaire Le Bègue, du directeur du séminaire de Reims, et finalement, si son livre obtenait la diffusion qu'il espérait, de tous les bien-pensants du royaume, de Mézières à Versailles...

A compter des premiers mois de 1717 où il s'attela à la tâche qu'il s'était fixée, Meslier ne vécut plus que pour son livre. Auparavant il ne fréquentait déjà pas grand monde : désormais il ne fréquenta plus personne. Il ne recevait de temps en temps que ses proches voisins, les curés de Boulzicourt et de Guignicourt, qui n'étaient guère moins conformistes et dociles que les autres, mais qui avaient, lui semblait-il, une certaine sympathie pour lui. Mais dès qu'ils étaient partis, il se remettait à noircir les pages de ce qui serait son Testament. Il l'appela ainsi dans sa tête bien qu'il eût écrit en titre, à la première page : *Mémoire des pensées et sentiments de Jean Meslier...*

Les années passèrent. Un système de papier-monnaie imaginé par le financier Law, dont le régent Philippe d'Orléans s'était entiché, aboutit à une faillite retentissante. Le jeune Louis XV, âgé de douze ans, fut sacré à Reims mais le régent resta au pouvoir jusqu'à sa mort, l'année suivante, toujours secondé par l'abbé Dubois, devenu, comme prévu, cardinal. Le testament de Louis XIV avait été « cassé » par le Parlement qui, en contrepartie, retrouva son pouvoir de « remontrance ». La haute société parisienne qui, depuis longtemps, étouffait dans l'atmosphère compassée de la fin du précédent règne, s'abandonnait avec délices aux plaisirs frivoles dont le régent et son entourage lui donnaient l'exemple... De tout cela, aucun écho ne parvenait dans les lointaines Ardennes et c'est uniquement par les lettres de son ami Buffier que le curé d'Etrépigny en sut quelque chose. Les paysans et les bûcherons continuaient, eux, à trimer du matin au soir et à payer des impôts dont la noblesse était exemptée.

Meslier, lui, continuait imperturbablement, inlassablement, à rédiger son énorme ouvrage. Ce travail finit par lui donner une certaine sérénité. Un jour (proche probablement), tout le monde connaîtrait ses vraies pensées et ses vrais sentiments : il pouvait donc continuer à jouer, malgré ses états d'âme, la sinistre comédie à laquelle il était condamné. Sa conduite redevint irréprochable : il fit faire les travaux les plus urgents dans les églises de Balaves et d'Etrépigny, moins, d'ailleurs, pour obéir aux ordres de l'archevêque que pour satisfaire ses paroissiens qui tous jugeaient ces travaux nécessaires. Quand Marion, qui avait fini par trouver un mari, le quitta, il prit une servante d'âge canonique et qui, de plus, ne risquait pas de le tenter. Quand M. de Toully mourut, en 1722, un an après son épouse, il lui fit une belle messe de *Requiem* et, comme sa femme, le seigneur fut inhumé dans l'église. L'attitude du curé à son égard avait d'ailleurs déjà changé depuis quelque temps. Un jour de 1721, un des domestiques du seigneur, vêtu de sa livrée, fut agressé et frappé, à la sortie de la messe, par des paroissiens d'Etrépigny : Meslier le leur reprocha et se paya même le luxe de parler de leur « impiété » puisque la bagarre avait eu lieu à la porte du « lieu saint » !

Le nouveau seigneur, Jacques de Fuchsamberg, vicomte de la Tournelle, était connu de Meslier qui, des années auparavant, l'avait marié à une fille du seigneur de Toully. Cet aristocrate n'était évidemment pas moins suffisant ni moins imbu de son importance que son beau-père, mais le curé vécut en paix avec lui : le temps des conflits était décidément passé.

Contrairement à ce qu'il craignait, Meslier eut le temps de terminer son Testament et, comme il l'avait décidé, il en rédigea même plusieurs copies de sa main. Lui qui, au début de son énorme livre, commencé dix ans plus tôt, avait dit à ses « chers amis », ses paroissiens, combien il avait maudit l'obligation où il était de leur dire le contraire de ce qu'il pensait, au point, disait-il, d'avoir été « *cent et cent fois sur le point de faire éclater mon indignation, ne pouvant presque plus dans ces occasions-là, cacher mon ressentiment* », avait enfin pu exposer sa vérité. Et il avait réussi à tout dire. Son Mémoire-Testament s'achevait sur le sentiment du

devoir accompli. Après avoir dit qu'il se moquait éperdument de ce que « *les prédicateurs, les docteurs et tous les fauteurs de mensonges* » pourraient penser et dire de lui après sa mort, de même que de ce qu'ils pourraient faire de son corps, il concluait : « *Je n'ai jamais fait aucun crime. Je défierais bien présentement tous les hommes de pouvoir me faire avec justice à ce sujet aucun mauvais reproche. De sorte que si je suis injurieusement et indignement traité, outragé ou calomnié après ma mort, ce ne sera point pour d'autre crime que pour celui d'avoir dit ingénument la vérité.* » C'est enfin sur l'idée du néant post-mortem qu'il terminait : « *Les morts avec lesquels je suis sur le point d'aller ne s'embarrassent plus de rien, ils ne se mêlent plus de rien et ne se soucient plus de rien. Je finirai donc ceci par le rien ; aussi ne suis-je guère plus qu'un rien et bientôt je ne serai rien.* » Chacun de ses manuscrits formait un énorme tas de plus de 350 feuillets in-octavo écrits recto-verso d'une écriture serrée. Il en fit des paquets enveloppés dans de grandes feuilles de gros papier, les ficela et les plaça dans la cachette qu'il avait aménagée dans le grenier de son presbytère.

*

Mais la fin du travail colossal qu'il s'était imposé et qu'il avait réussi à mener à bien, eut un effet désastreux sur sa santé. Jusque-là, il avait un but. Soudain plus rien. Il avait eu une occupation, épuisante certes, mais au bout de laquelle, il y avait quelque chose d'immensément important, une bombe qui pouvait faire exploser l'Eglise et le royaume. Maintenant, c'était le vide absolu et définitif. A quoi bon continuer à vivre, s'il n'avait plus rien à faire ? Il devint, comme disaient les médecins, « *hypocondriaque* ». Il se mit à tourner en rond dans son presbytère, à se parler à lui-même, parfois à haute voix. Mélanie, sa servante, s'efforçait de lui préparer des petits plats appétissants : il n'avait plus faim ; elle avait beau le gronder, il restait parfois une journée entière sans rien prendre, ni à midi ni le soir. Et puis sa vue se mit à baisser : il lui arrivait d'avoir du mal, le dimanche, à déchiffrer l'épître et l'évangile du jour dans le gros missel de l'église. Il en vint à passer des après-midi entières assis devant l'âtre, l'œil rivé sur la bûche qui se consumait, comme hébété, revivant des scènes de son passé, souvent de son enfance dans le village de Mazerny tout proche, plus rarement les épisodes de son conflit avec le seigneur de Toully, qui lui paraissaient maintenant presque aussi lointains que ses années de séminaire.

En juin 1728, il eut 64 ans. Un vieillard. Il était le doyen de la paroisse d'Etrépigny, peut-être même de toutes les paroisses des environs. Paradoxalement, cette prise de conscience de sa mort prochaine lui donna un coup de fouet et lui fit sentir combien il était urgent pour lui de préparer cette mort. Car c'est sa mort qui devait être ou du moins devait permettre son triomphe, c'est-à-dire l'éclatement de sa bombe posthume. C'est donc sa bombe, son *Mémoire-Testament*, qu'il devait à tout prix sécuriser. Quand, des années plus tôt, il avait commencé à écrire son livre, il avait assuré ses paroissiens « *qu'il ferait consigner son manuscrit au greffe de leurs paroisses afin qu'il leur soit communiqué.* » Il y avait en effet un « greffe de la justice » à Etrépigny. C'était même une « haute justice », dotée d'un procureur auprès duquel « consignation » pouvait être faite au greffe. Meslier alla y déposer son manuscrit original qui

avait donc des chances raisonnables d'être sauvé. Sur la couverture, il avait écrit : *« J'ai vu et reconnu les erreurs, les abus, les folies et les méchancetés des hommes ; je les ai haïs et détestés. Je ne l'ai osé dire pendant ma vie, mais je le dirai au moins en mourant ; et c'est afin qu'on le sache que j'écris ce présent mémoire afin qu'il puisse servir de témoignage à la vérité, à tous ceux qui le verront et le liront si bon leur semble. »*

Toutefois il avait une confiance limitée même dans la « haute justice » et un dépôt unique lui paraissait des plus risqués. C'est bien pour cela qu'il avait de sa main rédigé plusieurs copies. Il les fit porter en des lieux en principe sûrs, une par exemple au greffe de Ste Ménehoulde, et une autre chez un notaire de Mézières nommé Leroux.

Et puis il se mit à réfléchir sur ce qui allait se passer au lendemain de sa mort. C'est évidemment Mélanie qui découvrirait son corps. Et que ferait-elle ? Elle pourrait bien sûr prévenir les habitants du village, mais elle enverrait aussi chercher un prêtre des environs pour qu'il bénisse la dépouille mortelle et organise l'inhumation. Or, autant que ses paroissiens, plus même qu'eux peut-être, ce sont ses confrères qui devraient être détrompés dès qu'il serait mort et qui devraient connaître ses « pensées et sentiments » véritables. Mélanie avait vu plusieurs fois au presbytère le curé de Boulzicourt, André Doyen de Lavaux, qui était beaucoup plus jeune que Meslier (il avait une quarantaine d'années) et celui de Guignicourt, plus âgé, qui se nommait Delapierre. Ils rendaient de temps en temps visite à leur vieux confrère d'Etrépy. C'est vraisemblablement l'un des deux que Mélanie ferait prévenir.

Meslier se remit donc à sa table de travail, reprit sa plume et entreprit la rédaction d'une longue lettre destinée à ses confrères et dont il fit une sorte de condensé de son *Mémoire-Testament*. Tout y était : les attaques contre la religion chrétienne, l'athéisme, la négation de l'au-delà, la condamnation de la tyrannie politique et des inégalités sociales... Un brûlot guère moins révolutionnaire que son livre. De plus il exhortait ses confrères à instruire le peuple, à le délivrer des croyances absurdes et à lui enseigner la vérité : *« De qui, Messieurs, les peuples recevront-ils ces règles et ces instructions de la véritable sagesse, si ce n'est de vous ? »* Encore fallait-il que ces prêtres de campagne vivant au contact des paysans et qui devaient les éclairer, se soient eux-mêmes débarrassés des erreurs et des mensonges qu'on leur avait inculqués : *« Défiez-vous de ces premières et aveugles impressions que vous avez reçues de votre enfance et de votre éducation, remontez jusqu'à la source de ce qu'on vous a fait aveuglément croire... Je m'assure que, si vous suivez bien les lumières naturelles de votre esprit, vous verrez au moins aussi bien et aussi certainement que moi que toutes les religions du monde ne sont que des inventions humaines... »* La lettre se terminait enfin par une mention explicite du *Mémoire-Testament* déposé au greffe de la paroisse : *« Pourra qui voudra voir là ce qui en est, et pourvu qu'on les y laisse, car ce n'est point l'ordinaire de la politique de notre France de souffrir que des écrits de cette nature deviennent publics ou qu'ils demeurent entre les mains des peuples parce qu'ils feraient trop clairement voir l'abus que l'on fait d'eux et l'injustice avec laquelle on les traite. »*

Il signa cette lettre et en rédigea une seconde, très brève, destinée au prêtre qui pénétrerait le premier dans la chambre mortuaire et dans laquelle il lui demandait de transmettre aux curés des environs la première lettre, la plus longue, le brûlot. Il décida qu'il placerait la seconde sur sa table de chevet et la première bien en vue sur sa table de travail.

*

Jean Meslier mourut peu de temps après, au printemps 1729, à un mois de ses 65 ans. Comme il l'avait prévu, c'est le curé de Boulzicourt, l'abbé de Lavaux, que Mélanie fit immédiatement prévenir. Il fit à son tour prévenir l'abbé Delapierre, son confrère de Guignicourt, plus âgé que lui ; du vivant de Meslier, ils étaient les seuls qui lui rendaient visite de temps en temps, et c'est ensemble qu'ils pénétrèrent dans la chambre du défunt ; Ils s'avancèrent jusqu'au lit de mort, se signèrent et récitèrent le *Requiem*.

L'abbé Delapierre aperçut alors sur la table de nuit un feuillet manuscrit qu'il lut à haute voix.

- Il nous demande, dit-il, de transmettre à ses confrères, les prêtres des paroisses environnantes, la lettre qu'il a écrite pour eux.

- Et où est-elle, cette lettre ? demanda l'abbé de Lavaux ?

Il fit quelques pas dans la chambre et vit, sur ce qui avait été la table de travail du curé Meslier, un petit paquet emballé dans du gros papier. Il l'ouvrit et découvrit une liasse de feuillets couverts d'une écriture serrée :

- Ah, la voilà, dit-il en s'asseyant à la table et en saisissant les feuillets. Elle nous est bien destinée, ajouta-t-il après avoir lu le début du texte.

Delapierre avait repris ses prières en fixant le visage apaisé du mort. Quant à Lavaux, il ne lui fallut pas plus de quelques minutes pour comprendre de quoi il s'agissait. Son confrère l'entendit plusieurs fois pousser des petites exclamations. Puis :

- C'est effrayant, dit-il, viens voir ça, Guigny !

Le curé de Guignicourt acheva sa prière et fit un grand signe de croix. Puis il vint se placer derrière son confrère pour pouvoir lire par-dessus son épaule. Lavaux lui désigna du doigt le passage qu'il était en train de lire.

- C'est monstrueux, dit Delapierre quand il fut arrivé au bas de la page. Il n'y a qu'une chose à faire avec ça : y mettre le feu.

Mais Lavaux termina la page, la tourna et commença à lire la suivante. Delapierre se dirigea vers la porte et sortit. Lavaux l'entendit descendre l'escalier et parler, en dessous, avec la servante Mélanie. Lui continuait sa lecture, page après page. De temps en temps, il regardait la dépouille de Meslier, étendue sur son lit de mort et revêtue de la soutane. Il pensait ce qu'il avait écrit dans cette lettre et il l'avait gardé pour lui. Pendant des années, il avait dit la messe, prêché, baptisé, marié, enterré, et il ne croyait pas un mot de ce qu'il disait !

Il reprit sa lecture et alla jusqu'au bout de la lettre. Puis il replaça les feuillets dans leur emballage et glissa le paquet dans le tiroir de la table. Il se leva, s'approcha du lit et regarda Meslier, le corps de Meslier, la tête, le visage de ce qui avait été Meslier, cette bouche qui leur avait si souvent parlé et qui ne leur avait jamais dit ce qu'il pensait. Il aurait eu du mal à définir clairement le sentiment qu'il éprouvait : un mélange contradictoire d'horreur et de fascination.

La porte s'ouvrit : c'était Delapierre.

- J'ai dit à la servante ce que nous avons trouvé, dit-il en rejoignant son confrère « Boulzy » devant la dépouille de Meslier. Je ne suis d'ailleurs pas sûr qu'elle ait compris de quoi il s'agissait. En tout cas, je lui ai fait jurer de ne pas en dire un mot. A qui que ce soit.

- Et tu t'imagines qu'elle tiendra parole ?

- Ecoute, les villageois constateront bien que leur curé ne va pas avoir une messe des morts et une inhumation en terre chrétienne, c'est-à-dire au cimetière. Ils vont poser des questions. Il faudra bien que quelqu'un réponde. Que ce soit elle ou quelqu'un d'autre...

- Et que comptes-tu faire de la dépouille ?

- Je ne pense pas que ce puisse être nous qui le décidions sans l'accord de Monseigneur.

- Tu as sans doute raison : il faut le prévenir. Donc trouver un cheval et une voiture.

- Je vais retourner parler à la servante : elle saura trouver ça... Dans son cas, ajouta-t-il en désignant le corps de Meslier, avant de se diriger vers la porte, ce qui me semblerait le plus approprié, ce serait de brûler le cadavre et de jeter les cendres à tous les vents.

- Mais pour cela, il faudrait une décision de Monseigneur.

- Et sans doute même de la justice, donc du Présidial, dit Delapierre en sortant.

Son confrère parti, Lavaux revint à ses réflexions en regardant le visage de Meslier. Des souvenirs lui revenaient maintenant, des propos auxquels, sur le moment, il n'avait pas prêté attention et qui, après ce qu'ils avaient découvert, devenaient évidents. Un jour, la question des miracles était venue dans la conversation ; Meslier avait dit qu'on trouve des récits de miracles dans toutes les religions mais bien entendu, avait-il ajouté, chacun ne croit qu'aux miracles de sa religion à lui. Comment avait-il pu, lui, abbé de Lavaux, curé de Boulzicourt, ne pas sursauter en entendant cela ? D'autres mots lui revenaient maintenant, sur « *Marie toujours vierge* », par exemple, dont ils avaient parlé un jour de Noël... Le visage de Meslier était calme, empreint de ... on aurait presque pu dire de... sérénité. Et pourtant si l'enfer était bien la « *géhénne du feu* » dont parle l'Écriture, il y était. « Pourrais-tu douter qu'il y ait un enfer pour les impies et les apostats ? » se dit l'abbé de Lavaux.

Finalement, c'est Delapierre lui-même qui partit prévenir l'archevêque de Reims des horreurs que lui et son confrère avaient trouvées en entrant dans la chambre de Jean Meslier. Mgr de Mailly demanda aussitôt à son Grand vicaire Le Bègue de se rendre sur les lieux et c'est dans sa voiture que le curé de Guignicourt retourna à Etrépy où l'attendait son confrère de Boulzicourt.. Dans un premier temps, l'archevêque avait pensé demander au Présidial, d'accompagner le Grand vicaire, mais il se ravisa : donner à cette sombre histoire une suite judiciaire, c'était lui donner un écho qu'il valait mieux éviter. Etouffer l'affaire : c'était la meilleure solution.

Quand il pénétra dans la chambre mortuaire, M. Le Bègue n'eut pas un regard pour la dépouille de Meslier : il alla vers la table où Lavaux avait exposé ostensiblement la liasse des feuillets de la lettre qu'avait écrite le défunt. Il saisit le premier d'entre eux du bout des doigts, le parcourut, le laissa tomber sur la table, puis passa au suivant et fit de même. Il n'alla pas plus loin : son visage était empreint d'un mélange de mépris et de dégoût. L'abbé Delapierre lui demanda s'ils devaient jeter cette lettre au feu mais le Grand vicaire fut d'avis qu'il était préférable de garder une preuve de l'apostasie de Meslier pour le cas où ils devraient expliquer

pour quelle raison ils lui avaient refusé une sépulture chrétienne. Pour ce qui était justement de la sépulture, il leur dit de l'enterrer où ils voudraient. Mais personne ne devait assister à l'inhumation, rien ne devait permettre d'identifier le lieu où aurait été jeté le corps de l'impie et aucune mention du décès et de l'inhumation ne devait figurer sur les registres paroissiaux. En somme, Meslier devait mourir comme il avait vécu : clandestinement.

Le lendemain les deux ecclésiastiques, qui avaient décidé d'utiliser un des draps du lit de Meslier comme linceul et qui en avaient enveloppé son corps, creusèrent une fosse peu profonde dans ce qui avait été le jardin du presbytère : en effet, après réflexion, ils étaient parvenus à la conclusion que ce jardin, qui se trouvait derrière la maison et jouxtait le parc du château, était le seul lieu proche où l'enterrement pût se faire sans que personne ne le vît. Pour éviter qu'un rectangle de terre meuble et sans herbe ne désigne clairement l'emplacement de la fosse, ils l'avaient creusée dans une allée ; ils y descendirent le corps, et le recouvrirent de terre qu'ils piétinèrent longtemps pour la durcir.

Quand ils eurent fini leur travail et qu'ils relevèrent la tête, ils virent qu'à la fenêtre de ce qui avait été la chambre du curé Meslier, Mélanie était en prière et faisait le signe de la croix.

*

Contrairement à ce que craignait Meslier (non sans raison), son livre survécut. Un des manuscrits écrits de sa main, peut-être celui qui avait été déposé par lui au greffe de la justice du village d'Etrépy, arriva même sur le bureau du Garde des sceaux. Les deux ou trois copies qu'il en avait faites échappèrent aussi à la destruction : l'une d'elles fut par exemple acquise par le comte de Caylus, un grand amateur d'art et d'antiquités. De plus, si le contenu explosif de l'ouvrage en interdisait la publication, beaucoup de copies manuscrites en furent faites; Voltaire put même constater que l'une d'elles figurait dans la bibliothèque du roi de Prusse Frédéric II !

Ces copies étaient parfois tronquées, voire déformées. Elles témoignent pourtant, de même que les multiples imitations ou contrefaçons qui en furent faites, du succès (parfois succès de curiosité d'ailleurs) obtenu par ce livre d'un prêtre catholique qui avait attendu la mort pour proclamer son rejet d'une religion qu'il avait servie pendant toute son existence.

C'est plus de 30 ans après la mort du curé-philosophe, que son nom parut enfin pour la première fois sur la couverture d'un livre imprimé : l'Extrait des sentiments de Jean Meslier, fut publié par Voltaire en 1752. C'est son ami Nicolas Thiriot, qui, dès 1735, lui avait communiqué une copie du Testament de Meslier. Si Voltaire tarda à écrire et à faire imprimer cet Extrait, il mit beaucoup d'énergie et de détermination à le diffuser.

Malheureusement, Meslier aurait eu du mal à y reconnaître son œuvre. Car cet Extrait, comme l'annonçait son titre, n'était justement qu'un extrait : Voltaire, qui avait écrit : « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer », avait méthodiquement fait disparaître tout ce qui, dans le manuscrit du curé, rappelait son athéisme. Le « patriarche de Ferney » avait toujours été convaincu que le peuple avait besoin d'une religion ; car selon lui, si « la canaille » ne craignait plus les feux de l'enfer, l'anarchie s'installerait, les pauvres iraient dévaliser et peut-être massacrer les riches, et toute vie en société deviendrait impossible. Ce n'est donc pas

seulement l'athéisme de Meslier qui disparut, mais sa négation de l'immortalité de l'âme, et surtout sa dénonciation des inégalités sociales et de la propriété privée ainsi que, bien sûr, ses appels à la Révolution. Voltaire ne conserva en définitive, du Testament, que ce qui allait dans le sens du combat auquel il avait consacré sa vie : les charges antichrétiennes, les attaques contre « l'infâme » qu'il voulait « écraser ». Il finit même par faire du curé un déiste ! L'Extrait de Voltaire contribua certainement, et sans doute même de façon décisive, à faire connaître Meslier et son œuvre, mais en la mutilant, voire en la défigurant.

Du reste, un athée comme le baron d'Holbach, même s'il contribua à la diffusion de l'Extrait de Voltaire (lequel d'ailleurs ne l'aimait pas et détestait son athéisme), devait avoir bien conscience que le châtelain de Ferney avait trahi Meslier, puisqu'il puisa lui-même, dans le Testament du curé, des arguments en faveur de son propre matérialisme. Si l'on excepte les appels à la révolution sociale et surtout politique, les idées de d'Holbach et de Meslier étaient si proches que, pendant la Révolution, une œuvre de d'Holbach, Le Bon sens, fut publiée sous le nom de Meslier !

Il fallut pourtant attendre la deuxième moitié du XIX^e s., pour que l'œuvre du curé Meslier fût, pour la première fois, publiée dans son intégralité. Cette édition fut le fait d'un étrange personnage, un libre-penseur néerlandais, un peu aventurier, nommé Rudolf Charles van Giessenburg, qui signait lui-même Rudolf Charles. Techniquement, son édition était très imparfaite et surtout, publiée à Amsterdam, l'œuvre (plus de mille pages !) fut tirée à un nombre très limité d'exemplaires. Rudolf Charles l'avait précédée d'un Avant-propos dans lequel il prenait, lui aussi, ses distances avec les thèses politiques et sociales de Meslier. Cette édition n'était certes pas satisfaisante, mais enfin, près d'un siècle et demi après sa mort, l'œuvre intégrale de Jean Meslier était enfin rendue publique. D'autres éditions, complètes ou partielles, devaient suivre.

A Etrépigny, l'ancien jardin du presbytère, où Meslier avait été enterré à la sauvette, avait, depuis longtemps, été intégré au parc de l'ancien château du seigneur de Toully. En 1884, le propriétaire des lieux, un certain M. Mineur, fit faire des travaux de terrassement dans son parc, près de l'ancien presbytère et, à une faible profondeur, les terrassiers découvrirent les ossements d'un adulte. Le fils Mineur, qui connaissait l'histoire du village, conclut logiquement qu'il s'agissait sans doute des restes de Meslier. Mais c'est en vain qu'on chercherait aujourd'hui une sépulture portant ce nom dans le cimetière du village.

Repères chronologiques

462 (?) : naissance de Damaskios (en Syrie))

480 : étudiant à Alexandrie.

515 (?) : scholarque de l'Ecole d'Athènes.

527 : Justinien accède à l'empire.

529 : Décret de Justinien interdisant l'enseignement de la philosophie.

531 : Khosroès 1^o roi de Perse.

532 : exil des philosophes platoniciens. A Constantinople, "sédition Nika."

"Paix éternelle" entre Justinien et Khosroès.

533(?) : Les philosophes s'installent à Carrhes (Harran)

540(?) : Mort de Damaskios.

1079 : naissance d'Abélard au Pallet (Sud de Nantes)

1100 : assiste aux cours de Guillaume de Champeaux à Paris.

1113 : liaison avec Héloïse.

1117 : castration. Moine à St Denis.

1121 : procès de Soissons.

1122 : fondation du Paraclet.

1127 : abbé de St Gildas de Rhuys, en Bretagne.

1140 : procès de Sens.

1141 : accueilli par Pierre le Vénérable à Cluny.

1142 : mort d'Abélard.

1355 (?) : naissance de Pléthon à Constantinople.
1375 (?) : rencontre le juif Elisée à la cour turque d'Andrinople.
1410 : Pléthon « exilé » à Mistra.
1439 : concile de Florence. Conférences pour les humanistes florentins.
1450(?) : supplice de Juvénal.
1452(?) : mort de Pléthon (presque centenaire).
1453 : prise de Constantinople par les Turcs.

1664 : naissance de Jean Meslier à Mazerny (Ardennes)
1688 : ordonné prêtre.
1689 : prend possession de la cure d'Etrépigny.
1715 : mort de Louis XIV. Régence de Philippe d'Orléans.
1716 : conflit avec le seigneur du village. Un mois de "retraite" à Reims.
1717 (?) : début de la rédaction du "*Testament*"
1729 : mort de Meslier.

Pour un lecteur curieux :

Chacun des quatre personnages évoqués dans les pages précédentes fait l'objet d'une importante bibliographie. Voici, pour chacun d'eux, UN titre qu'un lecteur désireux d'en savoir plus à leur sujet, pourra consulter :

Sur Damascios : Richard GOULET (dir). *Dictionnaire des philosophes antiques*. Vol. 2 p.541/593 (Paris CNRS éditions. 1994)

Sur Abélard : Michael CLANCHY. *Abélard* (Paris Flammarion. Coll.« Grandes Biographies » 2000. Titre original : *Abélard, a medieval life*. Oxford 1997.)

Sur Pléthon : François MASAI. *Pléthon et le platonisme de Mistra*. (Paris Les Belles lettres. Coll. « Les classiques de l'Humanisme » 1956.)

Sur Meslier : Maurice DOMMANGET. *Le curé Meslier*. (Paris Julliard 1965. Rééd : Coda 2008.)
